



HAL
open science

Sinope, “ capitale ” pontique, dans la géographie antique

Anca Dan

► **To cite this version:**

Anca Dan. Sinope, “ capitale ” pontique, dans la géographie antique. Stéphane Lebreton; François Kirbihler; Hadrien Bru. *L'Asie mineure dans l'Antiquité : échanges, populations et territoires*, Presses universitaires de Rennes, pp.67-131, 2009, 9782753566576. 10.4000/books.pur.98385 . hal-02435574

HAL Id: hal-02435574

<https://hal.science/hal-02435574>

Submitted on 15 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sinope, « capitale » pontique, dans la géographie antique

Anca DAN

Université de Reims – Université de Paris IV

Sinope, ville reine du monde pontique¹

Pendant la deuxième moitié du 1^{er} siècle av. J.-C., au moins deux historiens-géographes grecs qualifiaient Sinope, fondation milésienne micrasiatique, au bord de la « Mer “Hospitalière” », à l’aide des superlatifs de la « valeur », dérivés du grec ἄξιος : pour Diodore de Sicile, le retour des Dix-Mille, à la fin du v^e siècle, passait par Sinope, laquelle « tenait le premier rang dans la région » (μέγιστον εἶχεν ἀξίωμα τῶν περὶ τοὺς τόπους, 14.31.2) ; pour Strabon, Sinope était précisément « la plus considérable des cités du pays » (ἀξιολογωτάτη τῶν ταύτηπόλεων, 12.3.11)². Un argument

1. Je tiens à remercier M. Stéphane Lebreton (Université d’Artois), éditeur de ces pages, pour la patience et l’aide qui ont permis cette publication. Mes remerciements vont également vers les deux autres éditeurs du présent volume, MM. Hadrien Bru (Université de Franche-Comté) et François Kirbihler (Université de Nancy II), pour leur lecture attentive. Que M. Alexandru Avram (Université du Maine) trouve ici l’expression de ma plus haute gratitude, pour toutes les discussions que nous avons eues sur ce sujet et pour tous les matériaux, très souvent inédits, qu’il a mis à ma disposition avec grande générosité. Je remercie encore M. Gérard Finkielsztein (Israel Antiquities Authority), qui m’a accordé, avec beaucoup de bienveillance, des informations sur le matériel sinopéen hellénistique inédit de la côte syrienne, M. Gabriel Talmaçhi (Musée de Constanța) pour les références numismatiques ouest-pontiques et M. Andrei Opaît (Toronto) pour les résultats préliminaires de ses études sur les amphores découvertes dans la *chôra* de Chersonèse, dans le cadre de la mission dirigée par M. Joseph C. Carter (University of Texas at Austin). *Last but not least*, ma reconnaissance va vers M^{me} Dominique Kassab Tezgör (Université d’Ankara) qui m’a fait découvrir, il y a plusieurs années, la bibliographie sinopéenne et vers M. Pierre Chuvin, directeur de l’IFEA à Istanbul, pour ses conseils et son soutien sans faille. L’entière responsabilité des propos développés ici m’appartient. Toutes les traductions sont personnelles. La transcription des noms grecs et même latins pourrait paraître arbitraire : en effet, nous avons choisi de garder la forme « traditionnelle » des toponymes très bien connus en français ; pour les autres, nous transcrivons (en utilisant les signes *k*, *y*, *h* aspirée, *ch*, *é*, *è*, *ô*) les noms grecs (e. g. l’Halys, Trapézous, Kérasous) et reprenons telles quelles les formes latines (e. g. *Stephane*, *Parthenius*). Ces choix déterminent l’apparition des toponymes sous deux formes (e. g. *Karambis*/*Carambis*), ce qui a néanmoins l’avantage de signaler l’origine linguistique de leur source littéraire.
2. Sans doute les deux auteurs ont-ils pensé et puisé dans les mêmes sources historiques contemporaines, relatant des exploits des généraux romains qui ont affronté Mithridate et qui ont fait découvrir au monde romain ces contrées lointaines (cf., d’une manière générale, Strabon 1.2.1, etc.). Dans l’attente d’une étude géo-historique des *Mithridatica* d’Appien, nous renvoyons encore aux recensions d’historiens mithridatiques faites par Th. REINACH, *Mithridate Eupator, roi du Pont*, Paris, 1890, p. 417 sq.

unique justifie l'éloge analogue des deux auteurs : le statut de « capitale » que cette ville avait acquis dans le royaume de Mithridate VI Eupator, à un moment décisif de l'histoire pontique.

Au début du XXI^e siècle, quelques années à peine après la levée du « rideau de fer », l'étude du Pont-Euxin connaît un essor sans précédent ; les publications en diverses langues internationales, qui révèlent au public occidental les résultats des découvertes archéologiques faites pendant plus d'un siècle, ne se laissent plus attendre. Une lecture, même rapide, des volumes du colloque de Vani, édités par Otar Lordkipanidze et par Pierre Lévêque, des *Colloquia Pontica* initiés par Gocha Tsetschladze ou des monographies qui composent les tomes de *Ancient Greek Colonies in the Black Sea*, sous la direction de Dimitrios V. Grammenos et Elias K. Petropoulos, montre la prééminence de Sinope dans les présentations des sites explorés. En effet, tout archéologue qui travaille sur la côte Ouest, Nord, Est ou Sud de la mer Noire reconnaît désormais les quantités importantes de céramiques sinopéennes datées à partir du IV^e siècle av. J.-C. De plus, ces amphores et ces terres-cuites sont souvent accompagnées de monnaies et d'inscriptions qui confirment ces rapports économiques, politiques ou culturels entre les différents sites de la région.

Les savants modernes, à commencer par les voyageurs qui, depuis le XVIII^e siècle, avaient pris les routes pontiques à la recherche des vestiges antiques, ont toujours essayé d'expliquer l'essor exceptionnel, tout d'abord économique, ensuite politique et culturel, de Sinope, par une position géographique particulièrement favorable. Émerveillés ou déçus devant la ville qui joua un rôle assez important dans l'histoire moderne de la mer Noire (particulièrement lors de la guerre de Crimée, au milieu du XIX^e siècle), les chercheurs qui se sont penchés durant les trois derniers siècles sur son histoire se sont nourris de la lecture d'un Xénophon, d'un Polybe ou d'un Strabon. C'est précisément une relecture de ces textes géographiques que nous proposons dans les pages suivantes : hormis leur apport à l'histoire de la géographie antique, ces passages peuvent et doivent constituer encore la base de toute synthèse historique et archéologique consacrée à la ville de Sinope³.

3. En effet, malgré le nombre de plus en plus important d'études sur Sinope (cf., e. g., la bibliographie d'O. DOONAN, « Sinope » dans D.V. GRAMMENOS, E.K. PETROPOULOS [éd.], *Ancient Greek Colonies in the Black Sea II*, Thessaloniki, 2003, p. 1379-1401 [p. 1394-1399], et la mise au point d'A. AVRAM, J. HIND, G. TSETSKHLADZE, « The Black Sea Area », dans M.H. HANSEN, Th.H. NIELSEN [éd.], *An Inventory of Archaic and Classical Poleis*, Oxford, 2004, n° 729), une telle synthèse n'a plus été entreprise depuis le travail aussi ambitieux qu'admirable de М.И. МАКСИМОВА, *Античные города юго-восточного Причерноморья. Синопа, Амис, Трапезунт*, Москва, 1956. Malheureusement, la langue et la faible diffusion de l'ouvrage ne lui ont pas permis de remplacer, comme il l'aurait mérité, la thèse de D.M. ROBINSON, « Ancient Sinope », *AJPh*, 27.2 (1906), p. 125-153 et 27.3 (1906), p. 245-279. Dernièrement, la thèse de C. BARAT, *Sinope dans son environnement pontique*, Université de Bordeaux, 2006 (inédite), ne met peut-être pas suffisamment à profit la riche bibliographie pontique du dernier siècle.

La situation de Sinope – prédestination d'une grande ville

Sinope et le monde : Hérodote et ses héritiers

Au ^v^e siècle av. J.-C., la connaissance ionienne du monde dérive de l'exploration panhellénique des mers ainsi que de la connaissance « orientale », favorisée par l'Empire achéménide, du continent⁴. La première apparition de Sinope dans l'historiographie grecque relève d'ailleurs, plus ou moins directement, de ces deux sources. Hérodote connaît l'existence d'une presqu'île asiatique s'avancant dans la mer Noire, occupée jadis par les Cimmériens⁵ et, en son temps, par la ville grecque de Sinope (4.12) :

Φαίνονται δὲ οἱ Κιμμέριοι φυγόντες ἐς τὴν Ἀσίην τοὺς Σκύθας καὶ τὴν χειρσόνησον κτίσαντες ἐν τῇ νῦν Σινώπῃ πόλιν Ἑλλάς οἴκηται. [...] οἱ μὲν γὰρ Κιμμέριοι αἰεὶ τὴν παρὰ θάλασσαν ἔφευγον...

Il semble certain que les Cimmériens, fuyant les Scythes, migrèrent en Asie et qu'ils s'établirent dans la presqu'île où s'élève maintenant Sinope, une ville grecque. [...] En effet, les Cimmériens côtoyèrent toujours la mer dans leur fuite ...

À l'intérieur des terres, l'historien d'Halicarnasse situe Ptériè, ville forte et région de la Cappadoce, pays d'au-delà de l'Halys, où habitent des Syriens (1.76)⁶ :

Κροῖσος δὲ ἐπεῖτε διαβάς σὺν τῷ στρατῷ ἀπῆκετο τῆς Καππαδοκίης ἐς τὴν Πτερίην καλεομένην (ἢ δὲ Πτερίη ἐστὶ τῆς χώρας ταύτης τὸ ἰσχυρότατον, κατὰ Σινώπην πόλιν τὴν ἐν Εὐξεινῷ πόντῳ μάλιστά κη κειμένη), ἐνθαῦτα ἐστρατοπεδεύετο φθειρῶν τῶν Συρίων τοὺς κλήρους. Καὶ εἶλε μὲν τῶν Πτερίων τὴν πόλιν [...] τὰς περιουκίδας αὐτῆς πάσας, Συρίους τε [...] ἀναστάτους ἐποίησε.

Après le passage <de l'Halys>, Crésus arriva avec son armée dans la partie de la Cappadoce appelée la Ptériè. (La Ptériè, le lieu le plus fort de ce pays, est située à peu près en dessous de Sinope, ville du Pont-Euxin). <Crésus> y établit son camp et se mit à ravager les terres des Syriens. Il prit la ville des Ptériens [...] et toutes les bourgades voisines et en chassa les Syriens ...

4. L'hypothèse de R. SCHMITT, « Considerations on the Name of the Black Sea: What Can the Historian Learn from It? », dans W. LESCHHORN, A.V.B. MIRON, A. MIRON (éd.), *Hellas und der griechische Osten. Studien zur Geschichte und Numismatik der griechischen Welt. Festschrift für P.R. Franke zum 70. Geburtstag*, Saarbrücken, 1996, p. 219-224, prouvant l'origine achéménide du nom de la mer Noire, est, à notre sens, à retenir. Malgré les nombreuses allusions d'Hérodote à la géographie perse (ou, du moins, à la géographie ionienne, influencée par les Perses), peu de chercheurs modernes se sont intéressés à la science géographique achéménide, illustrée d'une manière indirecte par les inscriptions et les reliefs officiels. Voir, à cet égard, F. MILTNER, « Der Okeanos in der persischen Weltreichsidee », *Saeculum*, 3 (1952), p. 522-555, et P. BRIANT, *Histoire de l'Empire perse de Cyrus à Alexandre*, Paris, 1996, chap. v, « Les images du monde », p. 177 sq.
5. Voir, après la bibliographie de I. von BREDOW, s.u. « Kimmerioi », *NPauLy*, 6, 1999, col. 458-460, les dernières synthèses d'À. IVANTCHIK : *Les Cimmériens au Proche Orient*, Fribourg-Göttingen (*Orbis Biblicus et Orientalis*, 127), 1993 ; *Kimmerier und Skythen. Kulturhistorische und chronologische Probleme der Archäologie der osteuropäischen Steppen und Kaukasiens in vor- und frühskythischer Zeit*, Moscou-Berlin (*Steppenvölker Eurasiens*, 2), 2001 ; *Am Vorabend der Kolonisation. Das nördliche Schwarzmeergebiet des 8.-7. Jhs v. Chr. in der klassischen Literaturtradition : Mündliche Überlieferung, Literatur und Geschichte*, Berlin-Moskau (*Pontus septentrionalis*, 3), 2005.
6. Le passage sera repris par Arrien, dans son *Périple du Pont-Euxin* (§ 15), pour la présentation du même fleuve.

C'était peut-être la proximité du grand fleuve micrasiatique qui déterminait, pour Hérodote, l'alignement de Sinope et de la mystérieuse Ptériè⁷ : on l'a remarqué depuis longtemps, les deux villes devaient être assez éloignées en latitude pour que la première s'élevât à l'Ouest de l'Halys, en Paphlagonie, et l'autre au-delà du fleuve et des Alpes pontiques, en Cappadoce⁸ (cf. les cartes 2 et 3). À notre sens, ce rapprochement scientifique ne peut, à lui seul, confirmer l'existence d'une route (qu'elle soit assyrienne, hittite, cappadocienne, achéménide ou gréco-romaine) reliant Sinope à Kerkenes Dağ et, encore moins, à Hattuša⁹. Des voies d'échanges entre le plateau anatolien et l'Ince Burunu ainsi que les actuels deltas du Kızıl Irmak et du Yeşil Irmak ont certainement existé dès le premier Âge du Bronze et les fouilles archéologiques des sites littoraux nous en apportent désormais les preuves irréfutables¹⁰. Il nous paraît néanmoins plus judi-

7. Sur le rôle des fleuves dans la structuration de l'espace hérodoteen, voir O. LONGO, « Idrografia erodotea », *QS*, 12.24 (1986), p. 23-53 (p. 26, pour l'Halys en particulier).
8. En fait, Hérodote pourrait ne pas être le seul historien classique à avoir mentionné cette citadelle : au double toponyme (mède/babylonien et sinopéen – sans doute, suite à des raccourcis successifs du texte d'Hérodote) mentionné par Étienne de Byzance (*s. u.* Πτέριον. [...] ἔστι καὶ Πτερία πόλις Σινώπης. τὸ ἐθνικὸν τῆς Μηδικῆς Πτερινός, τῆς δ' ἐν τῇ Σινώπῃ Πτέριος), avec des correspondances dans l'édition d'Hérodien, *De prosodia catholica* vol. 3.1, p. 299 et 359 Lentz, nous ajouterions la mention incertaine chez Hellanikos, *FGH Hist* 4F 201bis (= *P.Giessen* 307), possiblement en rapport avec Karyssa (auj. Gerze, cf. W. RUGE, *s. u.*, *RE*, 20, 1919, col. 2244) ainsi que la Τείρια d'Hécateé de Milet (*apud* Étienne de Byzance, *s. u.*), corrigée en Πτερία dans l'article critique consacré à R. Leonhardt, *Paphlagonia*, Berlin, 1915, par H. PHILIPP, *Berliner Philologische Wochenschrift*, 9. Juni 1917, p. 709-710 (cf. aussi W. RUGE, *s. u.* « *Leukosyroi* », *RE*, 24, 1925, col. 2291-2293).
9. Ptériè avait été identifiée avec Boğazköy avant les fouilles qui y auront mis au jour Hattuša : cf. Ch. TEXIER, *Asie Mineure. Description géographique, historique et archéologique des provinces et des villes de la Chersonèse d'Asie*, Paris, 1862, p. 607, « [...] nous avons retrouvé dans le village de Boghaz keui, le 28 juillet 1834, des ruines imposantes qui satisfont complètement à la question » (*i. e.* du *Pterium* d'Hérodote), suivi par la majorité des travaux historiques et archéologiques du XIX^e et du XX^e siècle. C'est le mérite de S. PRZEWORSKI (« Die Lage von Pteria », *Archiv Orientalní*, 1 [1929], p. 312-315), d'avoir proposé, suite à la publication des campagnes entreprises en 1926, l'identification avec le site de Kerkenes Dağ. Cette hypothèse est désormais soutenue par les travaux de G.D. SUMMERS (« The Identification of the Iron Age City on Kerkenes Dağ in Central Anatolia », *JNES*, 56.2 [1997], p. 81-94) qui décrit cette cité forte, vraisemblablement bâtie par les Mèdes vers 585 av. J.-C. et détruite vers 545 av. J.-C. Son interprétation a été aussitôt acceptée par les spécialistes (cf. S. MITCHELL, « Map 63. Ancyra » dans *Barrington Atlas. Map-by-Map Directory*, p. 976). Voir aussi la dernière publication en date, G.D. SUMMERS et F. SUMMERS, « Aspects of Urban Design at the Iron Age City on the Kerkenes Dağ as Revealed by Geophysical Survey », *AnatAnt*, 14 (2006), p. 71-88, avec les résultats des cinq campagnes de prospections géophysiques qui appuient cette identification.
10. Pour l'Âge du Bronze, nous renvoyons aux travaux d'ÖNDER BILGI (avec U.B. ALKIM et H. ALKIM, *Ikiztepe*, I et II, Ankara, 1988 et 2003), qui essayent de préciser un certain dynamisme des échanges entre la côte (principalement samsunienne) et l'intérieur. Owen Doonan a proposé la même problématique pour une partie de son projet sinopéen, mais les résultats de ses périégèses et de ses premières analyses céramiques ne sont pas identiques à ceux de la région d'Amisos : sans surprise, les conditions naturelles favorisent indiscutablement la liaison entre Samsun et l'intérieur. Nous restons cependant prudente devant les conclusions des chercheurs américains (du moins, jusqu'à la publication de leur catalogue de céramiques) qui veulent faire de l'établissement sinopéen de l'Âge du Bronze un site *maritime-oriented*, plutôt lié au Nord et à l'Ouest de la mer Noire et tournant le dos au continent, peut-être déjà à la fin du deuxième millénaire, alors que, quelques kilomètres plus au Sud, Gerze aurait des connections avec l'Anatolie (cf. O.P. DOONAN, *Sinop Landscapes. Exploring Connection in a Black Sea Hinterland*, Philadelphia, 2004, p. 55 sq.). La céramique de l'Âge du Bronze qu'Owen Doonan et surtout Alexander BAUER (*Fluid Communities: Interaction and Emergence in the Bronze Age Black Sea*, PhD Dissertation, Pennsylvania, 2006 [inédit]) prendraient pour une des preuves du développement d'une *Black Sea culture* apparaît sur une zone européenne beaucoup plus vaste, incluant une large partie de l'Europe centrale et orientale, sans que sa distribu-

cieux de considérer qu'Hérodote, assez superficiel d'ailleurs dans la présentation du Nord-Est de l'Asie Mineure, agit ici en «géographe de cabinet» et essaye de placer, sur une «carte mentale», Ptériè, toponyme barbare, en rapport avec des noms géographiques qu'au moins les plus érudits de ses auditeurs /lecteurs hellénophones avaient entendus¹¹ :

– **Sinope**, fondée par les Milésiens depuis au moins deux siècles¹², devait être suffisamment connue au milieu du v^e siècle av. J.-C., quelques

tion implique des contacts directs entre les différentes populations qui l'utilisaient. Ces remarques ne veulent surtout pas nier l'éventuel caractère portuaire de Sinope pendant le millénaire qui a précédé sa colonisation grecque, mais nuancer certaines suppositions de l'équipe de Pennsylvanie. Aussi préférons-nous revenir aux remarques, basées sur la céramique, de C. BURNEY, «Northern Anatolia before Classical Times», *AS*, 6 (1956), p. 179-203, même si certaines de ses conclusions concernant l'arrivée par voie maritime des habitants du promontoire sinopéen au début de l'Âge du Bronze peuvent être aujourd'hui contestées (cf., pour l'identification des routes préhistoriques dans la région, M.A. İŞİN, «Sinop region Field Survey», *AnatAnt*, 6 [1998], p. 95-139). La présence et même la connaissance hittite de la côte pontique restent sujettes à beaucoup de débats, tant que le mystère des *Kaska* n'est pas éclairci par les chercheurs modernes. Cependant, quelques siècles plus tard, les Phrygiens entretiennent des contacts avec Sinope (cf. les résultats des excavations d'E. AKURGAL et L. BUDDE, *Vorläufiger Bericht über die Ausgrabungen in Sinope*, Ankara, 1956 [p. 8 et fig. 3], repris par B. BAŞOĞLU, *Sinop ili tarihi*, Ankara, 1978, p. 21-22; voir aussi les découvertes de GAVUR TEPE – dans la vallée d'Erfelek – et de TINGIROĞLU – dans la vallée de Kabalı –, chez M.A. İŞİN, *op. cit.*), comme ils le font avec le cœur de l'Asie Mineure et même avec la Transcaucasie (cf. V. LICHELI «Phrygian Fibulae in Transcaucasia: Their Diffusion Route», dans J.M. FOSSEY [éd.], *Proceedings of the First International Conference on the Archaeology and History of the Black Sea*, McGill University, 22-24 november 1994, Amsterdam [Antiquitates Proponticae, Circumponticae et Caucasiae, 2], 1997, p. 33-43). Les découvertes de céramiques phrygiennes au Nord de la mer Noire (e. g. à Bérézan, où les objets seront bientôt publiés par Vasilica Lungu et Sergey Solovyov), sur des marchés favorables aux Sinopéens (voir *infra* n. 62), pourraient recommander Sinope également comme point de transit commercial du continent vers la mer. De plus, si les sources littéraires s'accordent sur l'acheminement vers Sinope de la μίλτος cappadocienne, la numismatique a prouvé la circulation des personnes et des biens à l'intérieur du continent auquel la ville appartient (voir *infra* n. 60).

11. Pour une analyse plus détaillée de la perception de l'Asie Mineure, voir, avec sa bibliographie, S. LEBRETON, *Perceptions, représentations et organisations de la péninsule anatolienne non-méditerranéenne du III^e siècle av. n.è. au IV^e siècle de n.è.*, Thèse, Université Tours, 2002 (inédite).
12. Au sujet de la date de la fondation de Sinope, J. HIND («The Colonisation of Sinope and the South-East Black Sea Area», dans les actes du IV^e Symposium de Vani [1985], *Местные этно-политические объединения Причерноморья в VII-IV вв. до н.э./ Local Ethno-political Entities of the Black Sea Area in the 7th-4th Centuries BC*, Тбилиси, 1988, p. 207-223) a expliqué le mécanisme ayant déterminé l'erreur existant actuellement dans la version arménienne de la *Chronique* d'Eusèbe: celle-ci attesterait la fondation de Trapézous en 756 av. J.-C. (alors que Sinope elle-même, sa métropole d'après Xénophon – à moins qu'elle pût vraiment être la métropole de cette Trapézous-là –, ne serait fondée qu'en 632/631 av. J.-C., d'après le même Eusèbe); la comparaison avec la version de saint Jérôme prouve que cette année correspond en réalité à la fondation de Cyzique. Sinope n'a donc été fondée, dans son état définitif, qu'au dernier quart du VII^e siècle, ce qui est encore tôt pour les tessons du VI^e siècle, trouvés, sous la ville moderne, par E. AKURGAL, L. BUDDE, *op. cit.* n. 9; néanmoins, d'autres découvertes archéologiques plaident pour une telle date, comme le montre Y. BOYSAL, «Über die älteren Funde von Sinope und die Kolonisationsfrage», *AA*, (1959), col. 7-20. Quant aux (re)fondations successives attestées surtout par le fr. 27 Marcotte du Ps.-Scymnos (Nymphe-Amazone + un dieu/Autolykos + Déïléon et Phlogios/Habron (premier milésien)/Krétinès et Kôos ou, d'après l'interprétation de D. Marcotte, «Krétinès de Cos»), voir l'article de A. IVANTCHIK, «Les Légendes de fondation de Sinope du Pont», *REA*, 99 (1997), p. 33-45 = «Die Gründung von Sinope und die Probleme der Anfangsphase der Griechischen Kolonisation des Schwarzmeergebietes», dans G.R. TSETSKHLADZE (éd.), *The Greek Colonisation of the Black Sea Area. Historical Interpretation of Archaeology I*, (Historia Einzelschriften, 121), 1998, p. 297-330, lequel fait, à juste titre, la part entre les fondations imaginées, d'origine littéraire ou locale, et les fondations «historiques» milésiennes, rapportées chronologiquement à l'invasion des Cimmériens. Il faut cependant rappeler que ce principe des fondations successives était déjà à tel point présent dans la colonisation ionienne (voir, e. g., G.L. HUXLEY, *The Early Ionians*, London, 1966, ou, dernièrement, J. VANSCHOONWINKEL, «Greek Migrations to Aegean Anatolia in the Early Dark Age», dans G.R. TSETSKHLADZE [éd.], *Greek Colonisation. An Account of Greek Colonies and Other Settlements*

années avant l'éventuelle expédition de Périclès dans la mer Noire, pour qu'elle fût devenue un repère géographique régional nord-anatolien.

– L'**Halys** (aujourd'hui Kızıl İrmak) était la frontière entre l'Asie Mineure et la Haute Asie achéménide, reconnue comme telle déjà à l'époque des Guerres Médiques (comme l'attestent les *Perses* d'Eschyle, v. 864). À l'époque de Crésus, ce fleuve avait marqué la limite orientale du territoire lydien¹³; sa célébrité, tout au long de l'Antiquité et de l'époque byzantine, a été assurée par les fameuses descriptions d'Hérodote¹⁴ ainsi que par le célèbre oracle donné à Crésus, avant son expédition calamiteuse au-delà du fleuve: « Si Crésus traverse l'Halys, il détruira un grand empire » (Κροῖσος Ἄλυν διαβάς μεγάλην ἀρχὴν καταλύσει)¹⁵. Puisque chez Hérodote l'empire de Crésus comprend une grande partie de l'Asie Mineure, la définition géographique « ἐντὸς Ἄλλου ποταμοῦ » sera retenue par la postérité comme désignation de cet empire et de l'Asie Mineure elle-même: avant Strabon¹⁶, nous la retrouvons au cours du IV^e siècle¹⁷, lors des campagnes d'Alexandre¹⁸, dans les discussions des savants hellénistiques¹⁹, jusqu'à l'arrivée des Romains, lesquels associeront le symbole de l'Halys à la barrière géographique du Taurus²⁰. Dans la division régionale de l'Asie, à l'époque classique et hellénistique, l'Halys est considéré généralement comme la frontière entre la Paphlagonie et la Cappadoce (et, implicitement, pendant

Overseas I, Leiden-Boston [*Mnemosyne Supplementum*, 193], 2006, p. 115-142) qu'il ne posait aucun problème de compréhension aux historiens anciens et qu'il devrait modifier sensiblement l'image d'une colonisation ciblée, inventée par les historiens modernes.

13. L'empire lydien, défini géographiquement comme « ἐντὸς Ἄλλου ποταμοῦ », coïncidait avec l'Asie Mineure, si l'on excluait la Cilicie et la Lycie (cf. Hérodote 1.28 et le catalogue des peuples soumis à Crésus) et faisait face à la Haute Asie (Ἄλλου ποταμοῦ ἄνω Ἀσίη, cf. 1.103, 130); cependant des Perses habitaient déjà en deçà de l'Halys à l'époque de la destruction de l'empire lydien (5.102).
14. 1.6; 1.72, 75 (pour sa traversée). Les passages hérodoteïens ont été reproduits à de nombreuses reprises par les auteurs anciens (e. g. Denys d'Halicarnasse, *Sur la composition des mots*, 4.66, 75) et étaient connus, directement ou indirectement, par Thucydide (1.16.1), Strabon (12.1.3), etc. Pour d'autres références, cf. W. RUGE, s.u., *RE*, 7, 1912, col. 2286-2287.
15. Cf. Aristote, *Rhétorique*, 1407a Bekker; Diodore de Sicile 9.31.1; Apollonios de Tyane, *Lettres*, 56; Lucien, *Jupiter confondu*, 14, *Jupiter tragique*, 20, 43; Maxime de Tyr, *Dialexeis*, 5.2a, 13.5e Hobein; Dion Chrysostome, *Discours*, 10.26; *Scholies à Apollonios de Rhodes*, 366a p. 158 Wendel. Traductions latines: Cicéron, *Sur la divination*, 2.115; Chalcidius fr. 19 Morel, etc.
16. 2.5.24; 2.5.31: « [...] ἡ ἐντὸς Ἄλλου χώρα λεγομένη, περιέχουσα πρὸς μὲν τῷ Πόντῳ καὶ τῇ Προποντίδι Παφλαγῶνας τε καὶ Βιθυνοὺς καὶ Μυσοὺς καὶ τὴν ἐφ' Ἑλλησπόντῳ λεγομένην Φρυγίαν, ἧς ἐστὶ καὶ ἡ Τρωάς, πρὸς δὲ τῷ Αἰγαίῳ καὶ τῇ ἐφεξῆς θαλάττῃ τὴν τε Αἰολίδα καὶ τὴν Ἴωνίαν καὶ Καρίαν καὶ Λυκίαν, ἐν δὲ τῇ μεσογαίᾳ τὴν τε Φρυγίαν, ἧς ἐστὶ μέρος ἡ τε τῶν Γαλλογραικῶν λεγομένη Γαλατία καὶ ἡ Ἐπίκτητος, καὶ Λυκάονας καὶ Λυδοὺς ([...] la contrée dite en deçà de l'Halys, laquelle renferme: sur les bords du Pont et de la Propontide, <le pays> des Paphlagoniens, des Bithyniens et des Mysiens; la Phrygie hellespontique, à laquelle appartient la Troade; le long de la mer Égée et de cette autre mer qui en est la continuation, l'Éolide, l'Ionie, la Carie, la Lycie; enfin, à l'intérieur, la Phrygie partagée entre la Galatie des Gallo-Grecs et l'Épictète, puis <le pays> des Lycaoniens et des Lydiens) ». Cf. aussi 11.1.7; 12.8.4; 14.5.22.
17. E. g. chez Isocrate, *Panégryrique*, 144; *Aréopagitique*, 80; *Panathénaïque*, 59.
18. Diodore de Sicile 17.39.1; 17.54.1 (pour les offres de paix faites par Darius); Arrien, *Anabase*, 2.4.2, etc.
19. Cf. Strabon 12.3.24 (repris par Eustathe dans le *Commentaire à l'Illiade* vol. 1, p. 572 van der Valk) à propos de la connaissance qu'Homère aurait pu avoir des territoires situés à l'Est de l'Halys.
20. Cf. Strabon 6.4.2; 11.1.7; 12.1.3; 17.3.25.

un certain temps, du royaume du Pont)²¹; mais les nouvelles frontières romaines le réduiront, du moins dans un passage de Strabon et d'Arrien, au statut de limite entre les territoires des Sinopéens et des Amisiéniens²².

– Les **Syriens** étaient, pour Hérodote, des habitants de l'Assyrie (et de Babylone), de la Phénicie²³ ainsi que de la Cappadoce²⁴ (et du littoral méridional du Pont-Euxin). Si nous laissons de côté les premiers, que l'historien lui-même préfère appeler, à la manière des Barbares, « Assyriens » (cf. 7.63)²⁵, les deux derniers peuples apparaissent clairement distingués (2.104) lors de la « mise en carte » de la circoncision : les « Σύριοι οἱ ἐν τῇ Παλαιστίνῃ (les Syriens de la Palestine) », associés aux Phéniciens, ont appris cette pratique des Égyptiens, alors que les « Σύριοι οἱ περὶ Θερμῶδοντα ποταμὸν καὶ Παρθένιον (les Syriens du fleuve Thermôdon et du Parthénios) », de même que leurs voisins Makrônes, « la tiennent depuis peu des Colchidiens ». Jusqu'à la fin de l'Antiquité, les érudits se sont efforcés d'expliquer cette homonymie « syrienne » pour laquelle les chercheurs modernes n'ont toujours pas de solution : était-elle issue d'un vague souvenir historique de l'hégémonie assyrienne, qui aurait pu être transfiguré en mythe? Ou bien, tout au contraire, c'est elle qui se trouve à l'origine des reconstitutions historiques et mythologiques dont Arrien aurait gardé la trace²⁶? Était-elle le résultat d'une ignorance géographique, d'une sous-

21. Cf. Hérodote 1.72; Polybe fr. 54 Büttner-Wobst *apud* Constantin Porphyrogénète, *De thematibus, Asia*, 2; Ps.-Scymnos 982-985 = Anonyme, *Périple du Pont-Euxin* 27; Strabon 12.3.2; 12.3.12. Les lexicographes byzantins (e. g. *Etymologicum Gudianum, s.u.*) rappellent que ce rôle avait été attribué par Callimaque à l'Iris. Pour le Pont, cf. Strabon 12.3.9. Pour la définition des frontières cappadociennes, voir principalement P. DEBORD, *L'Asie Mineure au IV^e siècle (412-323 a. C.). Pouvoirs et jeux politiques*, Bordeaux (*Ausonius Études*, 3), 1999, p. 83 sq., et, pour l'époque ultérieure, M. SARTRE, *L'Asie Mineure et l'Anatolie d'Alexandre à Dioclétien (IV^e siècle av. J.-C. / III^e siècle apr. J.-C.)*, Paris, 1995, p. 37-38, etc.
22. Cf. Strabon 12.3.38; Arrien, *Périple du Pont-Euxin*, 15 = Anonyme, *Périple du Pont-Euxin*, 25. On pourrait supposer l'existence d'une horothésie d'époque romaine (césarienne ou augustéenne), connue des deux érudits qui ont eu un contact direct, à un siècle de demi d'intervalle, avec l'administration de la région. Voir aussi *infra* n. 50, pour le rôle joué à cette époque-là par le cours de l'Euarchos.
23. « La Syrie < de la > Palestine » : Hérodote 1.105; 2.12; 2.20; 2.104; 2.106; 2.116; 2.152; 2.157, 158, 159; 3.5, 6, 7; 3.62, 64; 3.91; 4.39; 7.89.
24. Cf. Hérodote 1.6 (Syriens et Paphlagoniens séparés par l'Halys); 1.72, 5.49 et 7.72 (Syriens, dans la langue des Grecs = Cappadociens, dans la langue des Perses); 3.90 (constituant, avec les Phrygiens, les Thraces d'Asie et les Mariandynes la troisième satrapie). Les témoignages sont recensés par Th. NÖLDEKE, « ΑΣΣΥΡΙΟΣ ΣΥΡΙΟΣ ΣΥΡΟΣ », *Hermes*, 5 (1871), p. 443-468, par W. RUGE, *art. cit.* n. 7, et, dernièrement, avec commentaire, par P. DEBORD, *op. cit.* n. 20. À l'observation de P. Debord concernant la mention des Leukosyriens chez Cornélius Népos (*Datamès* 1), on pourrait répondre que dans le texte « *habuit prouinciam partem Ciliciae iuxta Cappadociam quam incolunt Leucosyri* » le « *quam* » ne se rapporte ni à *prouinciam* ni à *partem*, mais bien à *Cappadociam*, l'historien latin faisant ici allusion à cette même tradition hérodotéenne qui considérait les Leukosyriens comme identiques aux Cappadociens.
25. Sur les Assyriens – maîtres de l'Asie avant les Mèdes, cf. 1.95; 1.102, 103, 106; 1.178; 1.188; 1.192; 2.30; 2.141; 3.92; 3.155; 4.39; 7.9, etc. (auxquels s'ajoutent les mentions des Ἀσσύρια γράμματα).
26. La théorie du XIX^e siècle concernant l'identification ou, du moins, la parenté, de ces *Syr(i)oi/Assyr(i)oi/Leukosyr(i)oi* avec les Assyriens qui auraient jadis « dominé », d'une manière ou d'une autre, l'Asie Mineure, trouvait un appui, du moins partiel, dans le témoignage d'Arrien, *Bithynica*, fr. 51 Roos-Wirth, *apud* Eustathe, *Commentaire à Denys le Périégète*, v. 772; celui-ci faisait de Cappadox, l'éponyme des Cappadociens, le fils de Ninyas « in ein nahes Verhältnis zu dem der assyrischen Hauptstadt Ninive (Νίνοϛ) » (cf. Th. NÖLDEKE, *op. cit.*). Malgré la réalité linguistique qui sépare incontestablement les Sémites des Indo-Européens (Cappadociens, Lydiens, Hittites) anatoliens, on pouvait invoquer encore la parenté lydienne entre Bêlos et Ninus (Hérodote 1.7) ou entre Lud et Assur (*Genèse*, 10,22). Les progrès de l'archéologie et de l'épigraphie orientale au

estimation des distances séparant la mer Noire du Proche-Orient et de l'Euphrate, à l'image de l'appréciation d'Hérodote (2.33-34) concernant la longueur de l'« isthme » micrasiatique (voir *infra*) ? On peut penser aussi à une confusion entre des ethnonymes entendus par les Grecs dans des langues barbares différentes et à un rapprochement entre certaines caractéristiques ethniques qui seront précisées par la suite (*e. g. infra* pour les Leukosyriens). Nous irions même jusqu'à postuler une conceptualisation archaïque (ou, du moins, hérodotéenne) d'un œcoumène dans lequel l'Est appartiendrait entièrement aux « Syriens »²⁷.

Du point de vue géographique, cette Syrie micrasiatique d'Hérodote est synonyme de la Cappadoce (pontique et continentale), située à l'Est de l'Halys, comme le retiendra ensuite Strabon lui-même²⁸ ; dans ce cas, Sinope devrait appartenir à la Paphlagonie. Mais, selon le deuxième livre de l'historien ionien, cité auparavant pour la question de la circoncision (2.104), les Syriens vivaient aux bords de l'Halys et du Parthénios²⁹ : ils seraient ainsi les maîtres de la côte et les voisins orientaux des Bithyniens³⁰. Cette vision pourrait être en contradiction avec les vers homériques et avec une certaine partie de leur exégèse alexandrine, qui attribuaient l'embouchure du Parthénios, pays des mystérieux Hénètes, aux <différentes tribus des> Paphlagoniens³¹. Entraîné lui-même dans ces débats ethnographiques, Strabon suggère une solution (12.3.25) : un certain Maïandrios³², historien milésien, avait écrit l'histoire des Hénètes, lesquels se seraient divisés, à l'époque de la guerre de Troie, en deux ; les premiers, « partis de chez les Leukosyriens », auraient aidé Priam et se seraient ensuite rendus en Adriatique ; les autres seraient devenus des Cappadociens. C'est donc peut-être dans une tradition étimologique milé-

cours du xx^e siècle ont affaibli ce rapprochement : les raisons en sont la datation très haute et la nature, essentiellement commerciale, de la première présence assyrienne en Asie Mineure (comme le montre P. GARELLI, *Les Assyriens en Cappadoce*, Istanbul [Bibliothèque archéologique et historique de l'IFEA d'Istanbul, 19], 1963) ainsi que la limitation, jusqu'au niveau du royaume d'Ourartu, de l'expansion Nord-occidentale du deuxième empire assyrien (voir, *e. g.*, P. GARELLI, A. LEMAIRE, *Le Proche-Orient asiatique*, II : *Les empires mésopotamiens*, Paris, 1974, p. 73-145).

27. Une explication similaire est présentée, de manière convaincante, pour le rapprochement entre Égyptiens et Colques, par D. BRAUND, *Georgia in Antiquity. A History of Colchis and Transcaucasian Iberia, 550 BC-AD 562*, Oxford, 1994, p. 17-18.
28. 12.3.9 reproduit *infra*. Le géographe pontique reviendra sur l'ancienne homonymie entre les Syriens des deux versants du Taurus lorsqu'il décrira la Syrie de son temps, proche-orientale (16.1.2, repris partiellement par Étienne de Byzance, *s.u.* Σύρος).
29. Sur les sources anciennes mentionnant le Parthénios (appelé encore aujourd'hui Bartin Su), voir F.K. DÖRNER, *s.u.* n° 12, *RE*, 36, 1949, col. 1893-1894.
30. L'origine géographique et la datation de cette situation (si elle est véritablement historique) restent obscures. On a essayé (cf. P. DEBORD, *op. cit.* n. 21) de la rapprocher de la tradition argonautique et du texte d'Eumèle de Corinthe. Cette hypothèse nous paraît difficilement acceptable, non seulement en raison de l'état précaire du texte d'Eumèle (cf. le fr. 5 Jacoby, cité par une scholie à Apollonios de Rhodes, lequel ne fait guère référence à la géographie, mais à la généalogie mythique), mais également à cause de la différence géographique significative par rapport à Apollonios de Rhodes (lequel situe l'Assyrie à l'Est du Karambis, comme le Pseudo-Scylax).
31. *Iliade*, 2.851-855 ; Strabon 12.3.5, citant Kallisthènes qui situait ici les Kaukônes (*FrGrHist* 124 F 53).
32. Pour son identification, voir R. LAQUEUR, *s.u.* n° 3, *RE*, 27, 1928, col. 534-535, et *FrGrHist* 491-492. Sur l'objection possible concernant l'usage de l'ethnique par les Milésiens (et surtout par Hécateé), voir la note suivante.

sienne similaire, sur laquelle le texte perdu d'Hécatée aurait pu nous apprendre beaucoup³³, qu'Hérodote a puisé cette localisation occidentale des Syriens.

À la fin de l'époque classique³⁴, dans le périple du Pseudo-Scylax (§ 89), l'homonymie se complique avec l'appellation «**Assyria**», qu'elle soit antérieure ou postérieure à la «**Syrie**» attestée dans nos sources du v^e siècle. Le pays est situé entre le territoire des Chalybes et celui de la Paphlagonie³⁵:

ΑΣΣΥΡΙΑ. Μετὰ δὲ Χάλυβας Ἀσσυρία ἐστὶν ἔθνος καὶ ποταμὸς Θερμῶδων καὶ πόλις Ἑλληνὶς Θεμίσκυρα, Λύκαστος ποταμὸς καὶ πόλις Ἑλληνίς, Ἄλυς ποταμὸς καὶ Κάρουσσα πόλις Ἑλληνίς, Σινώπη πόλις Ἑλληνίς, Κερασσοῦς πόλις Ἑλληνίς καὶ Ὀχέραινος ποταμὸς, Ἀρμένη πόλις Ἑλληνίς καὶ λιμὴν, Τετράκις πόλις Ἑλληνίς.

L'Assyria. Après les Chalybes, il y a le peuple Assyria et le fleuve Thermôdon et la ville grecque de Themiskyra, le fleuve et la ville grecque de Lykastos, le fleuve Halys et la ville grecque de Karoussa, la ville grecque de Sinope, la ville grecque de Kérasous et le fleuve Ochérainos, la ville grecque et le port de Harménè, la ville grecque de Tetrakis.

Ainsi, chez le périplegraphe pontique, ce n'est pas seulement le nom de la région qui est différent, mais également ses frontières. En effet, chez le Pseudo-Scylax, l'Assyrie s'étend du Thermôdon³⁶ jusqu'au-delà du port (H)arménè et comprend ainsi Sinope. D'ailleurs, son appellation et sa délimitation devaient être perçues comme anciennes si, un siècle après le compilateur athénien³⁷, Apollonios de Rhodes les utilise dans son épopée (2.946-948 ; 962-965)³⁸:

33. Les Leukosyriens d'Hécatée (si le géographe a vraiment utilisé ce terme et non pas l'hérodotéen «**Syriens**», comme pourrait le soutenir même le Lexique de Photius *s.u.* Λευκόσυροι· οἱ Καππάδοκες· καὶ οὗς οἱ Ἴωνες Σύρους) ne sont attestés par nos fragments que dans la région d'Amisos (*FrGrHist* 1F 7a et b *apud* Étienne de Byzance, *s.u.*, et les *Scholies à Apollonios de Rhodes* 2.999) et de Teiria (= possiblement Pteiria, voir *supra*). Peut-être Pline l'Ancien (6.3.9) est-il proche de la tradition géographique hécatéenne, lorsqu'il écrit... *Cappadox amnis, a quo nomen traxere antea Leucosyri dicti*.

34. On pourrait ajouter aux textes d'Hérodote et d'Hécatée l'association faite par Pindare entre Amazones et Syriens (fr. 172-173 Maehler, d'après Strabon 12.3.9).

35. Le périplegraphe utilise le nom «**Συρία**» pour le pays des Phéniciens (§ 104, etc.).

36. Sur le Thermôdon, appelé jusqu'à notre époque Terme Çay, voir W. RUGE, *s.u.* n° 2, *RE*, II, 10, 1934, col. 2395-2397.

37. Sur le Pseudo-Scylax, nous renvoyons à la démonstration de D. MARCOTTE, «**Le Périple dit de Scylax. Esquisse d'un commentaire épigraphique et archéologique**», *BollClass* (1986), p. 165-182, en réponse aux travaux de Aurelio Peretti. Ses conclusions ont été acceptées par P. COUNILLON, *Pseudo-Scylax: le Périple du Pont-Euxin. Texte, traduction, commentaire philologique et historique*, Bordeaux, 2004.

38. Ce passage sera remémoré, entre autres, par Denys le Périégète (v. 772-777, «**τοὺς δὲ μετ' Ἀσσυρίης πρόχυστις χθονὸς ἐκτετάνυσται...**» et v. 1178-1179, avec le commentaire d'Eustathe *ad loc.*). Voir aussi É. DELAGE, *La Géographie dans les Argonautiques d'Apollonios de Rhodes*, Bordeaux-Paris, 1930, p. 167.

Αὐτίκα δ' Ἀσσυρίης ἐπέβαν χθονός,
 ἔνθα Σινώπην
 θυγατέρ' Ἀσωποῖο καθίσσατο καί οἱ
 ὅπασσε
 παρθενίην Ζεὺς αὐτός [...]
 [...] μετέπειτα θοῇ πεφορημένοι αὔρη
 λεῖπον Ἄλυν ποταμόν, λεῖπον
 δ' ἀγγίρροον Ἴριν
 ἤδὲ καὶ Ἀσσυρίης πρόχυσιν χθονός.
 ἤματι δ' αὐτῷ
 γνάμψαν Ἀμαζονίδων ἔκαθεν
 λιμενήχον ἄκρην...

Ils abordèrent aussitôt la terre de l'Assyrie ;
 là-bas, Zeus lui-même/a transporté la
 vierge Sinope, fille d'Asôpos/et l'a suivie
 lui-même [...] / [...] Ensuite, emportés par
 une brise rapide, /ils laissèrent derrière le
 fleuve Halys et, après lui, l'Iris/ainsi que le
 pays limoneux de l'Assyrie. Le même jour/
 ils doublèrent de loin le promontoire des
 Amazones et son port...

Pourtant, à notre connaissance, aucun des érudits commentateurs du poète alexandrin n'offre une explication historique pour cet usage, même si Apollonios – ou l'une de ses sources – avait pu utiliser des chronologies situant l'Asie sous domination assyrienne du temps des Argonautes³⁹. Selon les scholiastes, le poète aurait emprunté cette dénomination à des géographes plus récents, lesquels auraient voulu éliminer l'ancienne ambiguïté « syrienne » en imposant des termes explicables par la linguistique (Assyrie = « ce qui n'est pas/est au-delà de la Syrie⁴⁰ ») ou par l'ethnographie (Leukosyrie = « Syriens Blancs », différents des Syriens Noirs, du Sud). Toutefois, ces exégèses peuvent susciter au moins deux objections : la première, de nature historique, révèle l'absence d'explication supplémentaire, de la part des scholiastes, sur la nouvelle homonymie, cette fois-ci « assyrienne », entre les populations pontiques et les Assyriens de Mésopotamie ; la deuxième, d'ordre géographique, concerne encore une fois la position étonnante de Sinope (« assyrienne ») en Cappadoce (si l'assimilation de celle-ci avec l'Assyrie est acceptée)⁴¹. Regardons plus en détail les explications des scholiastes :

39. Nous pensons à des chronologies mythiques comme celle de Ctésias (*FrGrHist* F3c 688 F 1b § 22, *apud* Diodore de Sicile 2.22.2) qui faisait remonter la domination assyrienne en Asie Mineure à 1000 ans au moment de la Guerre troyenne (cf. les observations de D. Lenfant dans son édition des Belles Lettres, 2004, *ad loc.*, p. 53, n. 242) ou encore à des calculs qu'Apollonios lui-même aurait faits à partir des données comme la succession des empires anciens (telle qu'elle apparaît, *e. g.*, chez Hérodote 1.102, et qui fait passer les terres asiatiques des mains des Assyriens à celles des Mèdes et des Perses).

40. Voir, par exemple, *Etymologicum Magnum*, *s.u.* Ἀσσυρία· Ἡ πλησίον τῆς Σινώπης γῆ, ἕως Ἀραμείας καὶ ἔτι κάτω, ἡ κειμένη πρὸς τῇ θαλάσσει τῇ Ποντικῇ τῇ φερομένη ἐπὶ Περσίδα καὶ Ἰνδιαν, καλεῖται πᾶσα Συρία· διὰ τὸ συρῆναι αὐτὴν ὑπὸ τοῦ κατακλυσμοῦ μερικοῦ γενομένου· Ἀσσυρία δὲ, ἡ ἐγγὺς τῆς συρείσης γῆς οὖσα· ἥτις ἐστὶν ἡ Σινώπη· παρὰ τὸ μὴ σύρρεσθαι. (Assyrie : territoire proche de Sinope, <descendant> jusqu'à Aramée et même plus bas ; tout le pays qui s'étend vers la mer nommée Pontique et la Perse et l'Inde est appelé Syrie, parce qu'il est charrié [*syrénai*] par un tremblement de terre particulier ; et l'Assyrie est la terre proche de la Syrie ; c'est Sinope, parce qu'elle n'est pas charriée).

41. Sur cette filiation de Syros, voir (en dehors de Philostéphane de Cyrène, qui est à l'origine de cette scholie) Diodore de Sicile 4.72.1-2 et Plutarque, *Lucullus*, 23 (cf. K. LIAMPI, *s.u.* « Sinope », dans *LIMC Supplementum*, 1997, p. 1135-1137, et, avec un riche commentaire sur la légende de Sinope, à prendre *cum grano salis*, A. LANGELLA, *Sulle Origini di Sinope: analisi della tradizione precoloniale e coloniale*, Napoli, 1997, p. 20 sq.).

p. 196 Wendel : 2. 946–54a αὐτίκα δ' Ἀσσυρίας Ἀσσυρίαν εἶπε [τὴν Συρίαν] τὴν Καππαδοκίαν. ἐκαλεῖτο δὲ κάλαι Συρία· διὸ τὸν Ἄλυν ποταμὸν μεταξὺ Σύρων καὶ Παφλαγόνων ῥέοντα Ἡρόδοτος (I 6) φησιν εἰς τὸν Εὐξεινον ἐκδιδόναι πόντον. τινὲς δὲ τῶν ἀρχαίων Λευκοσυρίαν αὐτὴν ἐκάλου.

b τὴν δὲ τῶν Ἀσσυρίων χώραν Λευκοσύρων φησὶ καλεῖσθαι Ἄνδρων ἐν τῷ Περὶ Πόντου (fr. 2 Müller) κατὰ ἀντέμφασιν τῶν ἐν τῇ Φοινίκῃ Σύρων. ὅτι δὲ τινες τοὺς Ἀσσυρίους Λευκοσύρους λέγουσι, φησὶ καὶ Ἀρτεμίδωρος.

c ἐνθα Σινώπην· πόλις τοῦ Πόντου ἢ Σινώπη, ὠνομασμένη ἀπὸ τῆς Ἀσσωποῦ θυγατρὸς Σινώπης, ἣν ἀρπάσας Ἀπόλλων ἀπὸ Ἰρίας ἐκόμισεν εἰς Πόντον, καὶ μιγείει αὐτῇ ἔσχε Σύρον, ἀφ' οὗ οἱ Σύροι.

a) « Aussitôt < la terre > de l'Assyrie » : il appelle « Assyrie » [Syrie] la Cappadoce. Anciennement, on l'appelait « Syrie ». C'est pourquoi Hérodote dit que le fleuve Halys coule entre les Syriens et les Paphlagoniens et qu'il se jette dans le Pont Euxin. Certains auteurs anciens l'appelaient « Leukosyrie ».

b) Andron, dans son ouvrage *Sur le Pont* dit que le pays des Assyriens est appelé des « Leukosyriens », par opposition avec les Syriens de la Phénicie. Artémidore aussi dit que certains appellent les Assyriens « Leukosyriens »^a.

c) « ensuite Sinope » : Sinope, ville du Pont, appelée ainsi d'après la fille d'Asôpos, Sinope, qu'Apollon a enlevée d'Hyria et a mise dans le Pont; il s'unit avec elle et eut Syros, ancêtre des Syriens^b.

a. La connaissance de cette situation géographique des Leukosyriens autour d'Amisos (remontant, comme on l'a vu, à Hécateé *FrGrHist* 1F 5) à l'époque de Mithridate est confirmée par l'usage de l'ethnique chez Appien – et implicitement dans ses sources – (*Mithridatica* 292). Appien les inscrit à côté des Chalybes, Arméniens, Scythes, Taures, Achéens, Hénioques parmi les alliés d'Eupator, ce qui provoque la consternation des chercheurs modernes.

b. Il est intéressant d'attirer l'attention sur le probable usage du nom des Leukosyriens, malgré le vñv de Strabon (12.3.9; 16.1.2), sinon chez Maïandros et chez Hécateé, du moins à partir du iv^e siècle et de l'ouvrage d'Andron de Téos (sur lequel voir H. Berger, *s.u.* n° 14, *RE*, 1, 1894, col. 2160, et *FrGrHist* 802). Cette « ancienneté » est d'ailleurs affirmée par la première scholie citée.

À l'origine des deux premières explications sont, bien évidemment, Andron de Téos, Artémidore d'Éphèse⁴² et, à notre sens, Strabon, que le scholiaste B avait déjà cité directement à propos de Krobialos, ville de Paphlagonie (941-942b, p. 195 Wendel). Strabon aurait fourni, directement ou indirectement, la référence à Hérodote au scholiaste A, par l'intermédiaire du paragraphe où il précise les limites des différentes régions de l'Anatolie septentrionale (12.3.9)⁴³:

Τοὺς δὲ Παφλαγόνας πρὸς ἔω μὲν ὀρίζει ὁ Ἄλυσ ποταμός [ὄς] ῥέων ἀπὸ μεσημβρίας μεταξὺ Σύρων τε καὶ Παφλαγόνων ἐξίει κατὰ τὸν Ἡρόδοτον ἐς τὸν Εὐξεινον καλεόμενον πόντον, Σύρους λέγοντα τοὺς Καππάδοκας·

La Paphlagonie est délimitée à l'Est par le fleuve Halys qui, au dire d'Hérodote, « vient du midi, sépare sur un très long espace les Syriens des Paphlagoniens et va déboucher enfin dans le Pont dit Euxin ». Sous le nom des Syriens, il désigne les Cappadociens.

42. Sur Artémidore d'Éphèse, voir dernièrement L. CANFORA, « Per la storia del testo di Artemidoro », *QS*, 65 (2007), p. 227-245.

43. Aussi 12.3.12, 24, 25. Strabon est d'ailleurs la référence commune des Byzantins pour cette région (cf. également Constantin Porphyrogénète, *De thematibus. Asia*, 2.35; Étienne de Byzance, *passim*). Quant à sa connaissance indirecte d'Hérodote (dans ce cas à travers Démétrios de Skepsis ou Posidonios), voir L. PRANDI, « Critica di Strabone alla geografia di Erodoto », dans M. SORDI (éd.), *Geografia e storiografia nel mondo classico*, Milano (*Contributi dell'Istituto di storia antica, Università Cattolica*, 14), 1988, p. 52-72 [p. 61].

καὶ γὰρ ἔτι καὶ νῦν Λευκόσυροι καλοῦνται, Σύρων καὶ τῶν ἔξω τοῦ Ταύρου λεγομένων· κατὰ δὲ τὴν πρὸς τοὺς ἐντὸς τοῦ Ταύρου σύγκρισιν, ἐκείνων ἐπικεκαυμένων τὴν χροάν τούτων δὲ μή, τοιαύτην τὴν ἐπωνυμίαν γενέσθαι συνέβη· καὶ Πίνδαρός φησιν ὅτι αἱ Ἀμαζόνες Σύριον εὐρυαίχμαν διεπον στρατόν, τὴν ἐν τῇ Θεμισκύρα κατοικίαν οὕτω δηλῶν· ἡ δὲ Θεμισκύρα ἐστὶν τῶν Ἀμισσηῶν, αὕτη δὲ Λευκοσύρων τῶν μετὰ τὸν Ἄλυν.

En effet, aujourd'hui encore, on les appelle « Syriens blancs » (*Leukosyroi*), car on nomme « Syriens » les peuples d'au-delà du Taurus. En les comparant avec les populations intra-tauriques, ils ont la peau brunie < par le soleil >, tandis que ceux-ci ne l'ont pas ; cette différence a donné lieu à cette appellation. Pindare dit que les Amazones « mènent au combat l'armée syrienne qui porte loin sa lance », désignant ainsi leur établissement à Themiskyra. Celle-ci est dans le territoire des Amisiéniens, les « Syriens blancs » d'au-delà de l'Halys.

Si d'un point de vue linguistique l'ethnonyme de *Leukosyroi*, généralisé à l'époque hellénistique et romaine⁴⁴, a éliminé les ambiguïtés du passé (« (as)syrien », l'usage du texte strabonien et, indirectement, Hérodote en dans le commentaire d'Apollonios de Rhodes a pour effet de perpétuer la confusion géographique. À notre avis, le texte des *Argonautiques* pourrait refléter un état géographique antérieur à l'apparition de la « Cappadoce » et donc à la conquête achéménide de cette contrée⁴⁵ : le peuple (as)syrien aurait occupé, à cette époque-là, les deux rivages de l'Halys et Eumèle de Corinthe (ou un autre auteur d'*Argonautiques*, prédécesseur d'Apollonios) aurait pu le mentionner dans ses vers. Mais il est également possible qu'Apollonios se soit inspiré, comme le veulent ses scholiastes, du texte du Pseudo-Scylax et des périprographes du IV^e siècle av. J.-C. Reprenant très probablement des géographes antérieurs, les auteurs de ces synthèses donnaient peut-être cette dénomination seulement à une certaine partie du littoral (sans que nous puissions savoir s'ils connaissaient la Cappadoce intérieure)⁴⁶.

D'autres mentions viennent contredire la première image Hérodoteenne d'un Halys frontière des Cappadociens (= Syriens) et, implicitement, affirmer la liaison entre Sinope et les As/Leuko/Syriens, sans que nous puissions trancher sur l'étendue et le caractère de la présence de ces derniers sur la côte pontique. En effet, Nicolas de Damas, lequel se fait à plusieurs reprises l'écho d'Hérodote pour cette même histoire, évoque l'exil de Daskylos « chez les Syriens habitants des environs de Sinope » (εἰς Σύρους τοὺς ἐν τῷ Πόντῳ ὑπὲρ Σινώπης οἰκοῦντας) et son mariage avec une Syrienne qui lui aura donné comme fils Gygès⁴⁷. Le périple de Ménippe de Pergame (§ 9 dans le résumé de Marcien d'Héraclée) suivi par celui d'Arrien (§ 21) et

44. Cf. Ptolémée (5.6.2 et 9), en accord avec la tradition remontant à Hécateé, peut-être par l'intermédiaire des périple (Ps.-Scymnos fr. 25 Marcotte < Ἀμισός > ἐν τῇ Λευκοσύρων γῆ κειμένη / Φωκαέων ἀποικία = Ps.-Arrien § 27).

45. L'origine perse du nom de la Cappadoce, connue par Hérodote, est confirmée par la mention de Karpatuka dans les inscriptions achéménides. Apollonios de Rhodes évite ainsi l'anachronisme, en ne le mentionnant jamais (alors qu'il évoque à plusieurs reprises la Paphlagonie : 2.357 sq., 790 ; 4.244 sq., 299-300).

46. Une telle distinction apparaît, par exemple, dans les *Scholies* à Denys le Périégète v. 970, *scholion* 6 Müller.

47. *FrGrHist* 90 F 49 = fr. 47 Parmentier, d'après Constantin Porphyrogénète, *Sur les pièges*, p. 14 de Boor.

de l'Anonyme (§ 20) mentionne « Συριάς ἀκρά λεπτή » entre les ports de Στεφάνη et d'Αρμένη : il s'agit, sans aucun doute, de l'actuel Ince Burunu qui traduit le grec ἀκρά λεπτή/Ακρουλεπτή. Et même si, de notre point de vue, Συριάς pouvait être « compris » en grec⁴⁸, des Anciens comme des Modernes ont pu l'utiliser comme preuve d'une présence (as/leuko)syrienne dans la région de Sinope. Ajoutons encore, à ce même dossier d'une Sinope syrienne, le mythe qui fait de Sinope une ville au pays des Syriens (Ps.-Scymnos fr. 27 Marcotte), ou mère de l'éponyme Syros (voir *supra* n. 41), sans oublier la définition de la *sinopsis* comme « terre cappado-cienne⁴⁹ ». Or, puisque Sinope reste généralement localisée en Paphlagonie, il importait pour les Anciens d'expliquer ces incongruités, présentes déjà chez Hérodote : soit la Cappadoce comprend (au moins en partie) Sinope⁵⁰, soit les Syriens de Sinope sont des Paphlagoniens⁵¹, soit, comme il semble plus acceptable pour les érudits modernes, l'histoire mouvementée de la région a abouti à un mélange de populations dont Strabon (12.3.25), dans le même paragraphe que la citation d'ethnographie historique de Μαϊάνδρος mentionnée *supra*, est le premier analyste :

διότι πᾶσα ἡ πλησίον τοῦ Ἄλυος Καππαδοκία ὄση παρατείνει τῇ Παφλαγονίᾳ ταῖς δυσὶ χερῆται διαλέκτοις καὶ τοῖς ὀνόμασι πλεονάζει τοῖς Παφλαγονικοῖς, Βάγας καὶ Βιάσας καὶ Αἰνιάτης καὶ Πατάτης καὶ Ζαρδῶκης καὶ Τίβιος καὶ Γάσους καὶ Ὀλίγασους καὶ Μάνης.

[...] puisque toute la Cappadoce proche de l'Halys, laquelle avoisine la Paphlagonie, utilise les deux dialectes et des noms paphlagoniens comme Bagas et Biasas et Ainiatès et Ratôtès et Zardókès et Tibios et Gasys et Oligasys et Manès sont répandus. [...]

Revenons à Hérodote et à ses mentions de la ville de Sinope : dans un autre paragraphe, Sinope apparaît comme un jalon central au niveau d'un monde encadré par les cours, supposés symétriques, de l'Istros et du Nil (2.33-34) :

48. À notre sens, il pourrait s'agir ici d'un composé grec sur la racine du verbe σύρω, lequel a donné plusieurs noms maritimes liés à son sens de « (en)traîner dans les vagues », parmi lesquels celui de la Σύρτις, golfe de la Cyrénaïque (cf. P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, Paris, n. éd. 1999 [1^{re} éd. 1968], s.u., qui ne cite néanmoins pas notre promontoire). Rappelons également l'existence d'une île alluviale nommée *Syrie*, formée devant la ville d'Éphèse (Pline l'Ancien 2.204, 5.115 *apud* E. HONIGMANN, s.u., *RE*, II.8, 1932, col. 1776), distincte de Syros dans les Cyclades (cf. W. ZSCHIEITZSCHMANN s.u., *RE*, II.8, 1932, col. 1789-1794).

49. Nombreuses sont les mentions de cette pierre σινωπική dans les textes anciens, à partir de Théophraste (*Sur les pierres*, 53) et de Strabon (3.2.6 et surtout 12.2.10, voir *infra*), jusqu'aux médecins comme Dioscoride (*Sur la matière médicale*, 5.96.1, etc.), Galien (*Sur la composition des médicaments*, 12 p. 676, etc.), Oribase (*Collectiones medicae*, 13μ3 ; 14.62.1), Paul d'Égine (*Epitome medicae*, 4.57.5, etc.) ou encore jusqu'à Eustathe, qui reprend Strabon dans son commentaire à Denys le Périégète, v. 1166.

50. Contrairement à la tradition hérodotéenne – strabonienne concernant l'Halys, les périple grecs d'époque romaine établissent la frontière entre la Paphlagonie et la Cappadoce sur l'Euarchos (aujourd'hui Kabalı Çay). Voir *infra*.

51. Comme cela semble être le cas pour un commentateur de Denys le Périégète, *Appendix*, 65 Müller : "Ὅτι ἡ Σινώπη τῶν Ἀσσυρίων ἐστὶν ἤτοι Παφλαγόνων.

τελευτᾶ δὲ ὁ Ἴστρος ἐς θάλασσαν ῥέων τὴν τοῦ Εὐξείνου πόντου διὰ πάσης Εὐρώπης, τῇ Ἴστρον οἱ Μιλησίωι οἰκέουσι ἀποικοί. [...] Ἐκδιδοὶ δὲ ἐς Αἴγυπτον, ἢ δὲ Αἴγυπτος τῆς ὀρεινῆς Κιλικίης μάλιστ' ἀντίη κείται· ἐνθεῦτεν δὲ ἐς Σινώπην τὴν ἐν τῷ Εὐξείνῳ πόντῳ πέντε ἡμερῶν ἰθὺς ὁδὸς εὐζώνῳ ἀνδρὶ· ἢ δὲ Σινώπῃ τῷ Ἴστρον ἐκδιδόντι ἐς θάλασσαν ἀντίον κείται.

L'Istros traverse toute l'Europe et se jette dans les flots du Pont-Euxin à l'endroit où les colons milésiens ont fondé Histria. [...] <Le Nil> se déverse en Égypte et l'Égypte est à peu près en face de la Cilicie montagneuse ; de là à Sinope, sur le Pont-Euxin, il y a, en droite ligne, cinq jours de chemin pour un voyageur agile : or Sinope est située vis-à-vis de l'embouchure de l'Istros.

Cet axe hérodotéen⁵², précurseur du méridien Issos-Sinope⁵³, corrigé en Issos-Amisos⁵⁴ (en fonction de la position intermédiaire de l'Halys par rapport aux deux villes⁵⁵ ou encore des frontières pontiques de la Cappadoce isthmique⁵⁶) a été même décliné, à l'époque tardive, en Issos-Trapézous⁵⁷. Nous avons ici affaire à une tentative d'organisation mentale du monde habité⁵⁸. Que les cinq jours de route entre Sinope et

52. Cf. aussi 1.72, commenté *infra*, le Ps.-Scylax (§ 102 Ἐκ δὲ Σινώπης τῆς ἐν τῷ Πόντῳ διὰ τῆς ἡπείρου καὶ τῆς Κιλικίας εἰς Σόλους ὁδὸς ἐστὶν ἀπὸ θαλάσσης εἰς θάλασσαν ἡμερῶν ε) et Isocrate, *Philippus*, 120.

53. Chez Apollodore d'Athènes fr. 178 Müller (= Jacoby 244 F 170 et 171, avec le commentaire) *apud* Strabon 14.5.22 (ἢς ὁ στενωτάτος ἰσθμός ἐστί τὸ μεταξύ τοῦ κατὰ Σινώπην μυχοῦ καὶ Ἴσσοῦ, avec les critiques du géographe pontique qui considère comme réel l'axe Issos-Amisos τῶν κατ' ἄληθειαν στενῶν τῶν μεταξύ Ἀμισοῦ τε καὶ Ἴσσοῦ). Voir aussi les *Helléniques d'Oxyrhynchos* (P. Oxy. 5.842 = *FrGrHist* 66 F 1, attribuées hypothétiquement à Daïmachos de Platée) : βαδιζέιν εἰς Καππα[δοκίαν, ἀκού]ων ταύτην τὴν χώραν διατείνειν ὥσ[περ τανία]ν στενὴν ἀρξα[μ]ένην ἀπὸ τῆς Ποντικῆς [θαλάττης] μέχρι Κιλικίας κ[αὶ] Φοινίκης, καὶ τ[ὸ] μῆκος [αὐτῆς εἶν]αι τοσοῦτο[ν ὥσ]τε τοὺς ἐκ Σινώπ[η]ς βαδιζόντας...], avec les remarques de U. HÖFER, «Die Landenge Kleinasien und die Hellenika von Oxyrhynchos», *RbM*, 66 (1911), p. 472-473. Chez Tite-Live 38.18.12, on remarque la position centrale de Gordion en Asie Mineure, à des distances égales par rapport aux mers de Sinope, de l'Hellespont et de la Cilicie (*tria maria pari ferme distantia interuallo habet, ad Hellespontum, ad Sinopen, et alterius orae litora, qua Cilices maritimi colunt*).

54. Chez Strabon 2.1.5 ; 2.1.10 ; 2.5.24-25 ; 11.11.7. Aussi Pline l'Ancien (6.6 : *Amisum <l>iberum, <a> Sinope CXX, eiusdemque nominis sinus tanti recessus, ut Asiam paene insulam faciat, CC <h>aut amplius per continentem ad Issicum Ciliciae sinum*).

55. C'est par rapport à l'Halys que l'on choisit Sinope ou Amisos : la preuve est, à notre sens, le témoignage de Strabon (2.5.24), qui donne les repères du pays « en deçà de l'isthme », donc « en deçà de l'Halys » (...ποιεῖ τινα χερρόνησον μεγάλην καὶ μέγαν ταύτης ἰσθμόν, τὸν ἀπὸ τῆς πρὸς Ταρσῶ θαλάττης ἐπὶ πόλιν Ἀμισὸν καὶ τὸν Ἀμαζόνων πεδῖον τὴν Θεμισκυραν· ἢ γὰρ ἐντὸς τῆς γραμμῆς ταύτης χώρα μέχρι Καρίας καὶ Ἰωνίας καὶ τῶν ἐντὸς Ἄλλος νεμομένων ἐθνῶν...). Pour illustrer l'hésitation des géographes entre Sinope et Amisos, remontant, au moins, à Ératosthène, nous renvoyons au texte de Strabon (2.1.3 : ἄλληλ' ἄλληλ' ἐπὶ πῶς ἐστὶν φέρεται τοιαύτην, ὅτι τὸ ἀπὸ τοῦ Ἴσσοῦ κόλπου διάστημα ἐπὶ τὴν θάλατταν τὴν Ποντικὴν τρισηλίων πῶς ἐστὶ σταδίων πρὸς ἄρκτον ἰόντι καὶ τοὺς περὶ Ἀμισὸν ἢ Σινώπην τόπους, ὅσον καὶ τὸ πλάτος τῶν ὀρῶν λέγεται· ἐκ δὲ Ἀμισοῦ ...). Voir aussi Strabon (2.5.25) qui précise que le golfe d'Issos est sur le même méridien qu'Amisos et Themiskyra ou, si l'on veut, sur celui de Sidéne et Pharnakeia (ὁ μὲν γὰρ ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ μεσημβρινοῦ ἵδρυται ἐφ' οὐπὲρ ἢ τε Ἀμισὸς καὶ Θεμισκυρα· εἰ δὲ βούλει, πρόσλαβε καὶ τὴν Σιδήνην μέχρι Φαρνακείας) ; aussi Strabon 14.3.1. Les deux villes appartiennent d'ailleurs au même parallèle (2.1.15-16) que Byzance et Massalia (vraisemblablement d'après Hipparque). D'autres auteurs ne précisent pas à laquelle des villes ils rapportent le littoral pontique : cf. Ps.-Aristote, *Sur le monde*, 393b ; Quinte-Curce 13.1.12-13, etc.

56. La description de la Cappadoce en tant qu'isthme apparaît chez Strabon (12.1.3). À propos de ce passage, voir les observations de P. DEBORD, *op. cit.* n. 21 et de S. LEBRETON, *op. cit.*, p. 38-39.

57. Cf. *Anonymi Geographiae Expositio Compendiaria* 20 Müller.

58. Nous ne parlons donc pas de « cartes » hérodotéennes (comme le faisait, e. g., J.L. Myres, déjà dans « An Attempt to Reconstruct the Maps used by Herodotus », *Geographical Journal*, 6 [1896], p. 605-629, commenté, plus récemment, par F. PRONTERA, « Dall'Halys al Tauro. Descrizione e

la Cilicie ne correspondent pas à la réalité, c'est un fait reconnu depuis l'époque hellénistique⁵⁹. Cette donnée aurait pu être déduite d'une addition, quelque part erronée, de différents itinéraires perses ou ioniens dont nous avons perdu à jamais la trace. Rappelons aussi la première mention hérodotéenne de cette distance (1.72), associée à l'Halys, lequel «coupe presque toute cette Asie Inférieure [= Asie Mineure] qui s'étend de la mer située en face du Chypre jusqu'au Pont-Euxin; il y a ici un rétrécissement de tout ce pays; la longueur de la route prend cinq jours à un homme agile» («ἀποτάμνει σχεδὸν πάντα τῆς Ἀσίας τὰ κάτω ἐκ θαλάσσης τῆς ἀντίον Κύπρου ἐς τὸν Εὐξείνιον πόντον· ἔστι δὲ αὐχὴν οὗτος τῆς χώρας ταύτης ἀπάσης· μῆκος ὁδοῦ εὐζώνῳ ἀνδρὶ πέντε ἡμέραι ἀνασιμῶνται»). À titre d'hypothèse, on pourrait donc relier cette distance à une éventuelle estimation du cours du fleuve (orienté Nord-Sud) ou des routes terrestres que le géographe aurait imaginées sur ses rivages. Enfin, on a également pensé à l'appréciation visuelle de l'Anatolie à partir du mont Argée, point culminant de la Cappadoce «du sommet duquel, au rapport des rares voyageurs qui en ont fait l'ascension, la vue, par les temps clairs, découvre à la fois les deux mers, la mer du Pont et la mer d'Issos» (Strabon 12.2.7: «ἀφ' ἧς φασιν οἱ ἀναβαίνοντες – οὔτοι δ' εἰσὶν ὀλίγοι – κατοπτεύεσθαι ταῖς αἰθρίαις ἄμφω τὰ πελάγη τὸ τε Ποντικὸν καὶ τὸ Ἰσικόν»). Mais la référence d'Hérodote au «voyageur agile» (εὐζώνῳ ἀνδρὶ) montre la conviction de l'historien sur l'existence d'une véritable route (ou succession de routes) qui aurait traversé l'Anatolie du Nord au Sud, perpendiculairement à la Route royale. D'ailleurs, l'épithète employée provient sans doute d'un certain désir hérodotéen de corriger la valeur numérique de sa source.

Néanmoins, cette estimation largement inférieure à la réalité ne peut être considérée comme la confirmation littéraire de la voie qui aurait acheminé les objets sinopéens découverts ou à découvrir à l'intérieur du continent⁶⁰: de notre point de vue, il s'agit ici d'un calcul, avec de pos-

rapresentazione nell'Asia Minore di Strabone», dans A.M. BIRASCHI, M. SALMERI [éd.], *Strabone e l'Asia Minore*, Perugia, 2000 [*Incontri perugini di storia della storiografia antica e sul mondo antico*, 10], p. 93-112), même si l'indisponibilité des produits de ce premier âge de la cartographie grecque (i.e. des schémas à fonction cognitive, sans coordonnées ni échelle, similaires à celle réalisée par Anaxagore de Milet ou à celle du tyran Aristagoras, mentionnée par Hérodote lui-même, 5.49) reste, à notre sens, impossible à prouver. Sur le concept de «représentation mentale», désormais omniprésent dans les études de géographie antique, voir les travaux de C. JACOB (*L'empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, 1992, *passim*; sur la démarche analytique d'Hérodote, voir *id.*, *Géographie et ethnographie en Grèce ancienne*, Paris, 1991, p. 59 sq.).

59. Après les références «hérodotéennes» (voir *supra* n. 52), c'est Ératosthène (chez Strabon, 2.1.3, cité *supra* n. 55) qui donne une distance de 3 000 stades entre les deux extrémités de l'isthme ainsi qu'entre les deux versants opposés du Taurus; le Ps.-Scymnos corrige expressément Hérodote, en estimant la même distance à sept jours de marche (fr. 25 Marcotte: ἡμερῶν δ' ὁδὸν εἰς τὴν Κιλικίαν ἐπὶ τῶν πασσῶν ἔχει. τὸ τῆς Ἀσίας λέγεται γὰρ ἰσμοῦδέστατον εἰς τὸν περὶ αὐτὴν ὄντα συνάγεσθαι μυχόν. ὁ δ' Ἡρόδοτος ἔοικεν ἀγνοεῖν λέγων ἐκ τῆς Κιλικίας πένθ' ὑπάρχειν ἡμερῶν εὐθείαν ὁδόν, ὡς αὐτὸς ἱστορεῖ γράφων, εἰς <τὴν> Σινώπην τὴν προσωτέρω πόλιν, avec le commentaire de l'éditeur *ad loc.*). Voir aussi *infra* n. 138 pour Plin l'Ancien et les différents calculs possibles.

60. S. LEBRETON, *op. cit.*, p. 36, est du même avis. Les monnaies sinopéennes découvertes dans deux trésors de Cilicie (cf. M. THOMPSON, O. MØRKHOLM, *An Inventory of Greek Coin Hoards*, New York, 1973 – dorénavant *IGCH* – n° 1244 à Laranda,auj. Karaman et n° 1259, en Cilicie) confir-

sibles ajustements géographiques, dans lequel Sinope (comme plus tard Amisos et Trapézous) n'est que la marque du Septentrion micrasiatique, alors qu'Issos représente l'extrémité méridionale de l'isthme. Strabon, qui remplace occasionnellement l'ancien et l'ambigu vocable «*ὁδός*» par le scientifique «*γράμμα*» («*méridien*», dans 12.3.24, probablement suivant les Alexandrins), nous donne quelques renseignements sur la méthodologie de ces calculs (14.5.11) :

τὸ μὲν οὖν ἀληθὲς ὁ ἰσθμὸς τῆς περιωδευμένης χειρρονήσου οὗτός ἐστιν ὁ ἀπὸ Ταρσοῦ καὶ τῆς ἐκβολῆς τοῦ Κύδνου μέχρι Ἀμισοῦ· τὸ γὰρ ἐλάχιστον ἐξ Ἀμισοῦ διάστημα ἐπὶ τοῦς Κιλικῶν ὄρους τοῦτ' ἔστιν· ἐντεῦθεν δὲ ἑκατὸν εἰκοσὶν εἰσιν εἰς Ταρσὸν στάδιοι, κάκειθεν οὐ πλείους ἐπὶ τὴν ἐκβολὴν τοῦ Κύδνου. καὶ μὴν ἐπὶ γε Ἴσσον καὶ τὴν κατ' αὐτὴν θάλατταν οὐτ' ἄλλη ὁδὸς συντομωτέρα ἐστὶν ἐξ Ἀμισοῦ τῆς διὰ Ταρσοῦ, οὐτ' ἐκ Ταρσοῦ ἐπὶ Ἴσσον ἐγγυτέρω ἐστὶν ἢ ἐπὶ Κύδνον, ὥστε δῆλον ὅτι ταῖς μὲν ἀληθείαις οὗτος ἂν εἴη ὁ ἰσθμὸς, λέγεται δ' ὅμως ὁ μέχρι τοῦ Ἴσσικοῦ κόλπου, παρακλεπτόντων διὰ τὸ σημειῶδες.

Ainsi, dans le vrai, l'isthme de la péninsule dont nous venons de faire le périple s'étend de Tarse et de l'embouchure du Kydnos jusqu'à Amisos ; car c'est à partir d'Amisos que la distance jusqu'aux frontières ciliciennes est la plus courte. De là jusqu'à Tarse, il y a 120 stades ; on n'en compte pas plus jusqu'à l'embouchure du Kydnos. Et comme, d'autre part, il n'y a pas depuis Amisos jusqu'à Issos et au golfe Issique d'autre route plus courte que la route de Tarse, ni de Tarse à Issos plus proche que par l'embouchure du Kydnos, il est ainsi évident que c'est celui-ci qui est le véritable isthme et que ceux qui l'étendent jusqu'au golfe Issique trichent pour <avoir> un repère visible.

De même, l'emplacement de Sinope devant Histria ne correspond pas nécessairement à une voie de navigation en haute mer, qui se traduirait par une ligne droite sur nos cartes : sans aucun doute, les courants maritimes pontiques rendent difficilement envisageable une telle route, surtout dans le contexte d'une navigation à voile⁶¹, même si des liens économiques et politiques directs sont présumés pour cette époque entre les deux πόλεις⁶²

ment peut-être l'existence de ces routes terrestres, dans l'Asie Mineure achéménide (de Datamès?) ; toutefois, à la même époque, on trouve deux drachmes sinopéennes et une amisénienne, en compagnie d'émissions phéniciennes, à Néapolis,auj. Nablus (n° 1504), encore une drachme dans un trésor du Delta égyptien (n° 1650) et même près d'Ecbatane, en Médie (n° 1790). Au début de l'époque hellénistique (325-320 av. J.-C.), le trésor de Küçük Köhne (n° 1394), sur cette même route (ou plutôt succession de routes) transanatolienne(s), combine 14 drachmes sinopéennes, 10 sigloi amiséniens et 10 double-sigloi de Tarse : même si ces monnaies attestent la connexion continentale entre les deux extrémités de l'isthme micrasiatique, on ne saura toujours pas s'il s'agit d'un chemin partant de Sinope ou d'Amisos, dont la situation géographique privilégie plus les rapports avec l'intérieur ; de plus, leur datation (l'époque de Datamès et des Diadoques) n'est pas anodine. Quant aux liens avec Tarse même, on ne peut pas exclure, bien évidemment, les connexions (directes et indirectes) entre les deux cités littorales micrasiatiques par une voie maritime, moins chère et sans doute plus fréquentée : un exemple possible est représenté par un certain Sôsiginès, fils de Zênodotos, de Tarse, mort à Sinope, au cours du II^e-I^{er} siècle av. J.-C. (*I. Sinope* 85).

61. Voir, e. g., *The Black Sea Pilot*, London, 1908, 6^e éd., p. 11 sq., 17 sq.

62. Avant le début de la production amphorique timbrée de Sinope, le seul lien direct, attesté archéologiquement, entre les deux villes est représenté par les mystérieuses monnaies sinopéennes, histriennes et olbiennes qui ont en commun le sigle de l'aigle et du dauphin (présent ultérieurement aussi sur les timbres amphoriques sinopéens). Devant les très nombreuses théories développées à leur égard (avec des interprétations culturelles, où le dauphin serait Apollon Delphinios et l'aigle Zeus,

et bien que des voies de navigations « rapides » soient attestées par des périples entre d'autres points de la mer Noire⁶³. D'ailleurs Ptolémée lui-même certifie la pratique des géographes qui déterminaient les méridiens à partir des trajets nautiques⁶⁴. Pourtant nous proposons, à titre d'hypothèse, un autre élément qui aurait pu jouer un rôle dans cette construction de l'espace, incompréhensible pour les modernes : à partir de données périplographiques comparables à celles du Pseudo-Scylax, Hérodote ou sa source (peut-être Hécatee) aurait situé les deux villes à des distances égales par rapport au Bosphore Thrace (ou à un ou plusieurs points du Bosphore Thrace) ; dans ce cas, les deux fondations milésiennes se seraient retrouvées

politiques, pour le monde grec et l'Empire perse, philosophiques, pour la mer et la terre, ou encore sociales, pour le peuple et les aristocrates, cf., entre autres, la synthèse de L. RUSCU, *Relațiile externe ale orașelor grecești de pe litoralul românesc al Mării Negre*, Cluj, 2002, p. 195sq.), nous devons rester prudents, surtout parce que les chronologies des numismates continuent de changer. Voir, dernièrement, V. STOLBA, « Fish and Money: Numismatic Evidence for Black Sea Fishing », dans T. BEKKER-NIELSEN (éd.), *Ancient Fishing and Fish-Processing in the Black Sea Region*, Aarhus (*Black Sea Studies*, 2), 2004, p. 115-132, qui argumente en faveur d'un symbolisme scythe (ciel-terre/eau) cette combinaison animale. Alors que nous ne disposons pas de liaison épigraphique directe entre Sinope et Histria (mais entre Sinope et Kallatis, cf. I. Sinope 3 et D. FRENCH, « Sinope and the Thracian Coast », *Thracia Pontica* 2, Sozopol, 4-7 octobre 1982 [1985], p. 85-88, pour le IV^e siècle av. J.-C.), le dossier des relations entre Sinope et Olbia, à l'époque classique, est devenu particulièrement riche : nous sommes persuadée par la démonstration d'Yu. Vinogradov de l'exil du tyran sinopéen Timèsiléos à Olbia, après l'expédition de Périclès, attesté par une inscription olbienne (cf. Ю. Виноградов, « Синопа и Ольвия в V в. до н.э. Проблема политического устройства », *VDI*, 2 [1981], p. 65-90, et *VDI*, 3 [1981], p. 49-57 = « Zur politischen Verfassung von Sinope und Olbia im 5. Jh. v. Chr. », *Pontische Studien. Kleine Schriften zur Geschichte und Epigraphik des Schwarzmeerraumes*, Mainz, 1997, p. 165-229). Cette inscription s'ajoute à la proxénie octroyée par les Olbiopolitains à Iétroklès, fils d'Hékataios, vers 475-450 av. J.-C. (*I. Olbia* 1), ainsi qu'au graffito du début du même siècle, portant, sur un tesson, les lettres ΣΙΝΩΠΙ, pour ΣΙΝΩΠΙΚῆ μίλτος (cf. Yu. VINOGRADOV, *op. cit.*). D'autres liens sont attestés épigraphiquement surtout pour la fin de l'époque hellénistique (voir A. AVRAM, *Prosopographia Ponti Euxini externa* [en préparation], s.u. « ΣΙΝΩΠΕΙΣ »). Quant aux indications fournies par les amphores sinopéennes, fabriquées à partir du IV^e siècle av. J.-C. et découvertes dans les régions d'influence commerciale des deux autres villes, nous devons rester, une fois de plus, prudents : aux réserves détaillées à de nombreuses reprises par Y. Garlan s'ajoute l'inexistence, à l'heure actuelle, des statistiques amphorologiques complètes pour une fouille bien déterminée ainsi que d'une publication complète du matériel recueilli. C'est le mérite de N. CONOVIĆ (« The Dynamics of Trade in Transport Amphoras from Sinope, Thasos and Rhodos on the Western Black Sea Coast: a Comparative Approach », dans V.F. STOLBA, L. HANNESSTAD [éd.], *Chronologies of the Black Sea Area in the Period c. 400-100 BC.*, Aarhus [*Black Sea Studies*, 3], 2004, p. 97-117) d'avoir réalisé une première synthèse chronologique des importations sur la côte occidentale, basée cependant seulement sur les timbres amphoriques (ce qui pose de nouveaux problèmes sur le coefficient de timbrage sinopéen sous les différents astynomes) : Sinope semble s'y être imposée au cours de la première moitié du III^e siècle av. J.-C., probablement avec des exportations d'huile et de vin ; les amphores deviennent plus rares au cours du siècle suivant et la tentation de relier ce phénomène avec la prise de la ville par Pharnace, en 183, est grande, malgré l'opposition constante et justifiée d'Y. Garlan contre ce type d'interprétation historicisante. Nous ne devons pas oublier, bien évidemment, les autres exportations possibles de Sinope vers le monde pontique, lesquelles n'ont pas laissé de trace archéologique (voir, à titre d'exemple, P.G. VAN ALFEN, *Pant'agatha. Commodities in Levantine-Aegean Trade during the Persian Period, 6-4th c. BC*, PhD, University of Texas [inédite]).

63. Voir P. ARNAUD, « Les Relations maritimes dans le Pont-Euxin d'après les données numériques des géographes anciens », *REA*, 94 (1992), p. 57-77, et, sur le reste de la Méditerranée, *Les Routes de la navigation antique. Itinéraires en Méditerranée*, Paris, 2005.

64. Cf. *La Géographie* 1.4 et le commentaire de F. PRONTERA, « La *Tabula Peutingeriana* nella storia della cartografia antica », dans F. PRONTERA (éd.), *Tabula Peutingeriana. Le antiche vie del mondo*, Firenze, 2003, p. 17-41 [p. 21].

« en face » en tant qu'extrémités des deux côtés égaux d'un triangle isocèle imaginaire, construit à partir de l'entrée dans la mer Noire⁶⁵.

Enfin, l'examen des trois passages hérodotéens qui marquent l'apparition de la ville dans la tradition historique et géographique de l'Antiquité (à une époque où elle devait être de plus en plus active dans la vie économique et politique pontique et de plus en plus connue aux Athéniens⁶⁶) nous permet deux conclusions partielles : tout d'abord, ces passages apportent une preuve indirecte concernant l'importance de Sinope au v^e siècle, quand cette ville est déjà un repère géographique local, régional et œcuménique ; ensuite, l'influence des *Histoires* hérodotéennes sur les écrivains ultérieurs n'est pas négligeable : malgré l'absence des détails et malgré les contradictions apparentes qu'elles comportent, c'est à partir de ces textes d'Hérodote que Sinope sera retenue comme ville pontique, paphlagonienne/syrienne ou isthmique dans la littérature antique ultérieure.

La géographie régionale de Sinope au iv^e siècle : Xénophon et le Pseudo-Scylax

Quelques précisions topographiques et ethnographiques sur le pays dominé par Sinope ont été publiées au tout début du iv^e siècle av. J.-C. par le premier voyageur sur le littoral du Pont-Euxin dont nous avons conservé le récit. Bien que Xénophon soit très discret sur les questions géographiques et politiques de la région et qu'il préfère mettre l'accent sur les événements relatifs à son propre sort et à celui de son armée, les livres IV, V et VI de son *Anabase* apportent, indirectement, certains renseignements intéressants pour l'historien de la géographie pontique.

Arrivés au bord du Pont-Euxin, les Dix-Mille entrent déjà dans un territoire contrôlé indirectement par Sinope (4.8.22-24) :

65. Hérodote connaît d'ailleurs les dimensions du Pont-Euxin (4.85-86 : 9 jours et 8 nuits = 11 100 stades de longueur, 3 jours et 2 nuits = 3 300 stades de largeur maximale), qu'il tenait probablement d'Hécateé (*FrGrHist* 1 F 196, 197 = 23 000 stades pour tout le périmètre, valeur qui correspondrait, à mille stades près, au double de la longueur maximale hérodotéenne). À ceci s'ajoutent les dimensions « terrestres » de la Scythie (2 000 stades entre l'Istros et le Borysthénès et encore 2 000 stades jusqu'à la Méotide), ainsi que l'opposition maritime entre Sindikè et Thémiskyra (3 300 stades).

66. Les stèles funéraires des Athéniens présents à Sinope au cours du v^e siècle av. J.-C. (*I. Sinope* 54, 57, 61) ont été interprétées comme une preuve importante de la présence des clérouques, suite à l'expédition de Périklès dans le Pont-Euxin (cf. D. FRENCH, « Sinopean Notes 2 », *EA*, 18 [1991], p. 141-155). D'autre part, les Sinopéens deviendront de plus en plus nombreux à Athènes à partir de la fin de l'époque classique et jusqu'à l'époque impériale (cf. les 66 noms rassemblés par A. Avram, dans une phase préliminaire de sa *Prosopographia Ponti Euxini externa*, s.u.). Sur cette expédition, voir désormais l'étude géo-historique et sa discussion de la riche bibliographie russe par I. SURIKOV, « Historico-Geographical Questions Connected with Pericles' Pontic Expedition », *ACSS*, 7 (2001), p. 341-366 (même si la côte septentrionale du Pont-Euxin comme destination de cette expédition doit rester une hypothèse), et nos références *infra* n. 119.

[...] καὶ ἦλθον ἐπὶ θάλατταν εἰς Τραπεζοῦντα πόλιν Ἑλληνίδα οἰκουμένην ἐν τῷ Εὐξεινῷ Πόντῳ, Σινωπέων ἀποικίαν, ἐν τῇ Κόλχων χώρα. ἐνταῦθα ἔμειναν ἡμέρας ἀμφὶ τὰς τριάκοντα ἐν ταῖς τῶν Κόλχων κώμαις. κἀντεῦθεν ὁρμώμενοι ἐλήζοντο τὴν Κολχίδα. ἀγορὰν δὲ παρείχον τῷ στρατοπέδῳ Τραπεζοῦντιοι, καὶ ἐδέξαντό τε τοὺς Ἑλληνας καὶ ξένια ἔδοσαν βοῦς καὶ ἄλφιστα καὶ οἶνον. συνδιεπράττοντο δὲ καὶ ὑπὲρ τῶν πλησίον Κόλχων τῶν ἐν τῷ πεδίῳ μάλιστα οἰκούντων, καὶ ξένια καὶ παρ' ἐκείων ἦλθον βοῦς.

[...] et arrivèrent au bord de la mer, à Trapézous, ville grecque, habitée, sur la mer Noire, colonie des Sinopéens, dans le pays des Colques. Là-bas, ils restèrent à peu près trente jours, dans les villages des Colques et se mirent à piller la Colchide, lançant de là leurs attaques. Les Trapézontins apportèrent à l'armée des provisions et saluèrent les Grecs et leur offrirent comme présents d'hospitalité des bœufs, de la farine et du vin. Ils négocièrent aussi pour leurs voisins Colques, qui habitaient pour la plupart dans la plaine; des bœufs arrivèrent en gage d'hospitalité aussi de la part de ceux-ci.

La ville de Trapézous, fondée (ou recolonisée après une première fondation milésienne) par les Sinopéens⁶⁷, gagne sa prospérité de la richesse agricole (bœufs, céréales, vin) du pays colque⁶⁸, au relief escarpé (πρανῆς) dans lequel elle a été implantée, et de sa bonne entente avec les Barbares voisins (4.8.24 ; 5.2.1). Les avantages maritimes ont dû également peser dans le peuplement d'une ville menacée par les Driles, «les gens les plus belliqueux du Pont» (ἀνθρώπους πολεμικωτάτους τῶν ἐν τῷ Πόντῳ), prêts à tout moment à descendre d'un «pays montagneux et difficile» (χωρία τε ὄρεινὰ καὶ δύσβατα) tout proche (5.2.2)⁶⁹; en effet, le

67. Pour la bibliographie primaire et secondaire sur la question, voir N. EHRHARDT, *Milet und seine Kolonien. Vergleichende Untersuchung der kultischen und politischen Einrichtungen*, Frankfurt am Main, 1983, p. 53-58, et, dernièrement, A. AVRAM, J. HIND, G. TSETSKHLADZE, *op. cit.*, n° 734. De notre point de vue, les démonstrations de J. HIND, *op. cit.* n. 12, et de G. HUXLEY, «Eusebius on the Founding of Trapezus» dans les actes du V^e Symposium de Vani (1987), ПИСЬМЕННЫЕ ИСТОЧНИКИ И АРХЕОЛОГИЯ / *The Black Sea Litoral in the 7th-5th Centuries BC : Literary Sources and Archaeology (Problem of Authenticity)*, ТБИЛИСИ, 1990, p. 198-201, sont concluantes pour une datation «basse» des colonies (retenant le VII^e siècle plutôt que le VIII^e siècle défendu par R. DREWS, «The Earliest Greek Settlements on the Black Sea», *JHS*, 96 (1976), p. 18-31, et même par A.J. GRAHAM, «The Colonial Expansion of Greece», *CAH*, III.3, Cambridge, p. 83-162; voir aussi, avec une position plus équilibrée, J. BOARDMAN, *The Greeks Overseas. Their Early Colonies and Trade*, London, 1999, 4^e éd., p. 238 sq.). Pourtant, nous n'excluons pas l'existence d'un établissement grec (dont la nature est impossible à préciser) qui aurait pu précéder la colonie sinopéenne sur le site de Trapézous: entre les installations commerciales de durées indéterminées, les sites abandonnés, déplacés, repeuplés et les colonisations successives de la même région (à notre sens perceptibles dans une partie des légendes concernant Sinope), la colonisation grecque de la mer Noire est loin d'être un phénomène unitaire et couronné toujours de succès.

68. Xénophon est le seul à donner une étendue si grande à la Colchide littorale. Strabon (11.2.14), considérant Trapézous «voisine de la Colchide», semble en accord avec le *Périple* d'Arrien (§ 7) qui situe sa limite sur l'Ophis (moderne Istala Dere, cf. A. HERRMANN, *s.u.* n° 6, *RE*, 35, 1939, col. 650, et A. BRYER, D. WINFIELD, *The Byzantine Monuments and Topography of the Pontos*, Washington, 1985, p. 323-324), à l'Est de Trapézous, alors que le Ps.-Scylax (§ 81) la réduit à l'embouchure du Phasis (moderne Rioni). Sur le Phasis de Xénophon, identifiable à l'Araxès (moderne Aras) des géographes à partir d'Hérodote, voir, en premier lieu, W. TOMASCHKE, *s.u.* «Araxes» n° 2 et 3, *RE*, 3, 1895, col. 402-403, et, plus récemment, O. LORDKIPANIDZE (*Phasis. The River and the City in Colchis*, Stuttgart [*Geographica historica*, 15], 2000, p. 18 sq.).

69. Ce passage est repris et commenté par Arrien dans son *Périple* § 11 : il propose leur identification avec les Σάννοι, les plus dangereux à son époque. *Contra*, voir Strabon 12.3.18 (qui les identifie avec les Μακρόνες dans son énumération des peuples d'«au-dessous» de Trapézous, à côté des Τιβαράνοι et des Χαλδαῖοι = Χάλυβες). Le même passage de l'*Anabase* est connu par Étienne de Byzance, *s.u.*

discours de Xénophon, qui s'applique à réglementer les pillages de ses soldats par terre et par mer, mentionne les navires de guerre des Trapézontins (μακρὰ πλοῖα) que les Dix-Mille pourraient utiliser dans la capture des nombreux navires commerciaux qui longeaient la côte (πλοῖα πολλακίς παραπλέοντα ; 5.1.11). Ce brigandage semble avoir été assez fructueux (5.1.16) : au départ pour Kérasous « on embarqua sur les navires les invalides, les gens qui avaient dépassé la quarantaine, des enfants et des femmes » (5.3.1). Nous y voyons une preuve de l'intensité de la navigation en mer Noire précisément à l'époque où des « géographes de cabinet » rédigeaient des synthèses qui auraient servi, à leur tour, à la composition du Περὶ Πόντου d'Arrien ou du Périples du Pseudo-Scylax.

Dans l'*Anabase*, trois jours de marche séparent Trapézous de Kérasous, « ville grecque au bord de la mer, colonie des Sinopéens, dans la Colchide » (πόλιν Ἑλληνίδα ἐπὶ θαλάττῃ Σινωπέων ἄποικον ἐν τῇ Κολχίδι χώρα; 5.3.2)⁷⁰. De Kérasous à Κοτύωρα, la plus occidentale des colonies

70. L'identification de Kérasous continue à poser des problèmes (cf. une dernière synthèse dans F. WOJAN, « Kérasote du Pont sous l'Empire romain : étude historique et corpus monétaire », *RN*, 159 [2003], p. 257-290), malgré les clarifications apportées par D.R. WILSON, *The Historical Geography of Bithynia, Paphlagonia and Pontus in the Greek and Roman Periods*, Bachelor Thesis, Oxford University, 1960 (inédiée), p. 248-251, et par A. BRYER, D. WINFIELD, *op. cit.*, p. 126 sq. I. Les spécialistes s'accordent généralement à voir dans le texte du Pseudo-Scylax (§ 89) une erreur de localisation (d'origine ou de transmission manuscrite), la présence d'une Κερασούς πόλις Ἑλληνίς étant difficilement acceptable (si l'on exclut son identification improbable avec Σκόπελος, proposée par Müller *ad loc.*), à côté d'un Ὀχέραινος ποταμός (= Ὀχοσβάνης dans Ménippe § 9, Ὀχθομάνης dans le Pseudo-Arrien § 20, identifié avec le moderne Kara Su), sur le promontoire de Sinope, entre la ville Sinope et Ἀρμένη πόλις Ἑλληνίς καὶ λιμὴν (aujourd'hui Aklımanı). Cf. W. RUGE, s.u. « Kerasus », *RE*, 21, 1921, col. 264 ; A. AVRAM, J. HIND, G. TSETSKHLADZE, *op. cit.*, n° 719. P. COUNILLON, *op. cit.*, p. 119-120, *contra* K. Müller *ad loc.*, n'exclut cependant pas l'existence d'un établissement sur le fleuve.

II. La colonie sinopéenne en Colchide, mentionnée par Xénophon (5.3.2 ; 5.5.10 ; 5.7.16, 17, 18, 19, 30, 31, résumé par Diodore de Sicile 14.30.5), a été localisée, par W.J. HAMILTON, *Researches in Asia Minor, Pontus and Armenia ; with Some Account of Their Antiquities and Geology* I, London, 1842, p. 250-251, sur le moderne Kerasoun Dere Su, malgré l'absence des vestiges dans la région ; son identification est aujourd'hui reconnue (cf. A. BRYER et D. WINFIELD, *op. cit.*, p. 152-153, mentionnant la moderne Kirazlık/Kireşon, à 3 km à l'Est de Vakfıkebir, et T.A. SINCLAIR, *Eastern Turkey : an Architectural and Archaeological Survey* II, London, 1989, p. 103-104). Strabon (12.3.17) confirmerait cette localisation d'une Kérasous près de Trapézous et d'Hermônassa, alors que les géographes ultérieurs (Pline l'Ancien 6.[4].11, Ptolémée 5.6.5) semblent le suivre, malgré l'inversion des toponymes et l'obscurité des passages.

III. Plus d'une centaine de kilomètres à l'Ouest de cette Kérasous, Pharnace I^{er} (185/183-170/160 av. J.-C.) avait construit sa ville éponyme sur le site attribué souvent à l'ancienne cité chalybe Choirades (attestée déjà chez Hécatée, *FrGrHist* 1 F 204, voir *infra*), derrière l'île d'Arès (Ps.-Scymnos fr. 23 Marcotte ; Strabon 12.3.17 ; Pline l'Ancien 6.[4].11 ; Ptolémée 5.6.5 ; l'Anonyme de Ravenne 2.17, 5.10 ; Guido 102). Voir D. MAGIE, *Roman Rule in Asia Minor*, Princeton, 1950, p. 193. C'est Arrien (16 § et, après lui, le Ps.-Arrien § 34) qui identifie cette « capitale » pontique avec une certaine Kérasouin, laquelle regagnera son nom ancien à l'époque byzantine (Justinien, *Nouellae* p. 212, 236 Schöll & Kroll, etc. ; les portulans ont été inventoriés par A. BRYER, D. WINFIELD, *op. cit.*, avec bibliographie). Le nom de Pharnakeia disparaît au cours du 1^{er} siècle apr. J.-C. : seuls les érudits comme le Pseudo-Arrien tenteront de réconcilier les sources anciennes et la situation géographique de leur temps. Si l'on croit Strabon, le roi du Pont aurait utilisé les hommes de Κοτύωρα (12.3.17 ; mentionnée aussi dans 2.5.25 ; 7.6.2) pour fonder cette ville. À titre d'hypothèse, nous proposons un scénario selon lequel les gens de la Kérasous originelle, celle de Xénophon, qui ont contribué soit à la création de la ville de Pharnakeia soit à son repeuplement ultérieur, ont gardé avec eux le nom de leur ville. Nous aurions ainsi affaire à une « relocalisation » hellénistique. (Pour le concept de μεταίκτησις à l'époque pré-hellénistique, nous renvoyons à N. DEMAND, *Urban Relocation in Archaic and Classical Greece*, Bristol, 1990). Cette hypothèse n'est évidemment pas nouvelle, elle a déjà été soutenue par W.H. WADDINGTON, E. BABELON,

sinopéennes occupée par les soldats de Xénophon⁷¹, on traverse les pays des Mossynèques, des Chalybes et des Tibarènes. La tradition géographique ultérieure, à commencer par le périple du Pseudo-Scylax, juxtaposera, dans un ordre légèrement différent, les mêmes peuples : après les Μακροκέφαλοι, correspondant peut-être, chez Xénophon, aux Μάκρωνες⁷², on passe devant le littoral des Μοσσύνοικοι (§ 86), des Τιβαρηνοί (§ 87) et des Χάλυβες (§ 88)⁷³ : on retrouvera la même succession affermie chez Apollonios de Rhodes, autant dans la prédiction de Phineus (2.374-381) que dans la narration du voyage (2.1000-1029)⁷⁴, ensuite chez Pline l'Ancien (6.4.11), chez Pomponius Méla (1.106) et chez Denys le Périégète (v. 766-769).

Au niveau du détail ethnographique, Xénophon était peut-être à la base de toute cette tradition : si le Pseudo-Scylax se contente d'une brève précision au sujet des Mossynèques montagnards (οὔτοι ὄρη κατοικοῦσιν – fait devenu lieu commun chez les géographes postérieurs), Xénophon inclut dans sa narration plusieurs renseignements ethnographiques qui permettent au lecteur de découvrir, indirectement, cette contrée. Les Mossynèques utilisaient des pirogues (πλοῖα μονόξυλα; 5.4.11) pour se déplacer sur mer ; les réserves alimentaires enfermées dans leurs maisons

Th. REINACH, *Recueil général des monnaies grecques d'Asie Mineure*, Paris, 1904-1925, p. 100, et combattue par P. COUNILLON, « Arrien et Kérasous : un cas de toponymie rétroactive », dans M. SAĞLAM et alii (éd.), *Ikinci Tarih Boyunca Karadeniz Kongresi bildirileri – II^e Congrès International sur la mer Noire, 1-3 Haziran 1988*, Samsun, 1990, p. 493-500. Sur l'importation du cerisier à partir de cette ville, voir les sources rassemblées par F. OLCK. s.u. « Kirschbaum », *RE*, 21, 1921, col. 509-515.

71. Sur Κοτυόρα (identifiée par W.J. HAMILTON, *op. cit.*, p. 267, avec la moderne Ordu), voir J.D. SALTSI, Χρονικά Κοτυώρων. Ιστορική μονογραφία για την πόλη Κοτύωρα (Ορτῦ) τοῦ Πόντου, Thessalonike, 1955 (*non uidi*) apud E. OLSHAUSEN, J. BILLER, *Historisch-geographische Aspekte der Geschichte des Pontischen und Armenischen Reiches I*, Wiesbaden, 1984, s.u. ; Pieske, s.u., *RE*, 22, 1922, col. 1549 ; D.R. WILSON, *op. cit.*, p. 292 ; A. AVRAM, J. HIND, G. TSETSKHLADZE, *op. cit.*, n° 722. Parmi les plus récentes explorations archéologiques dans la région, voir les travaux de géographie historique de J. des COURTILS, B. RÉMY, « Vestiges antiques sur le littoral Sud de la mer Noire (d'Ünye à Trabzon) », *AnatAnt*, (1987), p. 61-68, et (avec G. ARGOUT) « Les Sites côtiers du Pont-Euxin, de Thémiskyra à Trapézous dans l'Antiquité », *op. cit.*, p. 69-82, « Remarques sur l'implantation des colonies grecques au Sud-Est du Pont-Euxin », *EA*, 8 (1986), p. 53-64, ainsi que de V. LICHEL, « Greek Cities of the Pontos Euxeinus : Preliminary Results from Recent Studies », dans J.M. FOSSEY (éd.), *op. cit.*, p. 109-119.

72. Ps.-Arrien § 37. Pour les autres sources, cf. HERRMANN, s.u., *RE*, 27, 1928, col. 815.

73. Leur proximité géographique était connue par Hécateé de Milet, *FrGrHist* 1 F 204 apud Étienne de Byzance, s.u. Χοιράδες. Les Tibarènes, les Makróns et les Mossynèques constituaient la XIX^e satrapie perse et, dans l'armée de Xerxès, ils étaient regroupés sous le commandement d'un même chef (cf. Hérodote 3.94 et 7.78). Au IV^e siècle, ils seront mentionnés tous ensemble par Eudoxe de Cnide, fr. 281 Lasserre apud Étienne de Byzance, s.u.

74. Malgré le rapprochement remarqué déjà par les scholies à Xénophon (5.4.2 Dindorf) entre le texte de l'historien et celui du poète épique, nous restons prudente sur le caractère « direct » de l'emprunt : Apollonios semble bien plus proche d'Éphore (*FrGrHist* 70 F 161a apud Étienne de Byzance, s.u. Τιβαρηνία), lequel aurait pu, bien évidemment, utiliser Xénophon (si ce n'est pas l'historien athénien qui a utilisé une source ethnographique d'Éphore). Ce texte de Xénophon ne soit pas corrompu à cet endroit, nous assure la tradition indirecte, représentée par Diodore de Sicile 14.3.5 et par le Scholiaste de Denys le Périégète § 765 Müller (les deux résumant le texte de l'*Anabase*). De plus, Éphore est aussi à l'origine du Ps.-Scymnos fr. 24 Marcotte, repris à son tour par le Ps.-Arrien § 35 (voir le commentaire de D. Marcotte, *ad loc.*). Cette série de témoignages comprend deux parties. La première correspond parfaitement au texte de Xénophon : les coutumes des Mossynèques sont contraires à celles des autres peuples. La deuxième pourrait venir d'Éphore : le roi-juge peut être puni par son peuple par la famine.

(5.4.27-29) comprenaient des pains pour toute l'année (ἄρτων νενημένων περυσινῶν), du blé nouveau enveloppé dans sa paille, en grande partie éreautre (τὸν δὲ νέον σῖτον ξὺν τῇ καλάμῃ ἀποκείμενον· ἦσαν δὲ ζεῖαι αἱ πλεῖσται), « dans des amphores, des tranches de dauphin, couvertes de sel, et, dans des pots, de la graisse de dauphin : elle était employée par les Mossynèques comme l'huile chez les Grecs » (δελφίνων τεμάχῃ ἐν ἀμφορεῦσιν ... τεταριχευμένα καὶ στέαρ ἐν τεύχεσι τῶν δελφίνων, ᾧ ἐχρῶντο οἱ Μοσσύνοικοι καθάπερ οἱ Ἕλληνες τῷ ἐλαίῳ)⁷⁵, beaucoup de noix plates dont « ils se servaient souvent comme nourriture, les faisant bouillir ou cuire au four comme des pains » (κάρυα ... πολλὰ τὰ πλατέα οὐκ ἔχοντα διαφυὴν οὐδεμίαν. τούτων καὶ πλείστω σίτῳ ἐχρῶντο ἔψοντες καὶ ἄρτους ὀπτῶντες) ainsi que du vin qui « pur, paraissait acide à cause de son âpreté ; trempé, était parfumé et agréable » (οἶνος ... ὃς ἄκρατος μὲν ὄξυς ἐφαίνετο εἶναι ὑπὸ τῆς ἀσστηρότητος, κερασθεὶς δὲ εὐώδης τε καὶ ἡδύς ; 5.4.29). Politiquement, malgré leur division momentanée (qui allait profiter aux Grecs, cf. 5.5.4) et leurs habitations éparpillées, caractéristiques d'un relief montagneux, ils reconnaissent comme « capitale » le lieu le plus haut (τῆς Μητροπόλεως καλουμένης αὐτοῖς καὶ ἐχούσης τὸ ἀκρότατον τῶν Μοσσυνοϊκῶν 5.4.15), un fortin (χωρίον) dont la tour centrale, en bois (μόσσυ, d'où leur ethnonyme⁷⁶) était habitée par leur roi ; de plus, ils étaient tous représentés auprès de la grande ville grecque de leur région par un proxène. Et si les casques de leurs soldats les rapprochent, aux yeux de Xénophon, des Paphlagoniens (5.4.13)⁷⁷, la couleur blanche de leur peau pourrait, à notre sens, rappeler les célèbres Leukosyriens : « Ils sont tous blancs (λευκοὶ δὲ πάντες), hommes et femmes », leurs enfants sont « extrêmement blancs » (λευκοὺς σφόδρα).

Pour le plaisir d'un lecteur docte, Xénophon offre des clins d'œil encore plus clairs : aux Mossynèques étaient soumis les Chalybes, « peu nombreux » à l'époque, qui « vivaient en grande partie du travail du fer (ἀπὸ σιδηρείας) ». Cette mention rapide devait être motivée par l'amour de l'érudition plutôt

75. Voir également Strabon 12.3.19, pour la pêche des dauphins privilégiée par les Chaldéens/Chalybes ; cette pêche a été poursuivie jusqu'au siècle dernier : cf. K. DEVEDJAN, *Pêche et pêcheries en Turquie*, Constantinople, 1925, p. 243-244. Dans le Pont-Euxin, le dauphin était également pêché par les Thraces (cf. Oppien, 5.519 sq.).

76. La traduction de cette construction en bois caractéristique de la région varie en fonction des sources : voir Hécateé de Milet, *FrGrHist* 1 F fr. 185 *apud* Étienne de Byzance, s.u. Μεγάλληλοι (« maisons ») ; Apollonios de Rhodes 2.379-381 avec les *Scholies anciennes* p. 159 Wendel (« tours ») ; Denys d'Halicarnasse 1.26.2 (« maisons ») ; Strabon 12.3.18 (« la tour du roi ») ; Denys le Périégète v. 766-767, etc. W.J. HAMILTON, *op. cit.*, p. 318, rapprochera les maisons en bois vues dans un village d'été dans l'arrière-pays de Sinope des maisons mossynèques : « ... the wooden huts of which are probably not very different form those alluded to by Xenophon, in the country of the Mosynoeci, where I had seen similar along the shores of the Euxine. They are on the sloping side of a hill, and consist of two floors or apartments : that which is entered from the lower ground and is the smallest of the two, having a kind of shed supported by wooden pillars in front, serves as the stable ; while the other, which is entered from the higher ground, and extends over the shed or portico, is the dwelling ».

77. Contrairement à la description d'Hérodote (7.78).

que par un réel intérêt dans la narration⁷⁸. Les Tibarènes habitaient un pays « beaucoup plus plat et avaient des forts au bord de la mer moins bien défendus » (ἡ δὲ τῶν Τιβαρηνῶν χώρα πολὺ ἦν πεδινωτέρα καὶ χωρία εἶχεν ἐπὶ θαλάττῃ ἦττον ἐρυμνά; 5.5.2) : la définition implicite d'une frontière terrestre, marquée par un changement de relief, correspond parfaitement à la frontière littorale précisée par les périple, malgré l'inversion des Tibarènes et des Chalybes (opérée probablement par Xénophon)⁷⁹. Après une journée de marche dans leur territoire, les Dix-Mille rejoignent Kotyôra, la colonie de Sinope. C'est ici qu'a lieu la rencontre avec les ambassadeurs des Sinopéens, révélatrice, pour le lecteur moderne, des rapports politiques et militaires entre les différents établissements grecs et barbares de la région. On découvre ainsi que les Kotyôriens disposaient à leur tour de plusieurs forts (χωρία 5.5.6 et 11) et d'une χώρα (5.5.7) pillés par les mercenaires et que leur pays était protégé, en échange d'un tribut (δασμός), par Sinope, laquelle leur avait offert cette terre après l'avoir prise aux Barbares. Il s'agit, à notre avis, d'une information qui devrait être prise en compte dans les discussions concernant la χώρα micrasiatique sinopéenne à l'époque classique et, d'une manière plus générale, dans les discussions théoriques concernant les différentes formules grecques d'exploitation territoriale : même si les conclusions des prospections entreprises par l'équipe d'Owen Doonan concernant l'absence de *loci* pré-hellénistiques dans l'arrière pays sinopéen ne sont pas contredites par de futures découvertes, le texte de Xénophon est

78. La juxtaposition des Tibarènes, des Chalybes et des Leukosyriens est commune dans les ouvrages géographiques du IV^e siècle av. J.-C. : cf. Éphore, *FrGrHist* 70 F 43 ; Ps.-Scylax § 86-88 ; elle réapparaît, sous une forme altérée (principalement en raison de l'intercalation des Amazones) dans les deux périples sud-pontiques du second livre d'Apollonios de Rhodes. Dans la grande majorité des sources grecques (il est vrai, surtout d'époque hellénistique), les Chalybes sont liés à la question des mystérieux Ἀλιζῶνες et de l'Ἀλύβη de l'*Illiade* 2.856-857. Une synthèse des débats concernant la géographie historique homérique nous a été transmise par Strabon 12.3.20-27, pour laquelle nous renvoyons à l'étude de G. CAMASSA « 'Dov' è la fonte dell'argento'. Strabone, Alybe e i Chalybes », dans F. PRONTERA (éd.), *Strabone* I, Pérouse, 1984, p. 157-186, approfondie, pour l'archéologie, par A. BRYER, « The Question of Byzantine Mines in the Pontos: Chalybian Iron, Chaldian Silver, Koloneian Alum and the Mummy of Cheriana », *AS*, 32 (1982), p. 133-150 (avec les références aux ressources minières de la région, connues à l'époque post-antique). Voir également les sources rassemblées et commentées par W. RUGE, s.u. « *Chalybes* » n° 1 et 3, *RE*, 3, 1899, col. 2099-2100, et, partiellement, par P. COUNILLON, *op. cit.*, p. 104-105.

79. Voir Ps.-Scylax § 87 (les Tibarènes à l'Ouest de l'île d'Arès = Kérasous/Pharnaekia, sans préciser leur frontière avec les Chalybes, leurs voisins occidentaux, qui occupent la région du promontoire Iasonion) ; Apollonios de Rhodes 2.377 et 1010-1011 (à l'Est du promontoire Génètes, lui-même partie orientale du promontoire Iasonion, jusqu'à la Kotyôra des sources historiques ; signalons aussi la présence des éléments ethnographiques d'Éphore, *FrGrHist* 70 F 43, probablement source directe ou indirecte d'Apollonios) ; Ps.-Arrien § 33 (peut-être d'après le Ps.-Scymnos fr. 24 Marcotte, lui-aussi suivant Éphore, entre Sidè/Polemônion et Kotyôra). En fait, Hécateïe de Milet, *FrGrHist* 1 F 204, les situait vraisemblablement déjà à l'Ouest de Choirades (voir *infra* n. 87, pour la localisation). Leur mixtion (historique ou livresque) avec les Chalybes (qui pourrait être ressentie déjà dans le texte du Ps.-Scylax) est certainement la cause de cette position géographique que le visiteur du début du VI^e siècle leur attribue. Autrement, chez Strabon, le territoire des Tibarènes et des Chalybes/Chaldéens s'étend entre Kérasoûs/Pharnaekia et Trapézous (12.3.28), alors que l'extrémité septentrionale de l'isthme micrasiatique peut être définie par l'association de Sinope et du « littoral des Tibarènes » (12.1.3). Parcourant cette région, W.J. HAMILTON, *op. cit.*, p. 268, pense avoir retrouvé la frontière entre les Tibarènes et les Chalybes de Xénophon au niveau du même promontoire Iasonion : « The highest range terminates in Cape Jasonium, and probably forms the barrier alluded to by Hecatonymus, in the speech quoted by Xenophon, as forming the boundary of Paphlagonia, beyond which were the plains of the Thermôdon and the Iris. »

à lui seul un témoignage de premier ordre sur les possibilités de mise à profit d'un *hinterland*, indirectement, par les maîtres de la côte⁸⁰.

Avant d'arriver au pays des Paphlagoniens, les Grecs reçoivent de la part du Sinopéen Hékatonymos le conseil de prendre la mer. Afin de prouver que Sinope aurait été complètement coupée du continent, les historiens modernes, qui n'ont pas choisi d'ignorer ce texte, l'ont utilisé comme témoignage de l'inexistence des routes durables entre Sinope et le continent. Or, Xénophon semble indiquer le contraire, lorsqu'il évoque la force terrestre et maritime des Sinopéens (5.6.1) :

εἴτε γὰρ πεζῇ δέοι πορεύεσθαι, χρήσιμοι ἂν ἐδόκουν εἶναι οἱ Σινωπεῖς· ἔμπειροι γὰρ ἦσαν τῆς Παφλαγονίας· εἴτε κατὰ θάλατταν, προσδεῖν ἐδόκει Σινωπέων· μόνον γὰρ ἂν ἐδόκουν ἱκανοὶ εἶναι πλοῖα παρασχεῖν ἀρκούντα τῇ στρατιᾷ.

S'il fallait faire la route à pied, les Sinopéens leur étaient utiles, pensaient-ils, car ils connaissaient bien la Paphlagonie. Si c'était par la mer, on jugeait avoir besoin des Sinopéens, car ils paraissaient les seuls en état de fournir suffisamment de bateaux à l'armée.

Le discours réinventé de l'ambassadeur certifie d'ailleurs cette connaissance du pays sinopéen (5.6.6) :

ἔμπειρος γάρ εἰμι καὶ τῆς χώρας τῆς Παφλαγόνων καὶ τῆς δυνάμεως· ἔχει γὰρ ἀμφοτέρω, καὶ πεδία κάλλιστα καὶ ὄρη ὑψηλότατα.

En effet, j'ai l'expérience du pays des Paphlagoniens et de sa force. On y trouve deux choses : de très belles plaines et de très hautes montagnes.

Des routes existaient en Paphlagonie au moment du passage de Xénophon : on n'accuse ni leur caractère étroit ou escarpé (comme dans l'arrière-pays de Trapézous 5.2.6 ; 5.3.28, etc.), ni leur mauvais état, comme cela avait été le cas entre Trapézous et Kérasous (5.1.13 ; 5.3.1). Lorsque Hékatonymos parle de « passage non pas difficile, mais com-

80. Owen Doonan insiste sur l'expansion réduite de la cité vers le continent et même sur l'absence d'une *χώρα* sinopéenne à l'époque archaïque, ce qui différencie cette colonie de ses « sœurs » pontiques, Histria, Olbia et même Apollonia (cf. *op. cit.*, p. 69 *sq.*, et l'illustration cartographique, e. g. fig. 3-1 « Precolonial sites... », 4-1 « Colonial sites... », 4-8 « ...the outer Karasu valley », 4-15 « ... upper Kabali drainage »). Suivant Xénophon, nous postulons donc ici un nouveau type d'exploitation du milieu par une cité-État. À ces ressources micrasiatiques s'ajoutent, bien évidemment, les bénéfices d'une « *χώρα* transpontique », autrement dit les produits agricoles du littoral pontique septentrional, portés par les marchands sinopéens. Quant au débat concernant le rapport entre les produits importés du Nord et ceux obtenus en Anatolie (voir, e. g., chez C. BARAT, *op. cit.*, p. 448, la position de A. Bresson, citée d'après « La Construction d'un espace d'approvisionnement : les cités égéennes et le grain de la mer Noire », dans A. BRESSON, A. IVANTCHIK et J.-L. FERRARY [éd.], *Une Koinè pontique. Cités grecques, sociétés indigènes et empires mondiaux sur le littoral Nord de la mer Noire, VII^e siècle av. J.-C. - III^e siècle apr. J.-C.*, Bordeaux, 2007 ; cette position n'apparaît cependant pas tout aussi catégorique dans le résumé des actes préliminaires du colloque que nous avons pu consulter), la réponse a été déjà donnée par A. Bryer et a été confirmée, pendant les dernières années, par les recherches en économie méditerranéenne : on ne peut parler, d'une manière générale à l'époque antique, de pays importateurs et exportateurs, mais des pays qui, suivant les années, ont des surplus (et deviennent ainsi des exportateurs) ou des besoins d'importations : cf., e. g., J.-F. SALLES, « Du Blé, de l'huile et du vin... (notes sur les échanges commerciaux en Méditerranée orientale vers le milieu du I^{er} millénaire av. J.-C.) », dans H. SANCISI-WEERDENBURG, A. KUHRT (éd.), *Achaemenid History VI. Asia Minor and Egypt: Old Cultures in a New Empire. Proceedings of the Groningen 1988 Achaemenid History Workshop*, p. 207-236.

plètement impossible (οὐ χαλεπὴν ... τὴν πορείαν ἀλλὰ παντάπασιν ἀδύνατον. 5.6.10) », les soldats le suspectent de vouloir protéger les terres des Paphlagoniens, dont il était proxène, ou la χώρα de ses propres concitoyens (qui existait vraiment, du moins pour Xénophon 5.6.11). Le chercheur moderne qui veut utiliser ce témoignage dans un travail sur Sinope devrait changer de point de vue : en effet, quel autre site est plus favorable au développement d'une πόλις bénéficiant d'une situation maritime exceptionnelle que celui qui, tout en lui permettant les contacts avec l'intérieur, lui offre la chance d'une défense aisée ? Car si les chemins ne sont pas convenables à des mercenaires tentés par les pillages, c'est parce qu'ils traversent des montagnes dans lesquelles on peut aisément monter des embuscades, des plaines permettant d'aligner l'impressionnante cavalerie paphlagonienne et des fleuves qui arrêtent les étrangers (5.6.7-9)⁸¹.

L'*Anabase* offre encore un renseignement géo-historique sur la région : il concerne la faible densité démographique des établissements grecs du Pont-Euxin et le potentiel économique évident de cette région dominée par les Sinopéens ; ce sont, du moins, les raisons que Xénophon invoque pour justifier ses projets de colonisation dans cette région (5.6.15 sq.)⁸². La réaction des Sinopéens et des Héracléotes est d'ailleurs prompte : ils ne veulent pas partager leurs intérêts avec une troisième πόλις importante sur le littoral pontique méridional et préfèrent mettre des bateaux à la disposition des mercenaires désireux, quant à eux, de regagner l'Hellade. D'ailleurs cette action concertée d'Héraclée et de Sinope devant la mise en danger de leurs intérêts économiques, politiques et militaires devrait pousser les chercheurs modernes à réviser l'image d'une rivalité permanente entre ces deux métropoles⁸³.

Partis d'une Paphlagonie qui leur avait offert « des chevaux et de beaux vêtements (ἵππους καὶ στολὰς καλὰς, 6.1.2) » et qu'ils ont dépouillée des vivres et des bœufs de sacrifice (6.1.4), les anciens combattants de Cyrus ont longé la côte pendant une journée et une nuit, avant d'arriver à Harménè, le port de Sinope (6.1.14-15)⁸⁴. C'est ici, à l'extérieur de la ville

81. L'énumération des fleuves que les Dix-Mille avaient à traverser jusqu'à Héraclée (5.6.9 : Thermôdon, trois plèthres – Iris, trois plèthres – Halys, trois stades – Parthénios) correspond à celle ajoutée, très probablement par un scholiaste, à la narration de la navigation jusqu'à Héraclée (6.2.1) : c'est ainsi que nous expliquons cette mention du promontoire de Jason, du Thermôdon, de l'Iris, de l'Halys et du Parthénios entre Harménè et Héraclée, absurde du point de vue géographique.

82. La discussion concernant le voyage de colonisation vers la Colchide, supposé par les soldats, est elle-aussi intéressante du point de vue de l'historien de la géographie : quels étaient les repères les plus communs pour la navigation dans cette mer étrangère ? Le Soleil (Occident/Orient) et le vent (Borée/Notos). Cf. 5.7.6-8.

83. Pour illustrer cette révision des anciennes idées stéréotypées, nous renvoyons à la communication d'A. AVRAM, « Héraclée du Pont et ses colonies pontiques : antécédents milésiens (?) et empreinte mégarienne », au colloque international *Colonie di colonie*, organisé en 2006 par l'Università degli Studi di Lecce (à paraître), lequel envisage un autre type de relation vraisemblable entre les deux villes, avant même le traité de 353/2-346/4 av. J.-C. (*I. Sinope* 1).

84. Sur (H)Arménè (les lexicographes anciens, e. g. Hérodien, avaient déjà remarqué la différence entre la graphie habituelle Ἀρμένη et celle de Xénophon Ἀρμῆνη), voir M.W. STORP, « Ancient Armene and Its Harbour », *Anatolica*, 6 (1977-1978), p. 117-128, qui décrit le site (p. 117) : « When going westward from Sinope, following the low sandy beach for about 10 km. And after crossing a river (unimpressive in summer), possibly the Ocherainos mentioned by Skylax (89), one comes to some low hills and, turning north, to an enchanting little natural harbour protected by two islets. » Il

proprement dite, qu'ils reçoivent les présents d'hospitalité des Sinopéens (trois mille médimnes de farine d'orge et quinze cents mesures de vin), qu'ils élisent Kheirisophos, de retour avec une trière, comme leur chef et qu'ils s'embarquent, au bout de cinq jours, pour faire voile, pour deux jours supplémentaires, jusqu'à Héraclée.

Rien n'est dit sur les établissements que les soldats ont pu entrevoir pendant leur navigation de Kotyôra à Harménè et d'Harménè à Héraclée. Pour cette même région probablement « protégée » par Sinope (fut-elle indépendante ou en tant que base de Datamès⁸⁵), le Pseudo-Scylax cite Ζεφύριος Λιμὴν⁸⁶ et Χοιράδες πόλις Ἑλληνίς⁸⁷ chez les Mossynèques, Γενέσιντις λιμὴν κλειστός et Ἀμένεια πόλις Ἑλληνίς chez les Chalybes⁸⁸, Θεμίσκυρα

n'apporte néanmoins pas beaucoup de nouveautés par rapport à W.J. HAMILTON, *op. cit.*, p. 312-313, lequel avait déjà repéré des carrières sur le promontoire, en juillet 1836.

85. Sur le IV^e siècle sinopéen, voir la présentation et la bibliographie de C. Barat, *op. cit.*, p. 232 sq. Une première synthèse sur les relations des Perses avec Sinope et la mer Noire a été publiée par R. Descat, « Remarques sur les rapports entre les Perses et la mer Noire à l'époque achéménide », dans M. SAĞLAM et alii (éd.), *op. cit.*, p. 539-548; pour les objets achéménides trouvés à Sinope, cf. L. SUMMERER, « Achämenidische Silberfunde aus der Umgebung von Sinope », *ACSS*, 9.1-2 (2003), p. 17-42. Concernant la personnalité de Datamès, voir principalement N. SEKUNDA, « Some Notes on the Life of Datames », *Iran*, 26 (1988), p. 35-53, A. LANGELLA, « Sinope, Datame e la Persia », *DHA*, 7.2 (1989), p. 93-107, P. DEBORD, *op. cit., passim*, et, dernièrement, le travail numismatique de V. KELEŞ, « Sikkeler İşığında Sinop'e de Pers Etkisi/Persian Influence at Sinope Based on the Evidence of Coins », dans D. BURCU ERCIYAS, E. KOPARAL (éd.), *Karadeniz Araştırmaları sempozyum bildirileri, 16-17 Nisan 2004 | Black Sea Studies Symposium Proceedings*, Ankara, 2006, p. 99-117.
86. Présent également chez Arrien (§ 14, 16) et le Ps.-Arrien (§ 19) et identifié avec le moderne Zefre Limani, sur le promontoire homonyme, désigné aujourd'hui par les caps Ulu Burunu et Çam Burunu (cf. A. BRYER, D. WINFIELD, *op. cit.*, p. 135-137, et les cartes marines), ou encore par le village Gül Burunu (cf. P. COUNILLON, *op. cit.*, p. 108-110, et sur les cartes turques actuelles, e. g. *Köy Köy Türkiye. Yol Atlası 1* : 400000, Istanbul, 2004).
87. Mentionné déjà par Hécatée, *FrGrHist* 1 F 204, l'établissement avait été situé par K. Müller, dans son commentaire au Ps.-Scylax (p. 64-65), à Pharnakeia (voir aussi l'appréciation de D.R. WILSON, *op. cit.*, p. 249). Le mérite d'avoir proposé une nouvelle localisation revient à P. COUNILLON, *op. cit.*, p. 110-111, lequel identifie ce toponyme avec le moderne Gedik Kaya Kalesi/Mağarası et argumente son choix avec la description du site chez A. BRYER, D. WINFIELD, *op. cit.*, p. 127. D'un point de vue étymologique, les deux identifications sont défendables : les « Rochers » peuvent correspondre au grec Κερασσοίς comme au turc *Kaya*. Néanmoins, à notre sens, la position textuelle de l'Ἀρωῶς νῆσος (aujourd'hui Giresun Adası) n'oblige pas à une localisation de ce toponyme à l'Est de l'île : il est dans l'habitude des périégraphes d'énumérer les ports continentaux et de revenir ensuite sur les îles. On pourrait rappeler ici, à titre d'hypothèse, aussi le toponyme Khoriat Kale (cf. P.M. BZHSHEKAN, *Karadeniz Kıyıları Tarih ve Coğrafyası [1817-1819]*, trans. H.D. Andreaşyan, Istanbul, 1969, p. 36, *non uidi*), sur le Yason Burunu, considéré cependant par A. BRYER et par D. WINFIELD (*op. cit.*, p. 119) comme une confusion avec Hoynat Kale, l'île des Ciliciens. Cependant, W.J. HAMILTON, *op. cit.*, p. 269, mentionne un nom similaire : « Beyond Cape Vona the coast is steep and thickly wooded, and perfectly uninhabited ; near it I observed a small island with a ruined fort called Hoirat Kaléh. This must be the Cilicum Insula placed by the maritime surveys at fifteen stadia from Cape Yasoun, and which has hitherto escaped the notice of geographers. » Plusieurs recherches sont cependant nécessaires avant de pouvoir trancher sur cette identification, laquelle nous paraît cependant plus convenable dans le contexte géographique d'Hécatée (citée *supra* n. 79).
88. Pour l'identification de ces toponymes situés sur la côte de l'ancien promontoire de Jason (formé aujourd'hui par le Yason Burunu et le Çam Burunu), voir D.R. WILSON, *op. cit.*, p. 291-292, A. BRYER, D. WINFIELD, *op. cit.*, p. 119-123, et, dernièrement, P. COUNILLON, *op. cit.*, p. 112-113 : Γενέσιντις λιμὴν = Persembe à la base méridionale le Cap Boon/Çam Burunu ; Ἀμένεια πόλις = peut-être Aziziye, devant Çaka Iskelesi, comme le propose D.R. Wilson, sinon un site non-identifié sur le Çapraz Burunu, comme l'affirme P. Counillon ; il faut néanmoins tenir compte du fait que cette dernière zone est signalée sans ruines par A. Bryer et D. Winfield. L'hypothèse historique de P. Counillon, qui justifie la présence de ces « ports fortifiés caractéristiques des développements de la marine de guerre au V^e s. a. C. » et donc de « l'organisation de la route maritime de Sinope à Trapézous » (p. 113), est séduisante, mais reste à prouver matériellement.

πόλις Ἑλληνίς, Λύκαστος ποταμὸς καὶ πόλις Ἑλληνίς, Κάρουσσα πόλις Ἑλληνίς en Assyrie, avant Sinope⁸⁹. Les difficultés de localisation et d'interprétation ne sont pas moindres pour les établissements mentionnés à l'Ouest d'(H)arménè et d'une certaine Τετράκις πόλις Ἑλληνίς⁹⁰, en Paphlagonie: Στεφάνη λιμὴν, Κολοῦσσα πόλις Ἑλληνίς, Κίνωλις πόλις Ἑλληνίς, Κάραμβις πόλις Ἑλληνίς, Κύτωρις πόλις Ἑλληνίς, Σησαμὸς πόλις Ἑλληνίς, Τίειον πόλις Ἑλληνίς, λιμὴν Ψύλλα⁹¹ et, dans le pays des Mariandynes, πόλις Ἡράκλεια Ἑλληνίς.

Polybe et la première leçon géographique sur Sinope

Contemporain de la prise de Sinope par Pharnakès en 183 av. J.-C. (23.3.9)⁹², l'historien de Mégalopolis située aux années 220 av. J.-C. la première tentative de conquête de la colonie milésienne par un roi du Pont. En guise de «début et cause apparente du malheur enduré finalement par les Sinopéens (ἀρχὴ τότε καὶ πρόφασις ἐγένετο τῆς ἐπὶ τὸ τέλος ἀχθείσης ἀτυχίας Σινωπεῦσιν)⁹³», Polybe présente les détails d'une

89. Thémiskyra n'a pas été retrouvée par les archéologues, malgré les mentions de sa localisation sur le Thermôdon (actuel Terme Çay; cf. Hérodote 4.86; Diodore 2.45.4; 4.16.1; Ps.-Arrien § 29; Étienne de Byzance, *s.u.*; *Scholies anciennes à Eschyle, Prométhée enchaîné* v. 723b) et de ses fortifications supposées à partir du texte d'Appien (*Mithridatica* 345-346) ou de sa qualification en tant qu'*oppidum* chez Pomponius Méla (1.105); Lykastos, identifié, en tant que fleuve, avec Merd Irmaği, n'est qu'un χωρίον chez Hécateé (*FrGrHist* 1 F 7b, *apud Scholies à Apollonios de Rhodes* 2.998-1000, p. 201 Wendel); *Lycasto* est une *urbis* chez Pomponius Méla (1.105, voir *infra*). Il nous paraît significatif de rappeler que Λυκαστία, Θεμισκυρα et Χαθισία apparaissent en tant qu'Amazones qui habitent trois πόλεις (*apud Scholies à Apollonios de Rhodes* 2.373-376a, p. 159 Wendel, citant, au même endroit, Phérékydès, *FrGrHist* 3 F 15b); on pourrait donc conclure que le statut de πόλις octroyé à ces toponymes aurait été déterminé par le contexte mythique et leur fondation par les guerrières mythiques. Karoussa (aujourd'hui Gerze) apparaît également chez Arrien (§ 14, σάλος νουσίην) et chez le Ps.-Arrien (§ 24, ἐμπόριον καὶ λιμὴν).

90. Site non localisé; la carte turque l'identifie avec Ayancık. Voir P. COUNILLON, *op. cit.*, p. 120, pour différentes suppositions.

91. Στεφάνη λιμὴν (moderne İstefan/ultérieurement Ayancık/(actuellement) Çalioğlu köyü, cf. W. RUGE, *s.u.* n° 4, *RE*, II.6, 1929, col. 2342-2343/respectivement A. GÖKOĞLU, *Paphlagonien* I, Kastamonu, 1952, p. 19/respectivement D.R. WILSON, *op. cit.*, p. 279 sq., B. BAŞOĞLU, *op. cit.*, p. 135-136, K. BELKE, *Tabula Imperii Byzantini*, 9, *Paphlagonien und Honorias*, DenkWien 249, 1996 [dorénavant *TIB Paphlagonien*], p. 273-274, et P. COUNILLON, *op. cit.*, p. 123; les dernières investigations archéologiques ont été entreprises par D. FRENCH, «Stephane», *Anadolu Araştırmaları*, 10 [1986], p. 483-502 [*non uidit*] était déjà connue par Hécateé de Milet (*FrGrHist* 1 F 198 *apud* Étienne de Byzance *s.u.* Στεφάνης); Κολοῦσσα πόλις (moderne Güllüsü Kalesi, cf. *TIB Paphlagonien*, p. 238, et P. COUNILLON, *op. cit.*, p. 128); Κίνωλις πόλις (moderne Ginoğlu İskelesi, cf. W. RUGE, *s.u.* «Kimolis», *RE*, 21, 1921, col. 435, *TIB Paphlagonien*, p. 232-233, et, dernièrement, E. ESER, «Kinolis (Ginolu) Kalesi», *Hacettepe Üniversitesi Edebiyat Fakültesi Dergisi*, 21 2004, p. 171-194), port connu des périple (voir *infra*) et, d'après eux, des géographes; Κάραμβις πόλις (non identifiée, sur le moderne Kerembe Burunu, cf. W. RUGE, *s.u.*, *RE*, 20, 1919, col. 1927-1928, et P. COUNILLON, *op. cit.*, p. 125-126); Κύτωρις πόλις (moderne Kidros, cf. W. RUGE, *s.u.*, *RE*, 23, 1924, col. 224, avec les sources littéraires, et A. GÖKOĞLU, *op. cit.*, p. 23, pour les traces archéologiques); Σησαμὸς πόλις et Τίειον πόλις (intégrées dans Ἀμαστρίς, moderne Amasra, cf. *TIB Paphlagonien*, p. 161-170; C. MAREK, *Stadt, Ära und Territorium in Pontus-Bithynia und Nordgalatien*, Tübingen, 1993 (*Istanbuler Forschungen*, 39), p. 88-100, 157-187 (pour les inscriptions); *idem*, *s.u.* «Amastris» n° 4, *NPauily*, 1, 1996, col. 574); λιμὴν Ψύλλα (à 4 km à l'Est de la moderne Catalağzi; cf. *TIB Paphlagonien*, p. 266-267, localisation acceptée sur les cartes turques, *contra* D.R. WILSON, *op. cit.*, p. 273, qui l'identifie avec Kilimli).

92. Pour cette situation, voir aussi Tite-Live 40.2.7.

93. Ce «malheur» reste difficilement identifiable pour les chercheurs modernes: P. PÉDECH, *La Méthode historique de Polybe*, Paris (Collection d'études anciennes), 1964, p. 88, le cite dans son explication du

ambassade à Rhodes, laquelle apportera aux Sinopéens une aide de 140 000 drachmes, transformées en « provisions (τὰ πρὸς τὴν χρεῖαν ἐπιτήδεια) » pour le siège : dix mille amphores de vin, trois cents talents de cheveux tressés, cent talents de boyaux traités, un armement complet pour mille hommes, trois mille pièces d'or et quatre catapultes avec leurs artilleurs (4.56.3)⁹⁴. Le vin et les statères en or devaient servir aux mercenaires que la cité aurait employés ; les catapultes, avec les cheveux tressés et les boyaux traités, auraient permis aux assiégés de répondre aux attaques terrestres et maritimes (κατὰ γῆν καὶ κατὰ θάλατταν) de Mithridate II. Le point fort de ce plan de résistance était toutefois le système défensif mis en place aisément par les Sinopéens : « Ils se mirent à fortifier tout le pourtour de la presqu'île (ἐπεβάλλοντο τῆς χερρονήσου κύκλω τὸ νησίζον ὄχυροῦν), fermant les voies d'accès par mer avec des retranchements et des palissades (ἀποσταυροῦντες καὶ περιχαρακοῦντες τὰς ἐκ θαλάττης προσβάσεις), plaçant des soldats ainsi que des dépôts de projectiles aux bons endroits (ἄμα δὲ καὶ βέλη καὶ στρατιώτας τιθέντες ἐπὶ τοὺς εὐκαίρους τῶν τόπων). » C'est pour une meilleure compréhension de la situation, que Polybe offre à son lecteur une description du site, aussi brève que précise :

ἡ δὲ Σινώπη κεῖται μὲν ἐν τοῖς δεξιοῖς μέρεσι τοῦ Πόντου παρὰ τὸν εἰς Φᾶσιν πλοῦν, οἰκεῖται δ' ἐπὶ τινος χερρονήσου προτεινούσης εἰς τὸ πέλαγος, ἥς τὸν μὲν ἀρχένα τὸν συνάπτοντα πρὸς τὴν Ἀσίαν, ὅς ἐστιν οὐ πλεῖον δυεῖν σταδίων, ἡ πόλις ἐπικειμένη διακλείει κυρίως. τὸ δὲ λοιπὸν τῆς χερρονήσου πρόκειται μὲν εἰς τὸ πέλαγος, ἔστι δ' ἐπίπεδον καὶ πανευέφωδον ἐπὶ τὴν πόλιν, κύκλω δ' ἐκ θαλάττης ἀπότομον καὶ δυσπροσόρμιστον καὶ παντελῶς ὀλίγας ἔχον προσβάσεις. [...] ἔστι γὰρ τὸ πᾶν μέγεθος αὐτῆς οὐ πολὺ, τελέως δ' εὐκατακράτητον καὶ μέτριον.

Sinope est située dans la partie droite du Pont, pour celui qui navigue vers le Phasis ; elle est située sur une presqu'île pointant vers le large, dont le col qui la relie à l'Asie et qui ne dépasse pas deux stades en largeur est barré, d'une rive à l'autre, par la ville proprement dite. Le reste de la péninsule s'avance vers la mer et forme un plateau qui permet un accès très facile à la ville ; mais, du côté de la mer, elle est tout autour escarpée, difficile d'abord et extrêmement rares sont les points où l'on peut débarquer. [...] Puisque sa superficie n'est pas grande, il est facile d'assurer sa défense avec des moyens limités.

Fidèle à sa conception d'une géographie au service de l'histoire⁹⁵, Polybe fait ici un exposé de géographie militaire : il met en évidence le caractère

concept polybien de πρόφασις, sans donner pour autant une explication historique. Entre ceux qui interprètent cette référence comme une preuve de la destruction de Sinope en 183 av. J.-C. et ceux qui y voient, comme F.W. WALBANK, *A Historical Commentary on Polybius* 1, Oxford, 1957, *ad loc.*, une anticipation de sa chute, quatre décennies plus tard, entre les mains du roi du Pont (cf. Polybe 23.9.2 et Tite-Live 40.2.6, Strabon 12.545), nous suivons plus volontiers les derniers.

94. Voir, sur ce passage, R.M. BERTHOLD, *Rhodes in the Hellenistic Age*, Ithaca and London, 1984, p. 93 sq. Il est désormais généralement reconnu que les rapports diplomatiques avec Cos, attestés par l'inscription *IdiCos* 20 et anticipés peut-être par des proxénies, au IV^e siècle (cf. *I. Sinope* 5), de même qu'avec la cité eubéenne d'Histiäia (cf. D. ASHERI, « Nota sui rapporti tra Istia e Sinope », *RSA*, 3 [1973], p. 71-76) doivent être situés dans ce même contexte.

95. Cf., e. g., P. PÉDECH, *op. cit.*, p. 537 sq., qui commente « le déterminisme géographique » de l'histoire (tout d'abord en contexte militaire) chez Polybe et, dernièrement, U. SHAHAR, *Josephus Geographicus. The Classical Context of Geography in Josephus*, Tübingen (*Texts and Studies in Ancient*

maritime exceptionnel de la cité de Sinope, laquelle détenait une position clé dans la mer Noire, proposant (comme nous l'a confirmé l'archéologie) au caboteur ἐν δεξιᾷ τοῦ Πόντου deux ports sûrs à mi-chemin, entre l'entrée dans cette mer (le Bosphore Thrace) et son extrémité orientale (le Phasis) ; de plus, son promontoire qui « se jette vers le large » la présente comme un point de départ privilégié pour ceux qui tentaient la traversée directe de la mer⁹⁶. Cette cité liée à l'Asie Mineure comme au Pont-Euxin principalement grâce à ses réseaux maritimes⁹⁷, pouvait se ravitailler, en

Judaism, 98), 2004, p. 130 *sq.* Nous rappelons, comme exemple, le célèbre passage 4.38-47, où l'historien fait la description océanographique et économique de la mer Noire ainsi qu'une présentation succincte des avantages de la ville de Byzance, simplement pour expliquer l'éclatement de la guerre entre cette ville et les Rhodiens.

96. Des recherches sous-marines ont été entreprises ces dernières années dans les ports de Sinope, grâce à une équipe dirigée par R.D. BALLARD (voir, *e. g.*, « Deep-Water Archaeology of the Black-Sea : the 2000 Season at Sinop, Turkey », *AJA*, 105 [2001], p. 607-623, et « Deep-Water Archaeological Survey in the Black Sea : the 2000 Season », *IJNA*, 33.1 [2004], p. 2-13). Des résultats intéressants concernant le transport régional et à longue distance des amphores produites sur le promontoire avaient été obtenus par D. KASSAB TEZGÖR, I. TATLICAN, H. ÖZDAŞ, « Prospection sous-marine près de la côte sinopéenne : transport d'amphores depuis l'atelier et navigation en mer Noire », *AnatAnt*, 6 (1998), p. 443-449. Sur la traversée directe vers la Crimée, voir *infra* n. 137.
97. Comme le prouvent peut-être les témoignages épigraphiques concernant la présence des Micrasiatiques – continentaux et insulaires – et des Pontiques à Sinope (venant de Clazomènes, de Kymé, de Cos, de Tarse et de Chersonèse, de Tomis, d'Héraclée, cf. *I. Sinope*), ainsi que la présence des Sinopéens dans les villes littorales (à Délos, à Rhodes, à Lindos, à Mytilène, à Cos, à Chios, à Lemnos, à Cyzique, à Nicée, à Nicomédie, à Lasos, à Halicarnasse, à Smyrne, à Claros, à Éphèse, à Milet, à Didymes et à Tomis, à Olbia, à Chersonèse, à Panticapée, cf. A. AVRAM, *op. cit.*). *Contra* C. BARAT, *op. cit.*, p. 503-504, qui voit dans ces noms un argument « qui permettrait d'avancer l'idée que Sinope n'était pas coupée de son arrière-pays anatolien ». Il est vrai que ces déplacements s'étendent sur plusieurs siècles et ont des motivations très différentes, probablement souvent personnelles (voir P. DEBORD, « Sinopéens et Amisiéniens en Grèce et en Égée à l'époque classique et hellénistique », dans M. SAĞLAM et alii [éd.], *op. cit.*, p. 516-525, et dernièrement, incluant également l'époque romaine, L. RUSCU, « Sinopeans Abroad and Foreigners at Sinope », présentation au Congrès *The Black Sea Region : Past, Present and Future*, Istanbul, October 2004, à paraître dans *Ancient West and East*). Mais ces attestations épigraphiques concordent, du moins pour l'aire pontico-égéenne, avec les destinations du commerce maritime sinopéen, tel qu'il est attesté par les timbres amphoriques : cf., en dehors des publications archéologiques concernant les différents sites, des synthèses comme celle de J. HIND, « Greek and Barbarian Peoples on the Shores of the Black Sea », *Archaeological Reports*, 30 (1983-1984), p. 71-97, les timbres signalés dans les *Bulletins amphorologiques* de Y. GARLAN, les études de N. CONOVICI et en particulier l'étude citée *supra* n. 62, avec ses préparations dans *Histria VIII.2. Les timbres amphoriques. Sinope*, Bucarest-Paris, 1998 (p. 169-185), et, en collaboration avec A. AVRAM et G. POENARU BORDEA, « Étude quantitative sur les timbres amphoriques sinopéens de Callatis », *Dacia*, 34 (1990), p. 111-127, etc. ; voir aussi M. Лазаров, « Синопе и западнопонтийский пазар », *BMV*, 14/29 (1978), p. 11-65 (lequel conclut, au niveau de la documentation disponible à l'époque, sur une préférence sinopéenne d'Histria et de Callatis, au détriment des cités de l'actuelle côte bulgare ; ses résultats sont, évidemment, à revoir à la lumière des nouvelles découvertes et de l'examen exhaustif des fragments céramiques trouvés en contexte défini) et « Les timbres amphoriques grecs et les problèmes commerciaux en Thrace pontique », dans *Recherches sur les amphores grecques. BCH Suppl.* 13 (1986), p. 401-405 ; pour la côte septentrionale, voir, *e. g.*, I.B. BRASHINSKI, *Greek Ceramic Import on the Lower Don in V-III Centuries BC* (traduction électronique dans *Amphoras Project*, d'après И.Б. Брашинский, *Греческий керамический импорт на Нижнем Дону*, Ленинград, 1980), В.М. Скуднова, « К вопросу о торговых связях Синопы с Боспором в 5 в. до н.э. », *ТГЭ*, 2 (1958), p. 74-82 (*non uidi*), ou encore la thèse de N.F. FEDOSEEV (résumée dans *BullAmph* 110 [1997], n° 75), etc. Aux découvertes amphorologiques, s'ajoutent celles de la céramique commune, peu étudiée jusqu'à ce jour, et les tuiles, parfois estampillées (cf. N.F. FEDOSEEV, dans *BullAmph*, 105 [1992], n° 145). La distribution des monnaies sinopéennes offre néanmoins une image très différente : présentes en nombre important sur le littoral oriental (voir *infra* n. 119), les drachmes sinopéennes se font de plus en plus rares au fur et à mesure que l'on avance vers l'Ouest, le long de la côte septentrionale du Pont-Euxin. Ainsi, sur la côte occiden-

cas de crise, auprès de ses alliés, en Méditerranée orientale, mais aussi se renfermer sur elle-même, grâce à des fortifications qui ne devaient que compléter sa défense naturelle. Ces mêmes qualités sont plus tard mises en avant par un natif de la région dans sa description élogieuse de la métropole de Mithridate VI Eupator.

Sinope chez Strabon : capitale du Pont, colonie des Romains

Après une succincte esquisse historique, le géographe originaire du Pont offre une description du site de Sinope, partant de la mer vers l'intérieur. En effet, il conserve dans son texte des structures littéraires d'origine ou de tradition périprographique qui permettent à son lecteur de localiser avec une précision chiffrée les sites mentionnés (12.3.11)⁹⁸ :

διέχει δὲ τοῦ μὲν Ἱεροῦ τρισχιλίου <Sinope> est à 3500 stades du Sanctuaire,
καὶ πεντακοσίου, ἀφ' Ἡρακλείας δὲ à deux mille d'Héraclée et à sept cents de
δισχιλίου, Καράμβεως δὲ ἑπτακοσίου Karambis.
σταδίου.

Lors de la description du littoral nord-pontique (11.2.14), Strabon (peut-être à la suite du même Artémidore et/ou des historiens mithridatiques cités dans ce même passage) situait Sinope à peu près sur le même

tale, on n'a publié, à notre connaissance, qu'une seule pièce, de provenance inconnue, actuellement dans le musée de Constanța, datée vers 330-300 av. J.-C., cf. G. TALMAȚCHI, «Date noi privind descoperirile monetare grecești din Dobrogea», *Analele Dobrogei*, SN 6.1 (2000), p. 9-36 (p. 27, n° 125) = *Les Monnaies autonomes d'Istros, Callatis et Tomis. Circulation et contexte*, Wetteren, 2006, p. 164, n° 40. Cette situation changera à partir de l'époque hellénistique, avec la large distribution des statères d'Alexandre le Grand et d'Alexandre III (cf. *IGCH* n° 866, à Anadol no Domanskoe/Ukraine et n° 888, en Thrace/Bulgarie) et des monnaies de Mithridate, quand les bronzes sinopéens sont présents dans le royaume du Bosphore (cf. nos 1142, 1144, 1149, à Panticapée, n° 1146, à Myrmekion et n° 1147, à Patraeus). Ajoutons ici les preuves matérielles du commerce sinopéen maritime vers l'Asie occidentale (qu'il soit direct ou, plus probablement, par l'intermédiaire de ces mêmes cités égéennes mentionnées auparavant), illustré, à l'époque hellénistique par des timbres amphoriques découverts à Ake-Ptolémaïs/St. Jean d'Acre (deux anses timbrées, probablement du 1^{er} siècle av. J.-C.), à Samaria/Sebaste (trois anses timbrées, dont deux de 228-225 et une de 252-250 av. J.-C.) et à Marissa/Maresha/Tell Sandahannah (trois anses timbrées, dont une de 233-223, une de 215-190 et une de 252-243 av. J.-C.); je remercie M. Gérard Finkielsteyn pour tous ces renseignements. Voir aussi son article «Amphores importées au Levant Sud à l'époque hellénistique» dans *Επιστημονική συνάντηση για την Ελληνιστική κεραμική*, 2000, p. 207-220. On pourrait ajouter, à la même série, les publications de N. JEFREMOV, «Einige vergessene Keramikstempel von Sinope aus dem Mittelmeerraum», *Klio*, 71 (1989), p. 550-553, (avec deux timbres à Athènes, un à Samarie et un autre à Rhodes, lesquels pourraient donner une idée des connexions indirectes dans la région) et le timbre du 1^{er} siècle av. J.-C. d'Apollonia en Cyrénaïque (cf. F. ALABE, «Les Timbres amphoriques de Sinope trouvés en dehors du domaine pontique», dans *Recherches sur les amphores grecques. BCH Supplément* 13 [1986], p. 383-389). À l'époque romaine tardive, des amphores sinopéennes ont été exportées «from Seleucia Pieria southwards, they have been found all along the Syrian coast» (cf. H.N. ERTEN, D. KASSAB TEZGÖR, I.R. TÜRKMEN, A. ZARASIZ, «The Typology and Trade of the Amphorae of Sinope. Archaeological Study and Scientific Analyses», dans J. EIRING, J. LUND [éd.], *Transport Amphorae and Trade in the Eastern Mediterranean. Acts of the International Colloquium at the Danish Institute at Athens, 26-29 September 2002*, Athens, 2004, p. 103-115; D. KASSAB TEZGÖR, M. TOUMA, «Amphores exportées de mer Noire en Syrie du Nord», *AnatAnt*, 9 [2001], p. 105-115; dernièrement, D. KASSAB TEZGÖR, «The Trade Roads of the Amphorae Produced in Sinope from the 2nd or 3rd to the 6th c. AD», communication à l'*International Round-Table Production and Trade of Amphorae in the Black Sea*, Trabzon, 2006).

98. Voir *infra*, pour une comparaison entre les différentes données des périple.

méridien que Bata⁹⁹, offrant ainsi une image en deux dimensions du bassin pontique :

...ὁ Σινδικός ἐστι λιμὴν καὶ πόλις, εἶτα ἐν τετρακοσίοις τὰ καλούμενα Βατὰ κόμη καὶ λιμὴν, καθ' ὃ μάλιστα ἀντικείμεθα δοκεῖ πρὸς νότον ἢ Σινώπη ταύτη τῆ παραλίᾳ, καθάπερ ἡ Κάραμβις εἴρηται τοῦ Κριοῦ μετώπα.

[...] il y a le port et la ville de Sindique, ensuite, à quatre cents stades, le village et le port de Bata, auquel paraît correspondre le mieux, sur la côte méridionale, Sinope, de même manière que Karambis, avons-nous dit, correspond à Kriou Métópos.

Située, d'après l'ordre figé d'un périple ἐν δεξιᾷ τοῦ Πόντου, entre Arménè et l'Halys, «la plus importante des villes de cette côte» présente une situation maritime exceptionnelle, avec des conséquences militaires et économiques :

ἔστι δὲ καὶ φύσει καὶ προνοίᾳ κατεσκευασμένη καλῶς· ἴδρυται γὰρ ἐπὶ αὐχένι χερρονήσου τινός, ἐκατέρωθεν δὲ τοῦ ἰσθμοῦ λιμένες καὶ ναύσταθμα καὶ πηλαμυδεῖα θαυμαστά, περὶ ὧν εἰρήκαμεν (7.6.2) ὅτι δευτέραν θήραν οἱ Σινωπεῖς ἔχουσι, τρίτην δὲ Βυζάντιοι· καὶ κύκλω δ' ἡ χερρόνησος προβέβληται ῥαχιώδεις ἀκτὰς ἐχούσας καὶ κοιλάδας τινὰς ὡσανεὶ βόθρους πετρίνους, οὓς καλοῦσι χονικίδας· πληροῦνται δὲ οὗτοι μετεωρισθείσης τῆς θαλάττης, ὡς καὶ διὰ τοῦτο οὐκ εὐπρόσιτον τὸ χωρίον καὶ διὰ τὸ πᾶσαν τὴν τῆς πέτρας ἐπιφάνειαν ἐχινώδη καὶ ἀνεπίβατον εἶναι γυμνῷ ποδί· ἄνωθεν μέντοι καὶ ὑπὲρ τῆς πόλεως εὐγῶν ἐστὶ τὸ ἔδαφος καὶ ἀγροκηπίοις κεκόσμηται πυκνοῖς, πολλὸν δὲ μᾶλλον τὰ πρόαστεια.

Elle a été admirablement dotée par la nature et par la prévoyance des hommes : en effet, elle est bâtie sur le col d'une presqu'île, avec un port de chaque côté de l'isthme et avec des bassins d'ancrage et des curieux dispositifs pour la pêche des pélamydes : à ce sujet, nous avons dit plus haut (7.6.2) que les Sinopéens les capturent en seconde position et les Byzantins en troisième. Sur tout son pourtour, la presqu'île est protégée de crêtes de récifs pourvues, de surcroît, de cavités, comme des fossés dans la roche, qu'on appelle «écrous de moyeux». Mais au-dessus de cela et au-delà de la ville, la terre est bonne ; elle est garnie de beaucoup de jardins cultivés ; c'est plus encore le cas des faubourgs. Ceux-ci se remplissent d'eau quand la mer est haute, si bien que ce lieu n'est pas facile d'accès, en raison de ce phénomène et du fait que toute la surface du rocher est hérissée et infranchissable au pied nu.

99. Bata, mentionnée également chez Ptolémée (5.9.8) et reconnue sous la forme Πάτους chez le Pseudo-Scylax (§ 72, cf. TOMASCHER, *s.u.*, RE, I.5, 1897, col. 114) est aujourd'hui localisée à Novorossiysk (voir, après l'article de Н.А. Онайко, «К истории Бат», VDI, 135 [1976], p. 107-118, V.F. ГАЙДУКЕВИЧ, *Das Bosporanische Reich*, Berlin-Amsterdam, 1971, p. 236sq., et la synthèse historique et archéologique, avec bibliographie exhaustive, de Д.Д. Качарава, Г.Т. Квирквелия, *Города и поселения Причерноморья античной эпохи*, Тбилиси, 1991, *s.u.*, p. 41-43, 219). Il est intéressant de rappeler ici une citation du onzième livre d'Artémidore d'Éphèse par Étienne de Byzance : «Κοροκονδάμη, πλησίον Σινώπης». Ce village, identifié avec l'actuelle Tuzla, en Russie (cf. V.F. ГАЙДУКЕВИЧ, *op. cit.*, p. 207 sq., et Д.Д. Качарава, Г.Т. Квирквелия, *op. cit.*, *s.u.*, p. 143-144) et correspondant à l'entrée dans la Méotide le long de la côte asiatique, est mentionné par Strabon lui-même (11.2.8 ; 11.2.14, d'après Artémidore) ainsi que par les périple ultérieurs (cf. Ménippe § 10 ; Arrien § 10 ; Ptolémée 5.9.7). Le géographe amaséien aurait donc modifié le parallèle Sinope-Korokondamè (= Bosphore Cimmérien) en Sinope-Bata, c'est-à-dire en déplaçant son point septentrional de 580 stades vers l'Est, sans doute en raison d'un calcul différent de celui de son prédécesseur.

Les similitudes existantes entre le texte de Polybe mentionné plus haut et cette description de Strabon laissent deviner l'existence de chorographies côtières du Pont plus précises qu'on ne l'aurait pensé. Strabon qui, contrairement à Polybe, avait sans doute visité les lieux, pouvait se référer à cette image d'une Sinope magnifiquement défendue par la nature, tout en y ajoutant des détails appris personnellement ou par l'intermédiaire des gens de la région. Ainsi, précise-t-il, les récifs qui entourent la presqu'île sont appelés par un terme technique « χοινικίδας ». La falaise est inaccessible à la marche, mais la ville n'est pas située dans un endroit misérable : la mer et la terre la nourrissent, en lui offrant la deuxième pêche sur le trajet migratoire des pélamydes¹⁰⁰ et un sol fertile pour la culture des ἀγροκήπια πυκνά¹⁰¹. Pour que Sinope tombât aux mains de ses ennemis, il a fallu l'attaque d'un roi comme Pharnace (en 183 av. J.-C.) ou bien, un siècle plus tard (en 70 av. J.-C.), un double siège, « de l'intérieur et de l'extérieur » (ἐντὸς ἅμα καὶ ἐκτὸς πολιορκουμένη) : c'est ainsi que Strabon évoque la prise de la ville par le général romain Lucullus, aidé par la trahison et la fuite du « tyran » Kléocharès¹⁰².

Les tumultes de l'histoire sinopéenne ne s'arrêtent cependant pas avec la reconnaissance de la ville, après la défaite de Mithridate par les Romains, comme *ciuitas libera* : se rendant, dans des conditions inconnues à Pharnace qui, parti du Bosphore, voulait restaurer le royaume de son père, Sinope accorde finalement une partie de son territoire à une colonie romaine *iuris Italici* (*Digesta Iustiniani* 50.15.1.9), fondée par César (Strabon 12.3.11 : νυνὶ δὲ καὶ Ῥωμαίων ἀποικίαν δέδεκται, καὶ μέρος τῆς πόλεως καὶ τῆς χώρας ἐκείνων ἐστὶ)¹⁰³. La position géographique exceptionnelle du promontoire qui contrôle les navigations vers l'Est et le Nord de la

100. Voir aussi, hormis les deux témoignages de Strabon, Athénée de Naucratis 3.118c. Sur la pêche dans le Pont-Euxin, voir dorénavant les études historiques et archéologiques rassemblées par T. BEKKER-NIELSEN, *op. cit.*, et l'article de D. BRAUND, « Fish from the Black Sea. Classical Byzantium and the Greekness of Trade » dans J. WILKINS, D. HARVEY, M. DOBSON (éd.), *Food in Antiquity*, Exeter, 1995, p. 162 sq. Sur les pélamydes en général, voir D'A.W. THOMPSON, *A Glossary of Greek Fishes*, London, 1947, s.u. θύννος.

101. Les sources littéraires concernant ces richesses ont été déjà rassemblées par O. Doonan, « Production in a Pontic Landscape: the Hinterland of Greek and Roman Sinope », dans M. FAUDOT, A. FRAYSSE, É. GENY (éd.), *Pont-Euxin et commerce. La genèse de la « route de la soie ». Actes du IX^e Symposium de Vani (Colchide), 1999*, Besançon, 2002, p. 185-198. D'une manière plus générale, pour les ressources de la région pontique dans les sources littéraires, voir, entre autres, A. MEHL, « Der Überseehandel vom Pontos », dans *Geographia historica 4. Stuttgarter Kolloquium zur historischen Geographie des Altertums* 1-1980, Bonn, 1987, p. 103-232. Sur Strabon, voir aussi, e. g., S. LEBRETON, « Origine et fiabilité des informations d'ordre économique dans les descriptions géographiques des régions côtières. L'exemple du littoral anatolien du Pont-Euxin dans la *Géographie* de Strabon », communication au Colloque International consacré aux ressources de la mer dans l'Antiquité, organisé par J. NAPOLI à Boulogne-sur-Mer, 12-14 mai 2005. Ces informations straboniennes sont confirmées par les voyageurs du XIX^e siècle (voir *infra*, pour W.J. HAMILTON) ainsi que par les manuels modernes de géographie (voir, e. g., V. CUINET, *La Turquie d'Asie* IV, Paris, 1891-1894, p. 562-591).

102. Pour le détail, voir la synthèse des historiens antiques chez Th. REINACH, *op. cit.* n. 1, p. 355 sq.

103. Sur les conditions, la durabilité de cette fondation et ses témoignages, voir D. MAGIE, *op. cit.*, p. 414 et n. 33 (p. 1267), et, dernièrement, C. MAREK, *op. cit.*, p. 48-49 (la situant dans le même contexte des années 46-45 av. J.-C. que les colonies italiennes d'Héraclée et d'Apamée). Pour cette date, voir W. LESCHHORN, *Antike Ären. Zeitrechnung, Politik und Geschichte im Schwarzmeerraum und in Kleinasien nördlich des Taurus*, Stuttgart, 1993, p. 150 sq.

mer Noire, tout en offrant deux ports abrités et déjà aménagés, ainsi que la qualité de capitale mithridatique et de centre sensible dans la nouvelle organisation de la région sont, de notre point de vue, des raisons suffisantes pour la création de cette colonie¹⁰⁴. D'ailleurs, sa réputation et sa supériorité perdureront dans le Pont-Euxin oriental : en effet, les historiens nous renseignent sur le voyage de Germanicus et d'Agrippine en Asie Mineure septentrionale alors que les inscriptions sinopéennes le confirment¹⁰⁵. L'épigraphie apporte d'ailleurs d'autres informations nouvelles sur les rapports politiques de la colonie avec le royaume client du Bosphore¹⁰⁶ ainsi que sur l'accostage dans la ville de la flotte pontique, créée sous Néron, à la place de celle du roi Polémon II¹⁰⁷.

En plus des indications géo-historiques, Strabon est le seul auteur ancien à nous fournir quelques éléments sur l'urbanisme sinopéen au début de l'époque romaine :

αὐτὴ δ' ἡ πόλις τετεῖχισται καλῶς, καὶ γυμνασίῳ δὲ καὶ ἀγορᾷ καὶ στοαῖς κεκόσμηται λαμπρῶς.

La ville elle-même est ceinte de belles murailles ; elle est splendidement ornée d'un gymnase, d'une place publique et de portiques.

Ces monuments, élevés ou restaurés par Eupator, né et élevé à Sinope même (12.3.11), ont échappé aux guerres mithridatiques¹⁰⁸ :

καὶ τὸν μὲν ἄλλον κόσμον τῆς πόλεως διεφύλαξεν ὁ Λεύκολλος, τὴν δὲ τοῦ Βιλλάρου σφαιραν ἦρε καὶ τὸν Αὐτόλυκον, Σθένιδος ἔργον...

Lucullus garda intacts tous les monuments de la cité ; il n'a pris que la sphère de Billaros et la statue d'Autolykos, œuvre de Sthénis.

104. C'est Sinope qui est mentionnée comme destination lors de l'expédition d'Agrippa. Celui-ci aura mis fin à une nouvelle révolte des Bosporans, dirigés cette fois-ci par Scribonius, contre lesquels avait été envoyé préalablement Polémon I. Cf. Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques*, 16.21, et Dion Cassius 54.24.6.

105. Cf. Tacite, *Annales*, 2.54, et *I. Sinope* 86 (18 apr. J.-C.).

106. À la base de statue consacrée à Panticapée par la *Colonia Iulia Felix Sinope* au roi Tiberius Iulius Sauromates, *amicus Imperatoris populique Romani* (CIRB 46), on peut ajouter les nombreuses personnes présentes, pendant la haute époque romaine, dans le royaume : *IOSPE* II 299 = CIRB 129 (1^{er} siècle av. J.-C.) ; CIRB 130, 131 (1^{er} siècle av. J.-C.-1^{er} siècle apr. J.-C.) ; *IGRI* 897 = CIRB 703a (124 apr. J.-C.) ; CIRB 733 (III^e siècle apr. J.-C.), etc.

107. Déjà à l'époque d'Auguste, une inscription funéraire latine (*I. Sinope* 100) atteste la présence dans la ville d'un problématique *nauarchus*, qui fait également une carrière municipale. Sous Trajan, un inconnu est préfet de la flotte pontique et procurateur de la Galatie et de la Paphlagonie (*I. Sinope* 126) alors que, sous Antonin le Pieux, un *uicus cl(assis) o(rae) P(onticae) D[...]* *ue(teranorium)* (d'après l'interprétation de D. French) dresse ici une dédicace pour un certain T. Veturius Campester (*I. Sinope* 102). Sur l'histoire et les stations de la flotte pontique (mentionnée par Tacite, *Histoires*, 3.47, et par Flavius Josèphe, *La Guerre Juive*, 2.363-368, pour l'année 66 apr. J.-C.), voir les travaux de D. FRENCH, « *Classis pontica* », *EA*, 4 (1984), p. 53-59, et (avec M.P. SPEIDEL), « *Bithynian Troops in the Kingdom of Pontus* », *EA*, 6 (1986), p. 97-102. Par ailleurs, les Sinopéens restent actifs dans le commerce maritime régional à l'époque romaine (cf. *I. Sinope* 169 ; *IOSPE* [Chersonèse] I² 364).

108. Voir, à propos des constructions de Mithridate, également la mention de Cicéron, *Pro lege Manilia*, 21 : *Sinopen atque Amisum, quibus in oppidis erant domicilia regis omnibus rebus ornata ac referta*. Le monument le plus célèbre de la ville, celui que les fouilleurs de Sinope ont le plus espéré retrouver, reste néanmoins le temple de Sarapis, supposé à partir du texte de Tacite, *Histoires*, 4.83-84. La prééminence de ce culte dans la ville est confirmée, indirectement, par les dédicaces des Sinopéens dans d'autres villes pontiques (cf. *ISM* II 152, vers 100 av. J.-C.).

Le nom d'Autolykos, divinisé par les Sinopéens comme un œciste (ἐτίμων ὡς θεόν) aux fonctions oraculaires, oblige le géographe-historien à faire un bref *excursus* d'étiologie mythique : il l'avait déjà indiqué (1.2.39), les traces des Argonautes étaient omniprésentes dans la Méditerranée. Sinope est d'ailleurs la seule ville grecque nommée à cette occasion, à côté du Phrixium qui marque la frontière de la Colchide avec l'Espagne, de « cette foule de Jasonia qu'on montre partout en Arménie, en Médie et dans les pays environnants (καὶ τὰ Ἰασόνεια, ἃ πολλαχοῦ καὶ τῆς Ἀρμενίας καὶ τῆς Μηδίας καὶ τῶν πλησιοχώρων αὐταῖς τόπων δεῖκνυται) », des côtes de la Propontide, de l'Hellespont, de Lemnos ainsi que de la Crète, de l'Italie et de l'Adriatique¹⁰⁹. La région qu'elle a dominée à différentes époques, aujourd'hui difficilement précisables, est elle aussi marquée par le souvenir de la Toison d'or : Kytôron, la dépendance sinopéenne la plus occidentale que nous connaissons (grâce à la même description de Strabon 12.3.10)¹¹⁰ et qui avait participé au tout début du IV^e siècle au synœcisme d'Amastris, aurait tiré son nom de Kytôros, fils de Phrixos, d'après le voyage argonautique retenu par Éphore (*apud* Strabon 12.3.10)¹¹¹. Assurément, ces prétentions d'ancienneté mythologique trouvaient un solide appui dans le catalogue des alliés troyens de l'*Iliade* (2.851-855) :

-
109. Sur Sinope et les Argonautes, voir A. LANGELLA, *op. cit.*, p. 54 *sq.*, et N. EHRHARDT, « Ktistai in den Argonautika des Apollonios Rhodios. Beobachtungen zur Entwicklung von Gründungstraditionen in Kyzikos, Kios, Herakleia Pontike und Sinope », *Asia Minor Studien* 16 (*Studien zum antiken Kleinasien*, 3), Münster, 1995, p. 23-46 (p. 41-44).
110. Il est difficile de savoir si le terme d'ἐμπόριον que Strabon utilise pour cet établissement reflète une situation politique différente de celle des ἀποικία (Τραπεζοῦς, Κέρασους, Κοτύωρα) qui devaient, d'après l'*Anabase*, un δασμός à leur métropole. L'intérêt de Sinope pour cette région est indirectement justifié par Strabon (12.3.10) : « πλείστη δὲ καὶ ἀρίστη πύξος φύεται κατὰ τὴν Ἀμοστριανήν, καὶ μάλιστα περὶ τὸ Κύτωρον (La région d'Amastris, surtout aux alentours de Kytôron, produit le buis le plus abondant et le meilleur qu'on puisse trouver). » Voir, à cet égard, L. ROBERT, « *Et iuuat undantem buxo spectare Cytorum* », dans *À travers l'Asie Mineure. Poètes et prosateurs, monnaies grecques, voyageurs et géographie*, Athènes (BEFAR, 239), 1980, p. 147-150.
111. Aussi Pomponius Méla 1.104, (voir *infra*) et, sans doute d'après Strabon, Étienne de Byzance, *s.u.* Κύτωρος ; les deux sources grecques sont reprises par Eustathe dans son *Commentaire à l'Iliade* I, p. 568 van der Valk. Différentes formes du toponyme apparaissent aussi dans les périple du Pseudo-Scylax (§ 90 Κύτωρις = Suda, *s.u.* avec l'ajout « τόπος παραθαλάσσιος »), de Ménippe (§ 9 Κύτωρος ou Κύτωρον χωρίον), d'Arrien (§ 14 Κύτωρος ou Κύτωρον) et de l'Anonyme (§ 17) ainsi que dans Ptolémée (5.1.3 ; 5.4.2 Κύτωρον ; voir *supra* n. 91 pour la mention chez le Ps.-Scylax et *infra*, pour les autres périple et Ptolémée). Ce nom désigne également les hauteurs voisines (τὰ Κύτωρα chez Théophraste, *Histoire des plantes*, 3.15.5, à propos de la croissance des buis, probablement source directe ou indirecte de Strabon 12.3.10 et des lexicographes postérieurs ; aussi Catulle 4.11, 13 et Virgile, *Géorgiques* 2.437, contrairement à Servius, *ad loc.*, qui le situe en Macédoine, peut-être suivant une tradition apparentée à celle évoquée par Strabon 12.3.5 à propos des Kaukônes de Tion ; aussi Ovide, *Métamorphoses*, 4.311 ; 6.132 ; Plin l'ancien 6.5, 6 ; 16.71 ; Valérius Flaccus 5.105). Pour les traces archéologiques découvertes dans la région actuelle de Kidros/Sütlüce, voir la bibliographie de la *TIB Paphlagonien*, p. 245-246, et, avant tout, C. MAREK, *op. cit.*

Παφλαγόνων δ' ἠγεῖτο Πυλαιμένεος
 λάσιον κῆρ
 ἐξ Ἐνετῶν, ὄθεν ἡμιόνων γένος
 ἀγροτεράων,
 οἳ ῥα Κύτωρον ἔχον καὶ Σήσαμον
 ἀμφενέμοντο
 ἀμφί τε Παρθένιον ποταμὸν κλυτὰ
 δώματ' ἔναιον
 Κρῶμνάν τ' Αἰγιαλὸν τε καὶ ὑψηλοὺς
 Ἐρυθίνους.

Les Paphlagoniens avaient pour chef Pylaïménès à la poitrine velue./Ils venaient de chez les Énètes, d'où vient la race des mules sauvages^a./C'étaient ceux de Kytóros, ceux qui habitaient la région de Sésamon./ceux qui demeuraient dans la région du Parthénios, en des maisons fameuses./ainsi qu'à Krómna, Aigialos et les hauteurs Érythines.

a. Sur les difficultés posées par cette expression, cf. G. DEVEREUX, « Homer's Wild She-Mules », *JHS*, 85, 1965, p. 29-32.

Dans sa narration du voyage de Jason, Apollonios de Rhodes se fait l'écho de cette tradition homérique, qui doit donc lui être antérieure, malgré les doutes des savants modernes (2.936-945) :

καὶ δὴ Παρθενίοιο ῥοὰς ἀλιμυρήεντος,
 πρητύατου ποταμοῦ, παρεμέτρεον, ᾧ
 ἔνι κούρη
 Λητώϊς, ἄγρηθεν ὅτ' οὐρανὸν
 εἰσαναβαίνει,
 ὃν δέμας ἰμερτοῖσιν ἀναψύχει
 ὑδάτεσσιν.
 νυκτὶ δ' ἔπειτ' ἄλληκτον ἐπιπροτέρωσθε
 θέοντες
 Σήσαμον αἰπεινούς τε παρεξενέοντ'
 Ἐρυθίνους,
 Κρωβίαλον Κρῶμνάν τε καὶ ὑλήεντα
 Κύτωρον.
 ἔνθεν δ' αὖτε Κάραμβιν ἄμ' ἠελίοιο
 βολῆσιν
 γνάψαντες, παρὰ πουλὺν ἔπειτ'
 ἦλαυνον ἔρετμοῖς
 Αἰγιαλὸν πρόπαν ἡμαρ ὁμῶς καὶ ἐπ'
 ἡματι νύκτα.

Bientôt ils longèrent l'onde douce du fleuve Parthénios/qui s'écoulait dans la mer ; dans ses aimables eaux,/la fille de Lèto rafraîchit son corps lorsque au retour de la chasse/elle s'apprête à remonter dans l'Olympe./Pendant la nuit, ils avancèrent encore plus loin,/passant devant Sésamos, les hauteurs Érythines,/Krobialos, Krómna et Kytóros entourée de forêts./Le soleil lançait ses premiers rayons, lorsqu'ils fléchirent leur cours,/suivant le promontoire Karambis ; ensuite, ils avancèrent longuement à la rame devant/Aigialos, toute la journée et encore la nuit suivante.

Le poète hellénistique se montre soucieux de la précision géographique (en mettant de l'ordre dans le catalogue homérique) aussi bien que philologique de ses vers¹¹². Citant, à la fois, Krobialos et Aigialos, Apollonios lui-même (ou sa source) semble avoir trouvé une solution de compromis pour le débat entre les éditeurs d'Homère dont Strabon se fait à son tour l'écho dans sa description de la côte paphlagonienne (12.3.10)¹¹³ :

112. Pour une analyse générale de cette partie la côte paphlagonienne chez Apollonios de Rhodes, cf. É. DELAGE, *op. cit.*, p. 159-166.

113. Probablement à la suite de Strabon, Constantin Porphyrogénète commence sa description de la Paphlagonie (*De thematibus Asia*, 7) avec la citation homérique.

Μετὰ δὴ τὸν Παρθένιον ποταμὸν ἔστιν Ἀμαστρίς ὁμώνυμος τῆς συνωκικυίας πόλις. [...] ἔκ τε Σησάμου καὶ Κυτῶρου καὶ Κρώμνης (ὧν καὶ Ὅμηρος μέμνηται ἐν τῷ Παφλαγονικῷ διακόσμῳ), τετάρτης δὲ τῆς Τίου. [...] τὸ δὲ Κύτῶρον ἐμπόριον ἦν ποτε Σινωπέων, ὠνόμασται δ' ἀπὸ Κυτῶρου τοῦ Φριζίου παιδός, ὡς Ἐφορός φησι. [...] ὁ δὲ Αἰγιαλὸς ἔστι μὲν ἦν μακρὰ πλειόνων ἢ ἑκατὸν σταδίων, ἔχει δὲ καὶ κόμην ὁμώνυμον, ἧς μέμνηται ὁ ποιητὴς ὅταν φῆ Κρῶμνάν τ' Αἰγιαλὸν τε καὶ ὑψηλοὺς Ἐρυθίνους, γράφουσι δὲ τινες Κρῶμναν Κωβιάλόν τε. Ἐρυθίνους δὲ λέγεσθαι φασὶ τοὺς νῦν Ἐρυθρίνους ἀπὸ τῆς χροῶς· δύο δ' εἰσὶ σκόπελοι. μετὰ δὲ Αἰγιαλὸν Κάραμβις, ἄκρα μεγάλη πρὸς τὰς ἄρκτους ἀνατεταμένη καὶ τὴν Σκυθικὴν χερρόνησον. [...] μετὰ δὲ Κάραμβιν Κίνωλις καὶ Ἀντικίνωλις καὶ Ἀβώνου τεῖχος πολίχνηον, καὶ Ἀρμένη ἐφ' ἧ παροιμαζόνται ὅστις ἔργον οὐδὲν εἶχεν Ἀρμένην εἰτείχισεν. ἔστι δὲ κόμη τῶν Σινωπέων ἔχουσα λιμένα. Εἶτ' αὐτὴ Σινώπη...

Après le fleuve Parthénios, il y a la ville d'Amastris, appelée ainsi du nom de son unificatrice [...] de Sésamos et de Kytóron et de Kromnē (que Homère rappelle dans son dénombrement des Paphlagoniens) et, en quatrième lieu, de Tion. [...] Kytóron, jadis emporion des Sinopéens, tire son nom de Kytóros, fils de Phrixos, comme le dit Éphore. [...] Aigialos est une plage dont la longueur dépasse cent stades; il y a aussi un village du même nom, que le Poète rappelle quand il dit « Kromna et Aigialos et les hauteurs Érythines ». Mais certains écrivent « Krómna et Kobialos ». On dit que l'on appelait « Érythines » ces deux rochers dits aujourd'hui « Érythrines », en raison de leur couleur. Après Aigialos, il y a Karambis, grand promontoire projeté vers le Nord et vers la Chersonèse Scythique. [...] Après Karambis, il y a Kinólis et Antikinólis et la petite ville d'Abonuteichos et Arménè qui a donné lieu à ce proverbe: « Celui qui n'avait rien à faire, a bâti des murailles à Arménè. » C'est un village qui comprend un port des Sinopéens. Ensuite Sinope elle-même...

Nous laissons de côté les discordances de localisation entre le texte d'Apollonios de Rhodes et celui de Strabon¹¹⁴ pour souligner ici seulement l'intérêt historique du texte géographique: Sinope semble avoir dominé à une certaine époque toute cette partie occidentale de la Paphlagonie. C'est peut-être grâce à des aèdes de la région (dont l'existence aura été évoquée, à une époque ultérieure, par l'existence des statues et des monnaies¹¹⁵) ou, encore plus vraisemblablement, grâce à une édition « sinopéenne » de l'*Illiade*¹¹⁶ que les modestes établissements qui donneront naissance, à l'épo-

114. Surtout au sujet d'Aigialos qu'Apollonios situe à l'Est de Karambis (avant l'Halys, dans la prophétie de Phineus 2.365-366, ou avant l'Assyrie dans la relation du voyage, 2.945), alors que Strabon et les périprographes (Ménippe § 9, Arrien § 14, l'Anonyme § 17) le mentionnent à l'Ouest (d'où l'identification moderne avec Karaağaçı Limanı, cf. *TIB Paphlagonien*, p. 158).

115. C'est le mérite de L. ROBERT d'avoir prouvé, grâce aux témoignages numismatiques et épigraphiques d'époque impériale, l'existence d'une tradition qui présentait Homère comme un natif de Krómna et donc d'Amastris. Cf. *Études anatoliennes. Recherches sur les inscriptions grecques d'Asie Mineure*, Paris, 1937, p. 262-266, et surtout « Homère en Paphlagonie », *Monnaies grecques. Types, légendes, magistrats monétaires et géographie*, Genève, 1967, p. 125-127. Cette tradition d'un Homère né dans ces parages pourrait être indépendante d'une éventuelle école poétique locale et tirer sa justification seulement de l'épopée homérique définitive à l'époque hellénistique.

116. Cette édition est attestée par les *Scholies anciennes à l'Illiade* 1.298c1, 423-424, 435c ; 2.258a2 ; 5.461b Erbse. Sur la difficulté de dater ces éditions, voir, entre autres, la brève synthèse de T.W. ALLEN, « The Eccentric Editions and Aristarchus », *CR*, 15.5, 1901, p. 241-246. Une opinion différente, positiviste, sur les mêmes éditions, est formulée par V. CITTÌ, « Le edizioni omeriche 'delle città' », *Vichiana*, 3 (1966), p. 227-267. Il n'y a pas de référence à ces contrées dans l'*Odyssée*: en accord avec les recherches des dernières décennies, nous ne croyons pas à l'identification de la νῆσος Συρίη (15.403) avec le promontoire sinopéen.

que hellénistique, à la ville d'Amastris, se retrouvent cités dans l'épopée. Sinope elle-même n'était pas une fondation paphlagonienne et, comme l'explique Strabon lui-même dans sa réponse à Apollodore, n'existait pas au temps de la guerre de Troie (12.3.25-26). Présenter des toponymes intégrés à un certain moment à son territoire pourrait relever, à notre sens, du même « patriotisme local » que l'inscription de la ville elle-même parmi les fondations des Argonautes ou encore son rattachement généalogique à l'Halys et aux Syriens.

À l'époque de Strabon, pour nous premier chorographe de l'Asie Mineure septentrionale¹¹⁷, le pays sinopéen, désigné sous le nom de Σινωπίς, est identifié à la « Paphlagonie maritime » (12.3.9) des Leukosyriens. Délimitée à l'Ouest, confusément, par la Bithynie et, en conséquence, par le fleuve Parthénios (12.3.12), à l'Est par l'Halys et la Gazélonitide (12.3.12-13) et au Sud par la montagne d'Olgassys et les districts de Blaénè et de Domanitide (12.3.40), cette région située au cœur du royaume du Pont ne manque pas de richesses :

ἔχει δὲ καὶ ἡ Σινωπίτις καὶ πᾶσα ἡ μέχρι Βιθυνίας ὄρεινὴ ἢ ὑπερκειμένη τῆς λεχθείσης παραλίας ναυπηγήσιμον ὕλην ἀγαθὴν καὶ εὐκατακόμιστον. ἡ δὲ Σινωπίτις καὶ σφένδαμνον φύει καὶ ὀροκάρυον, ἐξ ὧν τὰς τραπέζας τέμνουσιν ἅπασα δὲ καὶ ἐλαιόφυτὸς ἐστὶν ἡ μικρὸν ὑπὲρ τῆς θαλάττης γεωργομένη (12.3.12).
τὰ δὲ τῆς Σινώπης προάστεια καὶ τῆς Ἀμισοῦ καὶ τῆς Φαναροίας τὸ πλεόν ἐλαιόφυτὰ ἐστί (2.1.15).

Le pays de Sinope et toute la chaîne de montagnes jusqu'à la Bithynie, qui domine la côte que nous avons décrite, offre du bois de qualité pour la construction des bateaux et facile à transporter. Le territoire de Sinope fait également pousser l'érable et le noyer montagnard, essences desquelles les habitants taillent leurs tables^a. De plus, toute la région cultivée près de la mer est plantée d'oliviers (12.3.12).

[...] Les faubourgs de Sinope, d'Amisos et de Phanagorie sont abondamment cultivés d'oliviers (2.1.15)^b.

- a. Cf. les observations de L. ROBERT, « Documents d'Asie Mineure », *BCH*, 101, 1977, p. 43-132 [p. 60, n. 30]. Les affirmations de Strabon sont connues et confirmées par M. Pitton de Tournefort, *Relation d'un voyage du Levant fait par ordre du roi*, Paris, 1718, p. 212-213 : « Strabon qui ne néglige rien dans ses descriptions, remarque avec raison que les côtes depuis Sinope jusques en Bithynie, sont couvertes d'arbres dont le bois est propre à faire des navires ; que les campagnes sont pleines d'oliviers, et que les menuisiers de Sinope faisoient de belles tables de bois d'érable et de noyer. Tout cela se pratique encore aujourd'hui, excepté qu'au lieu des tables qui ne conviennent pas aux Turcs, ils employent l'érable et le noyer à faire des sofas, et à boiser ou lambrisser des appartements ».
- b. Sur l'olivier au Nord de l'Asie Mineure, cf. S. MITCHELL dans le présent volume. Au début du XVIII^e siècle, on cultivait encore l'olivier à Sinope, comme l'atteste encore une fois M. Pitton de Tournefort, *op. cit.*, p. 208 : « Les eaux y sont excellentes et on y cultive des oliviers d'une grandeur assez raisonnable. »

Ce n'est pas un hasard si Strabon insiste autant sur les ressources en bois de la région sinopéenne : au II^e siècle, les Romains les utiliseront pour (re)construire leur flotte, comme l'atteste, sans aucun doute, le périple

117. Même s'il mérite le nom de « géographe », dans le sens ptoléméen du terme, en raison de son intérêt pour les travaux d'Ératosthène et d'Hipparque, la démarche de Strabon est essentiellement « chorographique » et complétée, comme le signalait déjà Marcien d'Héraclée, *Epitome Periplus Menippi* 2 Müller, par des renseignements périplographiques.

d'Arrien. D'ailleurs avant l'arrivée des Romains, ces mêmes forêts avaient permis à la ville de Sinope non seulement de posséder une flotte commerciale active dans le commerce pontique et égéen, mais également de mettre à la disposition des puissants du moment ces bateaux : Xénophon et ses hommes se sont embarqués, à (H)Arménè, sur des navires sino-péens ; Datamès comptait sur la force maritime des Sinopéens pour prendre Sésamos (Polyen 7.21.2), sans doute comme son devancier Ariaramnès, satrape de la Cappadoce auquel Darius avait donné l'ordre de passer la mer chez les Scythes (Ctésias, *FrGrHist* 688 F 13¹¹⁸).

Vers l'Orient, Sinope bénéficie des avantageux contacts avec la Colchide, suggérés, encore une fois, par Strabon (11.2.17) :

ἐπίκειται δὲ τῷ Φάσιδι ὁμόνυμος πόλις, ἐμπόριον τῶν Κόλχων, τῇ μὲν προβεβλημένη τὸν ποταμὸν τῇ δὲ λίμνην τῇ δὲ τὴν θάλατταν. ἐντεῦθεν δὲ πλοῦς +ἐπ' Ἀμισοῦς καὶ Σινώπης τριῶν ἡμερῶν ἢ δύο+ διὰ τὸ τοὺς αἰγιαλοὺς μαλακοῦς εἶναι καὶ τὰς τῶν ποταμῶν ἐκβολὰς. ἀγαθὴ δ' ἐστὶν ἡ χώρα καὶ καρποῖς πλὴν τοῦ μέλιτος (πικρὶζει γὰρ τὸ πλέον) καὶ τοῖς πρὸς ναυπηγίαν πᾶσιν. ὕλην τε γὰρ καὶ φύει καὶ ποταμοῖς κατακομίζει, λίνον τε ποιεῖ πολὺ καὶ κάναβιν καὶ κηρὸν καὶ πίτταν. ἡ δὲ λινουργία καὶ τεθρύληται· καὶ γὰρ εἰς τοὺς ἕξω τόπους ἐξεκομίζον...

Sur le Phasis s'élève une ville du même nom, centre du commerce de la Colchide, et qui se trouve entre le fleuve, un étang et la mer. De cette ville, le trajet jusqu'à Amisos et à Sinope (?) demande deux ou trois jours (?)^a à cause des plages marécageuses et des embouchures des fleuves. Mais le pays abonde en produits du terroir, sauf le miel (qui y est souvent amer), et en matériaux de toute sorte propres à la construction des bateaux. En effet, <le pays> produit du bois que l'on transporte par la voie des fleuves, ainsi que beaucoup de lin, du chanvre, de la cire et de la poix, l'industrie de ses habitants ne l'en laisse jamais manquer. Sa fabrication de toiles de lin jouit d'une grande renommée: on exportait beaucoup de ces toiles dans les pays éloignés...

- a. Le texte est ici sûrement corrompu : d'une part, il est certain que « "three or two days" cannot be right, since, according to Strabo 12.3.17, the distance from Phasis to Amisos is 3 600 stadia » (H.-L. JONES, édition LOEB, 1987, *ad loc.*). Certains éditeurs (Gosselin, Groskurd, Kramer, cf. H.-L. JONES, *op. cit.*) ont proposé une corruption des adjectifs numériques « huit/neuf » ; K. MÜLLER (et, d'après lui, F. LASSERRE, Les Belles-Lettres, 1975, *ad loc.*) estime une corruption de la succession « trois/quatre » et une correction de « jours » en « jours et nuits ». Si nous sommes d'accord avec « l'hypothèse inéluctable d'une lacune d'au moins une ligne » de F. Lasserre (p. 55, n. 4), son commentaire (p. 55, n. 3 : « Insolite dans un périple, le compte par jours de navigation évoque plutôt le déplacement d'une flotte, vraisemblablement celle qui rejoignit Pompée après sa victoire sur les peuples du Caucase ») nous paraît difficilement soutenable. En fait, si l'on tient compte du calcul strabonien Phasis – Trapézous – Amisos = 2 200 + 1 400 = 3 600 stades (12.3.17) et de l'équivalence 700 stades = 1 journée de navigation (13.1.63), aucune des propositions n'est entièrement satisfaisante. Rappelons aussi le trajet Amisos-Colchide mentionné dans 2.1.11 et qui pourrait soutenir ici une référence exclusive à Amisos.

Ce texte apporte deux témoignages dignes de l'intérêt des chercheurs modernes : tout d'abord, il confirme une voie de cabotage qui passe par Amisos et par Sinope (les deux villes étant très probablement reliées couramment par la mer) ; ensuite il offre des réponses aux archéologues qui s'intéressent aux produits colques, achetés contre la monnaie sinopéenne

118. Cf. P. DEBORD, *op. cit.*, p. 90 sq.

et conditionnés dans des amphores sinopéennes ou colchidiennes¹¹⁹. Pour compléter cet inventaire des biens dont pouvaient bénéficier et que pouvaient trafiquer les Sinopéens, on doit ajouter à la liste fournie par Strabon la pêche (voir *supra*) et, bien évidemment, les esclaves¹²⁰.

Richesse maritime (illustrée par les célèbres prises des thons) et richesse terrestre (représentée par les jardins qui enveloppent et les forêts qui dominent la ville, favorisés par des précipitations et des cours d'eau¹²¹), toutes protégées par un accès nautique et pédestre restreint : ce sont les privilèges du domaine sinopéen que le géographe pontique choisit de mettre en avant dans son éloge de la métropole mithridatique, écrit d'après toutes les règles

119. La circulation de la monnaie sinopéenne, probablement le principal moyen d'échanges interrégionaux à l'époque classique dans la moitié orientale du Pont-Euxin, est attestée par plusieurs découvertes (dont la plus importante reste celle du trésor de Pitchvnari, en 1948, comprenant 149 pièces, dont 102 sinopéennes, datées entre 360-345 av. J.-C.; cf., avec bibliographie, G. DUNDUA, «Hoard of Foreign Coins of the Classical Period from Colchis [4th Century BC-4th Century AD]», *Journal of Georgian Archaeology*, 1 [2004], p. 160-169) lesquelles ont déterminé certains chercheurs géorgiens, sur les traces de M.P. INADZE (*Les Villes du littoral pontique de l'ancienne Colchide*, Tbilisi, 1968 [en russe, *non uidi*] et «Athènes et le littoral est pontique», *Matsne*, 1 [1975], p. 43-63 [en géorgien, *non uidi*]), à y voir une preuve de la colonisation sinopéenne sur le littoral Est pontique, pendant les dernières décennies du v^e siècle, après l'expédition de Périclès. Voir la synthèse de G. DUNDUA, T. DUNDUA, «Les Relations économiques de la Colchide aux époques archaïque et classique d'après le matériel numismatique», dans O. LORDKIPANIDZÉ, P. LÉVÊQUE (éd.), *La Mer Noire zone de contacts. Actes du VI^e Symposium de Vani (Colchide)*, 1994, Besançon, 1999, p. 107-116, et, pour Pitchvnari, I. KAKHIDZE, I. IASHVILI, M. VICKERS, «Silver Coins of Black Sea Coastal Cities from the Fifth Century BC Necropolis at Pichvnari», *NC*, 161 (2001), p. 282-287. Sur l'intervention possible des Athéniens jusqu'au royaume du Bosphore, voir *supra* n. 66 et, dernièrement, avec sa bibliographie, D. BRAUND, «The Bosphoran Kings and Classical Athens: Imagined Breaches in a Cordial Relationship (Aisch. 3.171-172; [Dem.] 34.36)», dans P. GULDAGER BILDE, J.M. HØJTE, V.F. STOLBA (éd.), *The Cauldron of Ariantas, Studies Presented to A.N. Šteglav on the Occasion of his 70th Birthday*, (*Black Sea Studies*, 1), p. 197-208. Pendant les dernières années, les céramologues ont confirmé les théories des numismates : aux nombreuses importations céramiques s'ajoutent les amphores colchidiennes, dont les centres de production restent à être identifiés, mais qui sont sans doute d'inspiration sinopéenne. Voir G.R. TSESKHLADZE, S. VNUKOV, «Colchian Amphorae: Typology, Chronology and Aspects of Production», *ABSA*, 87 (1992), p. 357-386; S. VNUKOV, «Problems of "Brown Clay" (Colchean) Amphora Studies. Typology, Chronology, Production Centers, Distribution, communication à l'*International Round-Table Production and Trade of Amphorae in the Black Sea*, organisée par D. Kassab Tezgör, Trabzon, 2006; G. KVIRKVELLA, «Colchis – North Black Sea Area – Sinope: The System of Interregional Trade», *op. cit.*; D. KASSAB TEZGÖR (déjà lors du IX^e Symposium de Vani, 1999, publié dans *Pont-Euxin et commerce. La genèse de la «route de la soie»*, Besançon, 2002, p. 199-218), et A. OPAÏT dans leurs communications au dernier symposium de Vani – 2005. Les tuiles (comme celles d'Eshera) sont imitées d'après les productions de Sinope (voir D. BRAUND, *Georgia in Antiquity. A History of Colchis and Transcaucasian Iberia 550BC – AD 562*, Oxford, 1994, p. 142, qui cite Vonorov, le fouilleur d'Eshera). Sur toutes ces richesses, voir les synthèses de D. BRAUND, *ibid.*, p. 52 sq., et «Across the Black Sea: Patterns of Maritime Exchange on the Periphery of Roman Asia Minor», dans S. MITCHELL, C. KATSARI (éd.), *Patterns in the Economy of Roman Asia Minor*, Wales, 2005, p. 115-138, surtout «The East Coast as an Extension of the South Coast», p. 119 sq.
120. Mentionnés par Polybe 4.38 dans sa liste de «produits pontiques» et parmi lesquels a pu se trouver la célèbre courtisane Σινώπη (cf., entre autres, Athénée de Naucratis 13.50 Kaibel), responsable du sens du verbe σινωπίζειν (cf., au v^e siècle, Michael Apostolius, *Collectio Pseudoepigrammarum*, 15.50 von Leutsch).
121. Il y a encore des cours d'eau attestés dans la *chôra* sinopéenne et que nous ne savons pas identifier : cf. la problématique Πυγίστη-κρήνη της Σινωπίδος de Hésychios, s.u. Aussi, l'aqueduc que Pline le Jeune sollicite à Trajan pour la colonie sinopéenne et pour lequel il reçoit l'approbation de l'empereur (*Lettres* 10.90-91) est encore un casse-tête pour les archéologues. (D'ailleurs, dernièrement, O. DOONAN, *op. cit.*, p. 96, a soutenu que ce projet n'a jamais été accompli, puisqu'il n'y a pas de traces archéologiques dans le district de Magara, où il localise les données topographiques de Pline.)

rhétoriques du genre¹²². Mais c'est surtout cette position géographique exceptionnelle qui devient la plus connue par les Anciens, car elle rend Sinope inévitable pour tous les voyageurs qui arrivent dans la région.

Sinope et les chorographes romains

C'est une chose bien connue des antiquisants : même en empruntant la structure de son œuvre aux géographes hellénistiques, Strabon reste un historien ; sa *Géographie* pontique, en fait « seulement » un mélange de chorographie et d'hodographie, sert foncièrement à l'explication et à une mise en carte « mentale » des événements mithridatiques et post-mithridatiques. À la « chorographie » dans son sens ptoléméen, c'est-à-dire à la description du monde habité, le Nord de l'Asie Mineure compris, se consacrera le mystérieux Pomponius Méla : son œuvre, rédigée au cours du premier siècle, inclut la première mention conservée en langue latine de la ville et de son environnement.

Le passage qui nous concerne (1.104-108) est particulièrement difficile à interpréter. On y retrouve des noms habituels de l'historiographie et de l'ethnographie classique et hellénistique dans un partage du territoire littoral apparemment sans précédent :

tum Tios oppidum, Milesiorum quidem colonia, sed iam soli gentisque Paphlagonum; quorum in litoribus paene mediis promunturium est Carambis, citra Parthenius amnis, urbes Sesamus et Cromnos et a Cytisoro Phruxi filio posita Cytoros; tum Cinolis et Collyris et quae Paphlagoniam finit Armene. Chalybes proximi clarissimas habent Amison et Sinopen, Cynici Diogenis patriam, amnium Halyn et Thermodonta. secundum Halyn urbs est Lycasto < s > [...] Tabereni Chalybas adtingunt, [...]. ultra [Carambim] Mossyni turres ligneas subeunt, [...]. dein minus feri, uerum et hi inconditis moribus, Macrocephali, Bechiri, Buxeri. rarae urbes: Cerasunta et Trapezos maxime illustres.

Ensuite la cité forte de *Tios*, colonie des Milésiens, occupée désormais seulement par les Paphlagoniens ; à peu près au milieu de leur côte il y a le promontoire de *Carambis*, avant lui le fleuve *Parthenius*, les villes de *Sesamus*, de *Cromnos* et la *Cytoros* fondée par *Cytisorus*, fils de *Phruxus* ; ensuite il y a *Cinolis* et *Collyris* et *Armene*, frontière de la Paphlagonie. Les Chalybes voisins ont comme villes très importantes *Amison* et *Sinope*, patrie de *Diogène le Cynique*, le fleuve *Halys* et le *Thermodon*. Après l'*Halys*, il y a la ville de *Lycasto* < s > [...]. Les *Tabereni* sont les voisins des Chalybes [...]. Derrière, les *Mossyni* s'abritent dans des tours en bois [...]. Ensuite, moins sauvages, malgré leurs mœurs grossières, les *Macrocephali*, les *Bechiri*, les *Buxeri*. Les villes sont rares : *Cerasunta* et *Trapézos* en sont les plus célèbres.

Méla, en bon chorographe, classe ses régions en fonction de critères ethnographiques (*Chalybes/Tabereni/Mossyni/Macrocephali, Bechiri, Buxeri*) et géo-physiques (promontoire, fleuves), tout en précisant, sous la forme d'un catalogue et sans souci de la position géographique réelle, les villes les plus importantes et, de temps à autre, la spécificité qui a pu les rendre

122. Sur ce genre de la rhétorique ancienne, voir G. GERNETZ, *Laudes Romae. Dissertatio inauguralis...*, Rostochi, 1918, et L. PERNOT, *La Rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, Paris, 1993.

connues : *Sesamus*, *Cromnos* et *Cytoros* sont situées entre les fleuves *Parthenius* et le promontoire *Carambis*. *Cytoros* est ici de nouveau liée au nom du fils de Phrixos, célèbre au moins depuis Hérodote (7.197) et Apollonios de Rhodes (2.1155) ou encore, si l'on croit son scholiaste (*ad* 2.1122), depuis Hésiode, Épiménidès de Crète (fr. 12 Diels & Kranz = Jacoby 457 F 12) et Akousilaos d'Argos (Jacoby 2 F 38)¹²³. Sont regroupées ensuite *Cinolis* et *Collyris*, que l'on pourrait identifier, sur les traces de K. Müller, avec les Κίνωλις et Ἀντικίνωλις de certains périprographes de l'époque (voir *infra*)¹²⁴. La surprise vient de la désignation d'*Armene* comme frontière de la Paphlagonie : nous sommes donc dans une tradition non-hérodotéenne, comparable à celle du périple du Pseudo-Scylax et des sources d'Apollonios de Rhodes. Néanmoins, les (As/Leuko)syriens ne sont plus les voisins des Paphlagoniens : exceptionnellement dans la géographie antique, Sinope se retrouve dans le pays des Chalybes, en compagnie d'Amisos et des fleuves Halys et Thermôdon. À titre d'hypothèse, nous proposons de retrouver ici un écho de l'exégèse géographique homérique : dans le Catalogue des alliés des Troyens (*Iliade* 2.851-857), après les Paphlagoniens et leurs sites Kytôros, Sésamos, Krômna, Aigialos et Érythinoi, viennent les Alizônes d'Alybè que des érudits comme Strabon ont identifié comme étant les Chalybes et qu'Éphore aurait déjà situés (d'après Apollodore cité par Strabon 14.5.24) à l'intérieur de l'Asie Mineure.

D'autre part, l'évocation de la plaine des Amazones, aux bords du Thermôdon, avec la ville de *Lycastos*, la cité forte de *Themiscurum* (Thémiskyra) et *Amazonium*¹²⁵ et surtout les explications ethnographiques sur les *Tabereni*/Tibarens et les *Mossyni* rapprochent une nouvelle fois Pomponius Méla de la tradition d'Éphore¹²⁶. D'ailleurs, d'une manière générale, sa succession des peuples du Sud-Est du Pont-Euxin correspond à l'ordre établi dès le IV^e siècle av. J.-C., chez Xénophon et le Pseudo-Scylax, entériné à partir d'Apollonios de Rhodes, repris chez Pline l'Ancien (voir *infra*) et généralisé dans la géographie ultérieure grâce à Denys le Périégète (v. 765 *sq.*)¹²⁷. De plus, aucune trace des événements et encore moins de l'organisation territoriale qui ont suivi les campagnes romaines dans

123. Pour les autres mentions du héros, entre la Colchide et la Thessalie (mais sans rapport avec la ville pontique), voir J.-R. GISLER, *s.u.* « *Kytissoros* », *LIMC*, 6, 1992, p. 171-172. Voir aussi *supra* n. 111.

124. Si l'on accepte le rapprochement entre *Collyris* et la Κόλουσσα de Scylax (§ 90) et l'identification de Müller *ad loc.* (avec la réserve de W. RUGE, *s.u.*, *RE*, 21, 1921, col. 1124 ; pour ce rapprochement, voir A. SILBERMAN dans son édition des Belles-Lettres, 1988, *ad loc.*).

125. Non localisée, cf. E. OLHAUSEN, J. BILLER, *op. cit.*, p. 113-114, *s.u.*

126. Par « tradition » nous entendons les sources, le texte même et la postérité directe et indirecte du texte d'Éphore. Le rapprochement est soutenu par les observations sur le rire des *Tabereni* : « *Tabereni Chalybas adtingunt, quibus in lusu risuque summum bonum est* » = καὶ τὸ θηλυκὸν Τιβαρηνίς. Ἔφορος ἐν ε φησὶν ὅτι Τιβαρηνοὶ καὶ τὸ παίζειν καὶ τὸ γελάειν εἰσιν ἐξηλωκότερες καὶ μεγίστην εὐδαιμονίαν τοῦτο νομίζουσι. ὄμοροι δὲ τοῦτοις Χάλυβες καὶ τὸ τῶν Λευκοσύρων ἔθνος (*FrGrHist* 70 F 43 *apud* Étienne de Byzance, *s.u.* Τιβαρηνία) ; sur les *Mossyni*, voir *supra*.

127. Cette succession de peuples avait été considérée par F. Jacoby comme remontant à Hécatéè (dans *FrGrHist* 1 F 202-208). *Contra*, voir P. COUNILLON, *op. cit.*, p. 97-99, acceptant les arguments de A. PERETTI, *Il Periplo di Scilace. Studio sul primo portolano del Mediterraneo*, Pise, 1979, p. 458-459.

la région n'est présente dans cette œuvre : sa valeur ne relève donc pas de l'histoire événementielle, mais d'un projet pédagogique, comparable à celui de la *Périégèse* de Denys du siècle suivant.

Contrairement à la *Chorographie* anumérique de Pomponius Méla, les livres « géographiques » de Pline l'Ancien combinent l'approche descriptive des régions avec les données chiffrées des périple. L'encyclopédiste latin apporte ainsi un nouvel exemple de cette science romaine, assemblage de chorographie et hodographie (appelé, par un contre-sens si l'on tient compte des définitions de Ptolémée, « géographie¹²⁸ »), opposée à la démarche alexandrine des géographes-astronomes. En effet, la description, qui nous intéresse ici, de la côte paphlagonienne, de *Tium* jusqu'au fleuve *Euarchus*, et cappadocienne, jusqu'au-delà d'Amisos, est une synthèse qui réunit, sur une structure périplographique perturbée, des informations relevant successivement de l'exégèse homérique, de l'histoire contemporaine et de la cartographie hellénistique et/ou romaine¹²⁹ (6.[2].5-7) :

ultra quem gens Paphlagonia, quam P<y>laem<e>niam aliqui dixerunt, inclusam a tergo Galatia^a; oppidum Mastya Milesiorum, dein Cromna, quo loco Enetos adicit Nepos Cornelius, [...], Sesamon oppidum, quod nunc Amastris, mons C<y>torus, a Tio LXIII p., oppida Cimolis, Stephane, amnis Parthenius. promunturium C<a>rambis uasto excursu abest a Ponti ostio CCCXXV <au>t, ut aliis placuit, CCCL, tantundem a Cimmerio aut, ut aliqui maluerunt, CCCXII D. fuit et oppidum eodem nomine et aliud inde Armine, nunc est colonia Sinope, a Cytoro CLXIII, flumen Euarchum^b, gens Cappadocum, oppidum Caturia^c <G>azelum^d, amnis Hal<y>s, a radicibus Tauri per Cataoniam Cappadociamque decurrens,

...après lequel il y a le peuple des Paphlagoniens que certains ont appelés des Pylaéméniens, enfermé par derrière par la Galatie; <il y a> la cité forte milésienne *Mastya*^e, ensuite *Cromna* lieu avec lequel Cornélius Népos relie les *Eneti* [...], la cité forte de *Sesamon* appelée désormais *Amastris*, le mont *Cytorus* à 63 milles de *Tium*, les villes fortes de *Cimolis* et de *Stephane*, le fleuve *Parthenius*. Le promontoire de *Carambis*, avec sa grande saillie, est à 325 ou, comme l'ont voulu certains, à 350 milles de l'entrée dans le Pont et à une distance égale ou de 312 ½ milles, comme l'ont préféré d'autres, du Bosphore Cimmérien. Il y a eu également une cité forte du même nom et ensuite une autre nommée *Armine*; maintenant il y a la colonie de *Sinope*, à 164 milles de *Cytorus* <et> le fleuve *Euarchus*; <ensuite> le peuple des Cappadociens, la cité forte de *Caturia Gazelum*, le fleuve *Halys* qui coule des pieds du mont *Taurus* à travers la *Cataonie* et la *Cappadoce*,

128. Voir 1.1.1 et les explications de J. LENNART BERGGREN, A. JONES, *Ptolemy's Geography. An Annotated Translation of the Theoretical Chapters*, Princeton, 2000.

129. Pour une étude sur les sources de Pline (avec une perspective historique sur les travaux des derniers deux siècles), nous renvoyons à K.G. SALLMANN, *Die Geographie des älteren Plinius in ihrem Verhältnis zu Varro. Versuch einer Quellenanalyse*, Berlin, 1971 (*Untersuch. zur antiken Lit. & Gesch.*, 11), sans que nous soyons entièrement d'accord avec sa théorie « varronienne » (voir aussi les objections de M.B. Скржинская, dans son article critique de *VDI*, 135 [1976], p. 177-180).

oppida Gangre^e, Carusa, Amisum <l> iberum, <a> Sinope CXXX, eiusdemque nominis sinus tanti recessus, ut Asiam paene insulam faciat, CC <h>aut amplius per continentem ad Issicum Ciliciae sinum. quo in omni tractu proditur tres tantum gentes Graecas iure dici, Doricam, Ionicam, Aeolicam, ceteras barbarorum esse. Amiso iunctum fuit oppidum Eupatoria, a Mithridate conditum; uicto eo utrumque Pompeiopolis appellatum est.

les cités fortes de *Gangre*, de *Carusa*, la cité libre d'Amisos à 130 milles de Sinope et le golfe du même nom, si profond qu'il fait de l'Asie presque une île, car l'isthme ne dépasse pas 200 milles jusqu'au golfe d'Issos en Cilicie. On dit qu'à l'intérieur de cet espace seulement trois peuples sont nommés à juste titre « grecs », c'est-à-dire le Dorien, l'Ionien et l'Éolien et que les autres sont barbares⁸. On a rattaché à Amisos la cité forte d'Eupatoria, fondée par Mithridate ; après sa défaite, les deux < villes > ont pris le nom de *Pompeiopolis*.

- a. Nous préférons changer ici la ponctuation des éditions « standard » (e. g. Loeb, 1989) et séparer la mention de la frontière galatienne de l'énumération de toponymes paphlagoniens. Le résumé de Solin (§ 44) pourrait confirmer, indirectement, cette césure.
- b. Correction de l'intelligible *Varecum*, dans *Harduini editio Parisina* (1685), reprise par l'éditeur Loeb (1942), contre l'éditeur Teubner (1906) qui préfère suivre les manuscrits.
- c. D'après l'apparat critique de l'édition Teubner (1906), le mss. *E* (*codex Parisinus Latinus* 6795, XI^e siècle) présente une correction *gazivra* par sa troisième main *multo recentiorum* (*saeculi XV vel XVI*) : le savant humaniste a donc essayé de rendre le texte intelligible en le rapprochant de Strabon 12.3.15. Autrement, *Caturia* reste incompréhensible.
- d. Cf. Teubner (1906). D'autres (dont Loeb 1942) ont *Zaceplum*, d'après la vulgate (la deuxième main du ms. *E* exceptée).
- e. W.M. RAMSAY (*The Historical Geography of Asia Minor*, London, 1890, p. 432), suivi par F. BILABEL, *apud* W. RUGE, *s.u.*, *RE*, 28, 1930, col. 2178, a proposé de l'identifier avec Masdye (des Masdyenoi, mercenaires paphlagoniens employés par les rois de Pergame). Il nous paraît néanmoins plus probable qu'il s'agisse ici d'une corruption d'*Amastris*, qu'on retrouvera sous la forme *Mastrum* sur la Table de Peutinger (voir *infra*). Dans son édition Teubner de 1906, C. Mayhoff se demandait déjà, dans l'apparat critique *ad loc.*, « an mastra? cf. *GGm I* p. 405a ».
- f. Cf. l'édition Teubner (1906), d'après *Hermolai Barbari castigationes Plinianae*, 1492-1493. D'autres (dont Loeb 1942) ont *Gamge*, suivant la vulgate. Le toponyme n'est pas identifiable.
- g. Pour des énumérations de peuples micrasiatiques du même type, voir D. MARCOTTE dans son édition des *Géographes grecs I*, Paris, 2000, p. 64 *sq.*

La Paphlagonie homérique (*Illiade* 2.851-855) est ici ancrée dans la contemporanéité romaine : les *aliqui*, qui dérivent ce toponyme du nom du héros tué par Ménélas dans l'*Illiade* (5.576-579)¹³⁰, pourraient être des historiens romains qui mentionnent, comme Cornélius Népos, la dynastie paphlagonienne, descendante de Pylaïménès¹³¹, restée sur le trône après le passage de Pompée (Strabon 12.3.1). Si la mention des *Eneti* et de la tradition qui les reliait à l'Italie¹³² était probablement commune au I^{er} siècle de notre ère, l'ordre géographique des toponymes pliniens demeure sans parallèle. Signalons cependant que la position du promontoire supposé partager le Pont-Euxin en deux mers, le cap Carambis, rapporté ici aux deux Bosphores pontiques, concorde avec les estimations connues par ailleurs chez les géographes d'époque romaine (voir *infra*). De plus, Plinie

130. Voir A. STEIN, *s.u.* n° 1, *RE*, 46, 1959, col. 2106-2108.

131. Cf. Cornélius Népos, *Datames*, 2.2 (Thuys, roi de Paphlagonie, descendant de Pylaïménès) ; Eutrope, *Breviaire*, 4.20 (Pylaïménès, roi de Paphlagonie, allié de Nicomède de Bithynie, de Mithridate du Pont et d'Ariarathe de Cappadoce dans le conflit concernant Aristonicus) = Orose, *Histoires*, 5.10.1, etc.

132. Cf., peut-être influencés par Cornélius Népos ou par ses sources, Tite-Live 1.1.2 et Strabon 12.3.8.

confirme l'appartenance d'*Armine* (= Arménè) à la colonie romaine de Sinope, indiquée déjà par Strabon (12.3.10). L'association d'une ancienne ville *Carambis*¹³³ à celle d'Arménè, si elle ne provient pas d'une liste de (villes-)promontoires faisant abstraction des distances entre les deux points (ou encore de la lecture d'une carte), pourrait laisser entendre que le promontoire *Carambis* appartiendrait aux Sinopéens. Il faut néanmoins rester prudents devant un texte aussi difficilement explicable. Quant au décalage du *Parthenius* vers l'Est, après *Stephane* mais avant *Carambis* (*sic!*), il s'expliquerait peut-être parce que Pline aurait brouillé des sources qui classaient les toponymes d'une région selon leur type (villes, fleuves, promontoires), plutôt que par la fonction frontalière de ce fleuve entre les aires (d'influence) des Héracléotes et des Sinopéens.

Que la limite entre la Paphlagonie et la Cappadoce fût établie au 1^{er} siècle sur l'*Euarchus*, c'est une information confirmée par Ménippe de Pergame (§ 9; voir *supra*). Mais si *Gazelum* (*ex correctione*) pouvait être rapproché d'autres occurrences d'époque romaine assez ambiguës¹³⁴, *Gangre* ne pourrait être que *Gangaris/Gangra* située, par la *Table de Peutinger* (8.4), sur une route en direction de Sinope¹³⁵. Après une incursion en Cappadoce intérieure, Pline repart d'Amisos pour énumérer, encore une fois dans un ordre erroné, les fleuves *Chadisia*, *Lycastum* et *Iris*; les réalités de l'époque julio-claudienne (*e. g.* la description de la Cappadoce, 6.[3].8) sont ici juxtaposées aux références mythiques (Amazones) et historiques « classiques » (*Chalybes*, *Tibareni*, *Mossyni*, *Macrocephali*, *Bechiri*, *Buxeri*), déjà présentes chez Pomponius Méla.

Les distances données par Pline sont significatives pour les repères qu'elles prennent en compte de même que pour la tradition numérique qu'elles attestent. En effet, l'œuvre dont l'auteur romain a emprunté ici la structure devait ressembler au genre strabonien et permettre au lecteur, même peu doué pour l'astronomie, de réaliser d'une carte, au moins men-

133. D'après D.R. WILSON, *op. cit.*, p. 278, cette « ville » du Ps.-Scylax et de Pline correspond à la Kallistratia/Kallistratis des périples de Ménippe (§ 9) et du Ps.-Arrien (§ 19) ainsi que de Ptolémée 5.4.2.

134. Il est difficile, sinon impossible, de trancher sur la question de l'identité du toponyme plinien (qui pose lui-même des problèmes de tradition manuscrite) avec le toponyme strabonien Gazèlôn (Strabon 12.3.13-14), lequel, au-delà des variations graphiques des leçons, n'est pas situé en tant que tel mais comme origine du nom du district. Contre cette identité, cf. W. RUGE, *s.u.* « *Gadilon* », *RE*, 13, 1910, col. 462, qui utilise les descriptions de J.G.C. Anderson et de W.J. Hamilton, le localisant sur l'Halys, sous la moderne Bafra (cf. aussi D.R. WILSON, *op. cit.*, p. 200). Pourtant, A. BRYER, D. WINFIELD, *op. cit.*, p. 90, identifient cette même ville moderne avec *Helega* des itinéraires, ce qui interdit la même localisation pour *Gazelum/Gazèlôn*, surtout s'il est identique au ptoléméen Γάζωρον (qui, à son tour, correspondrait aux Ζάγωρον/Ζάγορα/*Zacoria* dans les périples et les itinéraires, voir *infra* n. 147 et 158) : en effet, sur la *Table de Peutinger*, les *Zacoria* et *Helega* se trouvent à une distance de vingt-deux milles. Il serait peut-être plus convenable d'identifier Γάζηλόν/*Gazelum* avec le Vizir Kupri visité par W.F. AINSWORTH (*Travels and Researches in Asia-Minor, Mesopotamia, Chaldea and Armenia* I, London, 1842, p. 94 : « Although now called the "Vizir's Bridge", the town was, till within a short time back, designated by the Turks as Ghedakara, which was a mere corruption of its old name, Gadilon ») et de le dissocier des toponymes côtiers de Ptolémée et des itinéraires.

135. Voir, pour les sources littéraires, W. RUGE, *s.u.* n° 1, *RE*, 13, 1910, col. 707 ; la route de Vezir Kupru/Ghedakara (= peut-être, Gadilon) à Changri (= Gangra) est relatée par W.F. AINSWORTH, *op. cit.*, chap. VI et VIII.

tale, préptoléméenne¹³⁶. Pour la région qui nous intéresse, tous les éléments sont réunis : l'encyclopédiste précise la largeur minimale du Pont-Euxin (*Carambis*-Bosphore Cimmérien = 325 ou 312 ½ m.p.¹³⁷) et de l'Asie Mineure (Amisos-Issos = 200 m.p.¹³⁸), la longueur de la côte pontique micrasiatique (*Carambis*-Bosphore Thrace = 325 ou 350 m.p.¹³⁹) et les intervalles entre les principales villes (Héraclée-*Tium* = 38 m.p.¹⁴⁰; *Tium*-*Mons Cytoros* = 63 m.p.¹⁴¹; *Amastris/Cytoros*-Sinope = 164 m.p.¹⁴²;

136. Cf. les notions cartographiques (concernant le calcul des parallèles) qu'il attribue aux Grecs à la fin de ses livres géographiques, 6.(39).212-220.

137. L'estimation reprise des sources différentes devait dépendre de la longueur de la mille en stades : ici il doit s'agir de 2500 stades (312 ½ x 8 = 2500 ; 325 [correction de 333 ?] x 7,5 = 2500). Il est peut-être intéressant de signaler que Strabon (7.4.3) estime à 2500 stades la distance entre *Karambis* et Chersonèse et « à beaucoup moins » celle entre *Karambis* et le *Kriou métōron* (πολλὸν ἐλάττους τὸν ἀρτιμόν) ; suivant les informations des marins, le géographe pontique affirme qu'au milieu de la mer on pourrait voir en même temps les deux caps (συχνοὶ γούν τῶν διαπλευσάντων τὸν πορθμόν ἅμα φασὶν ἰδεῖν ἀμφοτέρας ἐκατέρωθεν τὰς ἄκρας). Cette même traversée entre les deux promontoires est généralement estimée à une journée et une nuit de navigation (cf. le Pseudo-Arrien § 18). Ce couloir devait être très connu tout d'abord dans la région pontique, comme l'attestent les relations économiques privilégiées entre les cités-États de la côte méridionale et la Crimée. Voir M. ΜΑΧΙΜΟΝΑ, « Der kurze Seeweg über das Schwarze Meer im Altertum », *Klio* 37 (1959), p. 101-118 (qui doit cependant être lue avec quelques réserves), actualisée désormais par la publication des très nombreuses découvertes à Chersonèse et dans le Royaume Bosphoran ; les amphores pourraient montrer une relation privilégiée entre Sinope et Panticapée (confirmée peut-être aussi par la présence des Sinopéens dans la ville, cf. *CIRB* 208). À Chersonèse, il faut attendre le I^{er} siècle av. J.-C. pour trouver une proxénie sino-péenne (*IOSPE* I² 351) ; mais d'après les statistiques amphorologiques exhaustives réalisées par Andrei Opaït pour les céramiques mises au jour dans deux fermes hellénistiques de la *chōra* chersonitaine lors des fouilles dirigées par J.C. Carter, les importations sino-péennes de vin, huile, pétrole, etc., occuperaient la deuxième place, après celles de la métropole historique Héraclée, sur le marché chersonitain. Le monde égéen connaissait très bien, sans aucun doute, ce raccourci maritime : la preuve est, à notre sens, la transposition de cette route dans le mythe, puisque c'est par elle que, d'après Pausanias (1.31.2), les offrandes des Hyperboréens descendent vers Délos (παραδιδόναι δὲ αὐτὰς Ὑπερβορέους μὲν Ἀριμασπίος, Ἀριμασπὸς δ' Ἰσηδόσι, παρὰ δὲ τούτων Σκύθας ἐς Σινώπην κομίζειν, ἐντεῦθεν δὲ φέρεσθαι διὰ Ἑλληνῶν ἐς Πρασιάς, Ἀθηναίους δὲ εἶναι τοὺς ἐς Δῆλον ἄγοντας). Sur ce texte et le déplacement des Hyperboréens, au fur et à mesure des découvertes géographiques, du Nord de la Grèce au Nord de la Scythie, voir les sources rassemblées par J. RAMIN, *Mythologie et géographie*, Paris, 1979, p. 55 sq., et, avec prudence au niveau des interprétations, Ts. LAZOVA, *The Hyperboreans. A Study in the Paleo-Balkan Tradition*, Sofia, 1996. La traversée directe du Pont-Euxin continue à être utilisée à l'époque byzantine (cf., e. g., Constantin Porphyrogénète, *Sur les ambassades* p. 204 de Boor). Pour les autres sources concernant *Karambis*, voir W. RUGE, *RE, s.u.*, 20, 1919, col. 1927-1928.

138. 200 x 8 = 1 600 stades ou 200 x 7,5 = 1 500 stades, ce qui pourrait correspondre à l'estimation du Ps.-Scymnos, fr. 25 Marcotte, de sept jours de marche (si l'on applique la mesure d'Hérodote 4.101, qui calculait 200 stades/journée de marche). Il s'agit donc de la moitié des 3 000 stades estimés par Ératosthène, (cf. Strabon 2.1.3, cité *supra* n. 55 et 59).

139. 325 x 8 = 2 600 stades ; 350 x 7,5 = 2 625 stades. Le Pseudo-Arrien donne également 2 600 stades (1 550 stades [= 206 1/6 milles]) pour la distance périplographique entre le Sanctuaire marquant l'entrée dans la mer Noire et Héraclée, auxquels on ajoute 1 050 stades [= 160 milles], addition des distances entre Héraclée et *Karambis*. Différemment, Strabon (12.3.11) situe Sinope à 700 stades de *Karambis* et à 3 500 stades du Sanctuaire : ainsi, la distance entre le Sanctuaire et *Karambis* est pour le géographe pontique de 2 800 stades (8 = 350 milles/7,5 = 373,3).

140. 38 x 7,5 = 285 stades. Cette distance est largement inférieure à celles des périple de la même région (e. g. Ménippe 370 stades ; le Pseudo-Arrien 390 stades = 52 m.p.).

141. 63 x 7,5 = 472,5 stades. Ménippe additionne entre Tion et le fort *Kytōros* 460 stades (correspondant à 61 1/3 m.p.). Néanmoins, pour cette région comprise entre Héraclée et le mont *Kytōros*, Plinie semble généralement loin des distances périplographiques connues.

142. 164 x 7,5 = 1 230 stades, distance signalée également par Arrien et le Pseudo-Arrien ; Ménippe ne comptait que 1 200 stades sur la même distance. Notons également que, pour la distance entre Héraclée et Sinope, Strabon donne 2 000 stades, valeur proche de l'addition des distances pliniennes (165 x 7,5 = 1 987,5 stades).

Sinope-Amisos = 130 m.p.¹⁴³). Il est peut-être intéressant de souligner que ces chiffres concordent en partie avec les estimations d'Arrien et du Pseudo-Arrien et non pas avec celles de Ménippe de Pergame. Néanmoins, seule la lecture comparée de ces trois périples pontiques pourrait esquisser une image des étapes évolutives de ce genre littéraire scientifique.

Sinope et les itinéraires maritimes d'époque romaine

Après la conquête du royaume mithridatique par Pompée et l'organisation de la nouvelle province, Sinope n'apparaît plus mentionnée en rapport avec le littoral s'étendant à l'Est de l'Halys. De même, la partie occidentale de la côte paphlagonienne, jadis probablement partagée avec Héraclée, comme semble l'indiquer le traité conclu avec les tyrans de la colonie mégarienne (cf. *I. Sinope* 1.23-24: εἶναι δὲ ἐν τῇ αὐτῇ[ι] [συμμαχί]η καὶ Κρωμνίτας καὶ [Σ]ησαμηνούς ἄν ἐθέλω[σι]), lui a été enlevée, sans doute irréparablement, lors du synœcisme d'Amastris. Même s'il est difficile et dangereux de tirer des conclusions historiques à partir des textes qui ne se recommandent qu'en tant que guides marins, la comparaison des périples de Ménippe de Pergame (résumé par Marcien d'Héraclée), d'Arrien et du Pseudo-Arrien¹⁴⁴ pourrait donner une idée de l'importance (nautique, historique, littéraire) de certains sites côtiers paphlagoniens sous le Haut-Empire¹⁴⁵ (cf. tableau p. 113).

La première remarque qui s'impose concerne la fluctuation des frontières de la Paphlagonie : à l'Occident, on hésite entre le Billaios et le Parthénios, comme en témoignent le résumé de Ménippe de Pergame et le Pseudo-Arrien ; le choix du Billaios, préféré par Ménippe de Pergame et par Pline l'Ancien, provient de la tradition argonautique (Apollonius de Rhodes 2.790-791 ; *Scholia A ad. loc.*, p. 188 Wendel). Le Parthénios est attesté en tant que frontière chez Strabon (12.3.8), alors que dans la tradition exégétique homérique il représentait la limite entre les Kaukônes (considérés parfois comme des Mariandynes différents ou identiques aux Paphlagoniens) et les Énètes (identifiés comme des Paphlagoniens ou encore

143. 130 x 7,5 = 975 stades, distance égale avec la somme des estimations données par le Pseudo-Arrien (970 stades et 132 milles).

144. Ce périple anonyme du VI^e siècle, édité par A. DILLER, *The Tradition of Minor Greek Geographers*, Lancaster-Oxford (*Philological monographs – Americal Philological Association*, 15), 1952, p. 102-146, offre, en parallèle, les distances en stades et en milles (s./m.p.) ; les valeurs présentées pour les autres périples représentent seulement des stades.

145. Les valeurs données par les Pseudo-Arrien, entre Aigialos et Klimax, ont été retenues par K. Müller dans son édition. Chez A. Diller, on lit 30s. = 4 m.p. Pour Zagora/Zagoron : W.J. HAMILTON, *op. cit.*, p. 301-302, suit le manuscrit V (*Vaticanus Graecus* 143) du *Périple anonyme de la mer Noire*, lequel sera néanmoins considéré par A. DILLER, *op. cit.*, p. 43-44, comme « ...although certainly independent of AB, is much inferior in quality. It has several large omissions of *homoeoteleuta* and abounds in other illiterate corruptions ». La leçon de ce manuscrit Γάζουρα – Καλίππους ajoutée aux différences de distances entre les données numériques des périples déterminaient le savant voyageur à voir ici la trace de deux villes voisines, Ζάγωρα et Γάζουρα ; il mettait aussi les variations de position du fleuve Ζάληκος sur le compte de l'attribution d'un même nom à différents cours d'eau. Même si nous ne pouvons pas exclure ces possibilités, nous préférons expliquer les inégalités des distances régionales par des calculs distincts, réalisés par les périplographes successifs.

comme ancêtres des Cappadociens ; cf. Strabon *passim*). À l'autre extrémité de la Paphlagonie, seul Arrien suit la frontière hérodotéenne sur l'Halys : Euarchos, apparu peut-être tardivement dans la science géographique méditerranéenne (et, avec elle, dans les références argonautiques d'Euphoriion fr. 79 Powell, *apud Etymologicum Magnum, s.u.*), n'est présenté comme frontière des Paphlagoniens et des Cappadociens qu'après Strabon (le résumé de Ménippe § 9 et *apud* Étienne de Byzance, *s.u.* Καππαδοκία; Pline l'Ancien 6.[2].6). Faut-il voir ici une indication sur la limitation du territoire sinopéen postérieure à l'ouvrage de Strabon ? S'agit-il d'une croissance de la ville de Karoussa qui aurait occupé ce qui restait de la campagne orientale sinopéenne ? Bien évidemment, il serait trop risqué d'écrire l'histoire uniquement d'après ces données périplographiques.

	Ménippe - Marcien d'Héraclée	Arrien	Pseudo-Arrien
Τίον/Τίος		20s.	20s. = 2 1/6 m.p.
Βιλλαίος	60s.		60s. = 8m.p.
Ψάλις		100s.	
Παρθένιος	70s.		70s. = 9 1/3 m.p.
*Αμαστρος / Αμιάστρα	90s.	90s.	90s. = 90s. = 12m.p.
Ἐρύθινοι	150s.	60s.	12m.p. 90s. = 12m.p.
Κράμμα	90s.	90s.	90s. = 12m.p.
Κύτωρος			
Αιγιαλός	60s.	60s.	60s. = 8m.p.
Κλίμαξ	50s.		50s. = 6 1/6 m.p.
Τιμολάιον			
Θύμηνα	60s.	90s.	40s. = 5 1/3 m.p.
Κάραμβις	100s.	120s.	120s. = 16m.p.
Καλλιστρατία / Καλλιστρατίς	20s.	60s.	20s. = 2 1/6 m.p.
Ζεφύριον	80s.		40s. = 5 1/3 m.p.
Γάριος			30s. = 4m.p.
Ἰβώνου τείχος/ Ἰωσόπολις	120s.	150s.	120s. = 16m.p.
Αιγινήτης	160s.		120s. = 16m.p.
{Αντι}Κίτωλις/ Κινώλη	60s.	60s.	60s. = 8m.p.
Στεφάνη	150s.	180s.	180s. = 24m.p.
Ποταμοί	120s.	150s.	150s. = 20m.p.
Συριάς	120s.	120s.	120s. = 16m.p.
Ἀρμένη	50s.	60s.	60s. = 8m.p.
Σινώπη	50s.	40s.	40s. = 5 1/3 m.p.
Εὐαρχος/ Εὐήχος	80s.	150s.	80s. = 10 1/6 m.p.
Κάρουσα/ Πολίχιον	70s.		70s. = 9 1/3 m.p.
Γουρζούβανθον	120s.	150s.	60s. = 8m.p.
Ζάγωρα/ Ζάγωρον			150s. = 20m.p.
Ζάληκος	120s.	300s.	90s. = 12m.p.
Ἄλυς	150s.		210s. = 28m.p.

Il est encore plus laborieux de tirer profit du texte de Ptolémée qui, vers le milieu du deuxième siècle de notre ère, transforme en degrés de longitude et de latitude un périple de la côte méridionale du Pont-Euxin. Désormais, c'est la Galatie (5.4.2-3), entre Κυτόρος et Αμισος, qui comprend la ville de Sinope¹⁴⁶ :

146. Sur les difficultés historiques posées par ce découpage, voir C. MAREK, *op. cit.*, p. 72.

Μετὰ Κύτωρον πόλιν παράλιον	Après la ville côtière de Kytōros :
Κλίμαξ χωρίον ξα ε μγ Λγ	Le fort de Klimax ^a ... 61°10' 43'50'
Τευθρανία ἢ καὶ Θύμαινα ... ξα	Teuthrania appelée aussi Thymaina ^b ...
Λ μδ	61°30' 44°
Κάραμβις ἄκρα ξα γ μδ	Le promontoire Karambis ^c ... 61°20'
γιβ	44°25'
Ζεφύριον ξα Λ μδ γ(δ)	Zéphyrion ^d ... 61°30' 44°20'(15')
Καλλιστρατία ξα Λδ μδ δ(ιβ)	Kallistratia ^e ... 61°45' 44°15'(05')
Ἀβόνου τείχος ξβ μδ	Abonouteichos ^f ... 62° 44°
Κιμωλὶς ξβ Λ μδ	Kimōlis... 62°30' 44°
Ἀρμένη ξβ Λγιβ μγ Λγιβ	Armène... 62°55' 43°55'
*Στεφάνη κώμη ξγ γγο μγ	*Le village Stéphanè... 63°20'40'
Λγιβ	43°55'
Σινώπη ξγ Λγ μδ	Sinope ... 63°50' 44°
Κυπτασία ξγ γο μγ γο	Kypstasia ^g ... 63°40' 43°40'
Ζαλίσκου ποταμοῦ ἐκβολαί.	L'embouchure du fleuve Zaliskos ^h ...
ξδ μγ Λ	64° 43°30'
Γάζωρον (Γάλωρον codd) ξδ δ	Gazōron ⁱ ...
μγ γ	64°15' 43°20'
Ἄλυος ποταμοῦ ἐκβολαί ξδ Λ	L'embouchure du fleuve Halys ...
μγ ε	64°30' 43°10'
ἡ περιστροφή τοῦ ποταμοῦ ... ξδ	La courbe du fleuve ...
δ μα δ	64°15' 41°15'
Ἀμισός ξε μγ ιβ.	Amisos ^j ... 65° 43°05'

- Localisée désormais à Kazallı (cf. *TIB Paphlagonien*, p. 237) alors que longtemps on l'avait identifiée, suivant K. Müller, avec Cide (cf. A. GÖKOĞLU, *op. cit.*, p. 22-23).
- Aujourd'hui Uğurlu, mais auparavant Timne/Timle (cf. *TIB Paphlagonien*, p. 274-275, avec la bibliographie). C'est ce passage de Ptolémée qui atteste l'identification d'une Θευτρανία (différente de la ville et de la région mysienne mentionnées par Strabon, livres 12-13, *passim*; cf. W. RUGE, *s.u.* n° 1, 2 et 3, *RE*, II.9, 1934, col. 1158-1161) avec la station maritime Θύμηνα du périple pontique d'Arrien (§ 14, repris par le Ps.-Arrien § 17); le rapprochement avec Τιμολάτιον de Ménippe (§ 9) et du Ps.-Arrien (§ 17) a été supposé sur la base du nom moderne Timle, même si le périple anonyme prévoyait une distance de 20 stades entre les deux.
- Sur la perception antique de ce promontoire comme le point le plus septentrional de l'Anatolie et ses motivations, cf., entre autres, J.G.C. ANDERSON, «Two Anatolian Notes. 1. Εὐξεινος διθάλαττος», dans W.M. CALDER, J. KEIL (éd.), *Anatolian Studies Presented to W. H. Buckler*, Manchester, 1939, p. 1 *sq.*
- Aujourd'hui Doğanyurt; cf. *TIB Paphlagonien*, p. 284; D.R. WILSON, *op. cit.*, p. 278, avait proposé l'identification avec Meset où A. GÖKOĞLU, *op. cit.*, p. 21, avait repéré des ruines, alors que ce dernier avait préféré (p. 22) suivre Kiepert et localiser Zéphyrion à Kayran Iskelesi.
- Aujourd'hui Kışla; cf. *TIB Paphlagonien*, p. 223, alors que A. GÖKOĞLU, *op. cit.*, p. 22, le situait à Fakaz. La comparaison avec le texte des périples cités *supra* nous montre qu'on a affaire ici à une inversion entre Kallistratia et Zéphyrion.
- Aujourd'hui Inebolu, d'après le nom antique Ἰωνούπολις; cf. *TIB Paphlagonien*, p. 219-221.
- Sur les problèmes posés par l'identification avec Eren Boğazı, proposée par les derniers éditeurs A. Stückelberger et G. Graßhoff, voir nos observations *infra*.
- Ce Ζάλισκος doit être le Ζάλικος de Ménippe (§ 10) et du Ps.-Arrien (§ 24), sur lequel l'on retrouvait le site homonyme (rebaptisé, probablement à partir de 474 apr. J.-C., en Léontopolis, aujourd'hui Alaçam/anciennement Konga; cf. A. BRYER, D. WINFIELD, *op. cit.*, p. 89-90, suite aux identifications de W.J. HAMILTON, *op. cit.*, p. 208); les éditeurs de Ptolémée identifient la rivière avec l'Aksu Çayı, ce qui correspondrait à l'ordre et aux coordonnées des toponymes de Ptolémée mais non pas aux toponymes réels. Le problème disparaît si l'on accepte, avec Hamilton (voir *supra* n. 134), l'existence de plusieurs rivières du même nom dans la région, ce qui aurait entraîné les différences considérables entre les distances données par les périples. Pour Ptolémée, la difficulté vient principalement de l'inversion intervenue entre Ζάλισκος et Γάζωρον. Voir *infra*.
- L'édition de A. Stückelberger et G. Graßhoff propose l'identification avec Gerze. Cela est néanmoins impossible, en raison des données numériques ptoléméennes – que l'on accepte ou non l'inversion proposée *infra*, Gerze pourrait difficilement être, par rapport à Sinope, à 83,33 stades

- Est et 200 stades Sud, ou à 125 stades Est et 133,33 stades Sud – et surtout en conformité avec le témoignage des autres périples qui mentionnent les deux sites (Κάρουσα et Ζάγορα, si cette dernière est réellement identique à la localité de Ptolémée) et leur distance correspondante (voir *infra*). La correction des *codices* (Γάλωρον en Γάζωρον) avait déjà été suggérée par J.A. CRAMER, *A Geographical and Historical Description of Asia Minor* 1, Oxford, 1832 (réimpr. Amsterdam, 1971), p. 234, de même que la possibilité de l'identification de Γάζωρον et de Ζάγορα (aujourd'hui Çayağzi sur l'Aksu Çay ; cf. pour la bibliographie E. OLSHAUSEN, J. BILLER, *op. cit.*, s.u.). Voir aussi *supra* n. 145 pour l'opinion contraire de Hamilton.
- j. Pour les découvertes archéologiques faites dans l'actuelle Samsun, nous renvoyons aux travaux de S. ATASOY, *Amisos. Karadeniz kırsında antik bir kent*, Samsun, 1997, et, plus récemment, « Amisos », dans D.V. GRAMMENOS, E.K. PETROPOULOS, *op. cit.*, p. 1331-1377.

Si les identifications modernes des villes sont facilitées par les coïncidences onomastiques, les sources périplographiques de Ptolémée et leurs rapports avec les textes connus sont difficiles à préciser. D'après la récente édition d'Alfred Stückerberger et de Gerd Graßhoff, Sinope est estimée à 200 stades à l'Est et 41,5 stades au Nord de Stéphanè. Encore plus surprenant, elle serait située à 366,6 stades à l'Est et 41,5 stades au Nord d'Arménè : cela ne correspond nullement aux données anciennes qui situent Arménè, en moyenne, à 50 stades de navigation de Sinope (cf. Strabon [12.3.11] = Ménippe dans le tableau *supra*). En revanche, c'est Stéphanè qui, chez les périplographes, est estimée à une distance comprise entre 340-370 stades à l'Ouest de Sinope. Ptolémée compte 166,6 stades de longitude et 41,5 stades de différence en latitude entre Kimôlis et cette Arménè. Encore une fois, si l'Arménè de Ptolémée est la Stéphanè des périplographes (qui l'estiment à 150-180 stades à l'Ouest de Kimôlis), le texte devient compréhensible dans la forme numérique établie par la nouvelle édition. Nous proposons alors de corriger la leçon retenue par les éditeurs que nous suivons par ailleurs pour les coordonnées de Στεφάνη κώμη (à comprendre donc Arménè) : au lieu de ζξ γ μγ Λγιβ (= 63°20' 43°55'), il faudrait peut-être écrire ζξ γο μγ Λγιβ (= 63°40' 43°55'). Ainsi, entre Sinope et la Stéphanè de Ptolémée l'on compterait 66,6 stades de longitude, correspondant aux estimations de distance entre Sinope et son port Arménè citées plus haut ; entre Stéphanè et Arménè l'on compterait 300 stades, valeur comparable à la moyenne des périples (290 stades chez Ménippe, 330 chez Arrien).

La distance entre Kimôlis et Sinope peut être considérée comme similaire dans les deux types de sources : avec Ptolémée on compte 533,3 stades en longitude sur le même parallèle, alors que les périples varient de 490 stades (Ménippe) à 550 stades (Arrien). Toujours sur le même parallèle, Ptolémée compte 733,3 stades entre Abounoteichos et Sinope : les périples varient de 710 à 760 stades. Le promontoire Karambis dépasse pour Ptolémée de 175 stades la latitude nordique de Sinope et est situé à 1 000 stades à l'Ouest de la ville : cette distance n'est guère en accord avec Strabon (qui l'appréciait à 700 stades, comme le résumait aussi Ménippe § 9), mais elle est encore une fois proche des périples (930 stades par addition des distances chez Ménippe, 970 stades chez Arrien).

Vers l'Orient, Kypstasia est située sur le même parallèle que Stéphanè (/Arménè) et à 133,3 stades au Sud et 66,6 stades à l'Ouest de Sinope, si l'on accepte les leçons des derniers éditeurs. Cette distance est compatible

avec les 150 stades indiqués par tous les périple entre Sinope et Karousa¹⁴⁷ ainsi qu'avec la distance réelle entre les deux sites (133,3 stades x 0,185 km = 24,6 km). Nous serions donc tentée, de prime abord, de rapprocher la Kryptasia de Ptolémée de la Karousa périplographique. Néanmoins, cette identification est impossible, en raison de la présence des deux toponymes juxtaposés dans les itinéraires romains : si la *Cosmographie de Ravenne* (2.17) et la *Géographie de Guido* (5.10) énumèrent *Sinopi/Cyptasa (Cloptasa)/Carusa*, la *Table de Peutinger* estime à VII milles la distance de *Sinope à Cloptasa*, sans mentionner *Carusa*, ni les distances qui séparent les toponymes suivants (*Cloptasa/Orgibatel/Zaconia*). La seule solution qui s'impose, à nos yeux, est de constater dans le texte de Ptolémée, tel que nous l'avons aujourd'hui, ou bien dans sa source, une confusion entre les coordonnées de Kryptasia et de Karousa, suivie par la disparition du deuxième toponyme. Malgré ses coordonnées qui la fixent à Gerze, sur le site de *Carusa*, on a proposé de situer cette Kryptasia à Eren Boğazi. Il ne serait cependant pas exclu de l'identifier plutôt avec le site de Dermirci¹⁴⁸, particulièrement actif à l'époque romaine.

Plus à l'Est, Ptolémée mentionne Γάζωρον (correspondant dans les périple à Ζάγωρον) et le fleuve Ζάλισκος (identifiable avec le Ζάλικον/Zάλικον des périplographes). Si la distance entre ces deux toponymes ptoléméens (100 stades de différence en longitude et 83,3 stades en longitude) peut correspondre à la moyenne donnée par les périple (120 stades chez Ménippe, 90 stades chez le Pseudo-Arrien), l'ordre des toponymes est ici interverti. Ainsi, comme dans le cas d'Arménie et de Stéphanè, les coordonnées de Zaliskos correspondent en réalité à celles de Gazôron et l'inverse. On compte ainsi 133,3 stades de longitude entre Kryptasia (= Karousa des périple) et Zaliskos (= en réalité Gazôron/Zagôron), comparables aux 120 stades de Ménippe et aux 150 stades d'Arrien sur la même distance¹⁴⁹.

Entre Sinope et Amisos, les géographes comptent environ 1 000 stades. Si le texte actuel n'est pas corrompu, les 566,5 stades de longitude et 459,5 stades de latitude qui séparent les deux villes chez le savant d'Alexandrie indiquent, sans doute, un trajet de la côte descendant fortement vers le Sud et, avec lui, le rétrécissement de la presqu'île micrasiatique, omniprésent dans la géographie antique.

147. Sur les sources littéraires concernant Karousa, aujourd'hui Gerze, voir W. RUGE, *s.u.*, *RE*, 20, 1919, col. 2244, A. GÖKOĞLU, *op. cit.*, p. 16, et D.R. WILSON, *op. cit.*, p. 284.

148. Voir, sur ces fouilles, les publications de D. KASSAB-TEZGÖR dans *AnatAnt*, 4 (1996), p. 325-334 et 335-354 ; 6 (1998), p. 423-442 et 443-449 ; 9 (2001), p. 215-225, ainsi que ses rapports turcs dans *Kazı Sonuçları Toplantısı* (1994-1999 et 2001).

149. On pourrait, bien évidemment, imaginer l'inverse, que ce soient les périple qui aient changé l'ordre des toponymes : mais cela supposerait la négation de plusieurs témoignages au profit d'un seul représentant de la tradition (qui, par ailleurs, s'avère souvent fautif) et ne permettrait pas non plus d'identifier ce toponyme avec un éventuel site à l'embouchure de l'Halys.

Les itinéraires romains

La succession de stations qui parsèment la voie terrestre et maritime du voyageur était synthétisée, probablement depuis la basse époque hellénistique, dans des « itinéraires ». Ceux qui nous sont connus aujourd'hui (la *Table de Peutinger*, l'*Itinéraire d'Antonin*, l'*Itinerarium Burdingalense*, etc.) ont été rédigés pendant l'Antiquité tardive, peut-être à l'époque où Ammien Marcellin écrivait ses *Histoires*. Trois siècles plus tard, ces textes seront la base des synthèses géographiques utilisées par les savants tout au long du Moyen Âge (comme le Pseudo-Aethicus, l'Anonyme de Ravenne et la *Cosmographie* de Guido). Cependant, leur importance dans l'histoire de la géographie n'a été, pour les modernes, que secondaire : c'est plutôt la géographie historique qui a tiré profit de ces itinéraires et a essayé, pendant les deux derniers siècles, de restaurer à partir de leurs stations le réseau routier de l'empire romain.

Nonobstant, la tâche de l'historien qui cherche sa matière dans ce type d'œuvre géographique demeure difficile. Pour la région qui nous concerne, la *Table de Peutinger*, l'*Anonyme de Ravenne* et *Guido*, même apparentés au niveau des sources, sont quasiment incompréhensibles sur le terrain :

Table de Peutinger	Anonyme de Ravenne		Guido
<i>Tiuon</i> XII	<i>Tilam</i>		
<i>Mastrum</i> XX	<i>Amastra</i>		
<i>Tycae</i> XV	<i>Tice</i>	<i>Tyce</i>	<i>Tice</i>
<i>Cereas</i> XV	<i>Cereas</i>	<i>Cereas</i>	<i>Saeera</i>
<i>Mileto</i> XVIII	Milethon	Mileton	Militon
	<i>Armone</i>	<i>Armone</i>	<i>Armone</i>
<i>Sinope</i> VII	<i>Sinopi</i>	<i>Sinopi</i>	<i>Sinopi</i>
<i>Cloptasa</i>	<i>Cyptasa</i>	<i>Cloptasa</i>	<i>Clopatassa</i>
	<i>Carusa</i>	<i>Carusa</i>	<i>Carusa</i>
<i>Orgibate</i>	<i>Orgiuate</i>	<i>Orgibate</i>	<i>Orgibate</i>
<i>Zacoria</i> XXII	<i>Agoria</i>	<i>Zacoria</i>	<i>Zacoria</i>
<i>Helega</i> XII	<i>Ielega</i>	<i>Eleca</i>	<i>Ebeta</i>
<i>Nautagimo</i> XX	<i>Nautamno</i>	<i>Nauctacmon</i>	<i>Nauctacmon</i>
<i>Ezene</i> VIII	<i>Aezene</i>	<i>Ezene</i>	<i>Ezena</i>
<i>Missos</i> [XXIII]	<i>Amisos</i>	<i>Amissos</i>	<i>Amissos</i>

Cette succession de toponymes réunit au moins deux itinéraires distincts : le premier, qui mène de l'Occident vers Sinope, présente, en grande partie, des noms inhabituels pour la côte pontique ; le deuxième, de Sinope à Amisos, permet l'identification de ses stations avec les repères des périple grecs¹⁵⁰ : *Cyptasa* est la grecque *Κυπτασία*, laquelle nous a occupés lors de son apparition chez Ptolémée ; *Orgibate* (ou, avec une lecture byzan-

150. En plus de ces témoignages maritimes, D. FRENCH, *Roman Roads and Milestones of Asia Minor*, Oxford (*BAR Int. Ser.*, 392), 1981, p. 326-328, n° 904-909, et vol. 2 (Oxford, 1988), carte 12, illustre, par les milliaires localisés dans les modernes Çalboğaz et Çeçe, l'existence de cette route côtière à l'époque impériale.

tine, *Orgiuate*) serait le Γουρζούβανθον du Pseudo-Arrien¹⁵¹ ; *Zacoria* est Ζάγωρα (qu'elle soit identique ou différente de Γάζωρον) ; *Helega* pourrait correspondre à la moderne Bafra (voir *supra* n. 134) ; *Nauctacmon* est le Ναύσταθος d'Arrien (§ 15) et du Ps.-Arrien (§ 26)¹⁵² ; *Ezene*¹⁵³ est l'Εὐσίνη des mêmes périple. La lecture des distances permet de conclure sur la possible origine nautique du segment Sinope-Amisos ; ainsi, cette liste de toponymes ne saurait être une preuve directe de l'existence des routes terrestres dans la région, même si de tels chemins ont dû être aménagés à différentes époques. Entre l'Halys et le Ναύσταθος, Arrien compte 90 stades, égaux aux 12 milles de la *Table*. Jusqu'à Εὐσίνη, il ajoute encore 40 + 120 stades, comparables aux 20 milles de la *Table*. Cependant, au moins une erreur a dû intervenir sur le trajet jusqu'à Amisos : les 8 milles de la *Table* ne pourraient équivaloir qu'à 60 des 160 stades indiqués ici par Arrien. Évidemment, toutes ces discordances prouvent la faible valeur des données chiffrées, dans la majorité des cas sous-estimées, reprises sur l'itinéraire peint.

La situation à l'Ouest de Sinope est différente. Trois itinéraires aboutissent à l'ancienne capitale pontique, mais leur représentation sur la carte est inversée : en effet, comme on l'a remarqué depuis longtemps, l'itinéraire d'origine périplographique, présent seulement sur la *Table* et mentionnant *Amasia* (*sic*) XI *Cromen* VII *Cythero* VIII *Egilari* XXVIII *Carambas* XXVIII *Stephane* XXVIII *Thermia* (= Πτοαμοί ?) XX *Syrias* XXIII *Sinope*, est dessiné à l'intérieur des terres, au Sud même de Pompeiopolis¹⁵⁴ ! L'association *Amasia* – *Cromen* explique facilement l'hyperbate : le cartographe (ou bien sa source graphique ou littéraire) a confondu *Amastris* (qu'il situe d'ailleurs sur la côte, à 12 milles à l'Est de *Tiuon*, sous la forme *Mastrum*) avec la célèbre *Amasia*, qu'il savait à l'intérieur des terres. La confusion est d'autant plus plausible que la station voisine d'*Amasia* sur l'itinéraire qui mène de *Carissa* et de *Virasia* (sur la *Table* à 16 milles d'*Amasia*) par *Amasia* à *Diakopa* est nommée *Cromen*¹⁵⁵, ce qui rappelle facilement l'homérique *Kromnè*, intégrée à l'époque hellénistique à la ville de la reine *Amastris*. L'identification des toponymes qui se succèdent sur la route longeant, chez le cartographe, la côte entre <A>*mastra* et *Sinopi* (XX *Tycae* XV *Cereas* XV

151. Aujourd'hui Kurzuvet burnu ; cf. D.R. WILSON, *op. cit.*, p. 284, avec une discussion concernant les distances proposées par les périple. La synonymie entre les deux toponymes antiques avait été repérée par J.A. CRAMER, *op. cit.*, p. 234. *Contra*, K. MILLER, *Itineraria romana. Römische Reisewege an der Hand der Tabula Peutingeriana*, Roma, 1964, *ad loc.*, identifiait *Cloptasa/Cyptasa/Cyptasia* avec *Gurzubanthon*, à son époque Eren Boghasi, alors qu'il gardait l'identification « *Kusufet Owa* » pour *Orgibate*.

152. Dans le delta du Kızıl Irmak, d'après K. MILLER, *op. cit.*, col. 645, « Nordwestlich von Kumdschas am Hammamly Göl ».

153. Sur son identification incertaine, cf. W. RUGE, *s.u.* « *Eusene* », *RE*, 11, 1907, col. 1445-1446, lequel proposait *Dagalis/Dagale* (moderne Cap Kagalu) et le Promontoire *Kalion* ; K. MILLER, *op. cit.*, proposait « *Kuru Balur* » ; voir aussi la bibliographie plus récente de E. OLSHAUSEN, J. BILLER, *op. cit.*, *s.u.*

154. L'existence d'une route terrestre au bord de la mer est assurée, pour l'époque de *Probus*, par les découvertes des milliaires n° 913 et 914 de D. FRENCH, *op. cit.* n. 173, p. 330, et vol. 2, carte 18, dans la région de la moderne *Helaldı* : le n° 913 porte l'indication ASINOPEMP [XXXII] | AB.

155. Éventuellement aujourd'hui *Çatalkaya*, auparavant *Gelgiras*, cf. D. BRAUND, T. SINCLAIR, « *Map 87. Pontus-Phasis* », dans *Barrington Atlas. Map-by-Map Directory*, p. 1226 sq.

Mileto XVIII Sinope)¹⁵⁶ est pratiquement impossible. La troisième route cartographique le trajet *Gangris XXXV Pompeiopolis XXVII* : il résulte sans doute d'une addition, défectueuse à un certain moment, d'itinéraires décrivant la route de Gangra à Kastamonu et celle de Kastamonu à Pompeiopolis et, par Salar, vers Sinope¹⁵⁷. Nonobstant toutes ces difficultés, nous avons ici une première preuve littéraire irréfutable sur l'existence et sur la connaissance des routes qui reliaient Sinope à l'Asie Mineure non seulement par la mer, mais également à travers les montagnes que plusieurs générations d'historiens, héritiers des hypothèses de Walter Leaf, présentaient comme infranchissables.

Sur la route de Sinub – le mythe d'une île

Des nombreux voyageurs qui ont pris les routes du littoral pontique en connaissant par cœur la géographie livresque de l'Asie Mineure antique ou en essayant simplement de retrouver les traces de Xénophon ou de Strabon¹⁵⁸, nous nous concentrons ici sur celui qui a le plus influencé la recherche moderne en histoire et en géographie : William J. Hamilton. Il publia en 1842, dans ses *Researches in Asia Minor, Pontus and Armenia*, la relation de son voyage géologique et archéologique entrepris une décennie auparavant en Anatolie septentrionale. Comme chez ses prédécesseurs et ses contemporains¹⁵⁹, sa vision du promontoire et de la ville est filtrée par

-
156. L'Anonyme de Ravenne énumère *Amastra/Tice/Cereas/Milethon/Armonel/Sinopi* (2.17) et *Iterum ciuitas Tice/Cereas/Mileton/Armonel/Sinopi* (5.10) ; Guido (§ 117) donne *Item ciuitas Tice/Saeral Milton/Armonel/Sinopi*. Nous ne sommes donc pas d'accord avec l'identification proposée par A. GÖKOĞLU, *op. cit.*, p. 21-22, pour *Mastya* avec Meset. A. LEVI, M. LEVI, *La « Tabula Peutingeriana »*, Bologna, 1978, n'explicitent pas cette difficulté. *Contra*, K. MILLER, *op. cit.*, col. 640-644, qui considère que ces localités existaient vraiment sur la côte et qui les identifie : *Mastrum* = Amastra (même si les 170 m.p. attendus ne représentent sur la carte que 69 [sic!] m.p.) ; *Tycae* = « Tekje bei Gromna » ; *Cereas* = *Stephane* = İstifan ; *Mileto* = Potami – Tetracis.
157. Pour un commentaire aussi clair que possible de ces trois itinéraires peutingériens, voir *TIB Paphlagonien*, p. 127-130, 134, et la carte p. 118. Des milliaires ont été découverts dans la région des modernes Erikli, Göllü et Tingir (anciennement Kirençukuru), cf. D. FRENCH, *op. cit.* n. 173, p. 328-329, n° 910-912 et p. 334-337, n° 922-927, ainsi que dans la région de Boyabat (*op. cit.*, p. 331-332, n° 915-917 et vol. 2, carte 18).
158. On dispose actuellement de plusieurs synthèses sur les voyages archéologiques dans la région sinopéenne : pour leurs noms, nous renvoyons au travail fondamental de A. BRYER, D. WINFIELD, *op. cit.*, surtout p. 69 sq., à l'article de M.E. MARTIN, « Some Miscellaneous Notes on the Town and Antiquities of Sinop, Mainly from Travellers' Accounts », *AS*, 48 (1998), p. 175-180, et, dernièrement, à l'inventaire le plus complet à ce jour dressé par C. BARAT, *op. cit.*, p. 35 sq.
159. Pour illustrer l'atmosphère savante dans laquelle le géologue anglais publia ses recherches, nous rappelons la parution à Oxford, en 1832, des deux volumes, purement livresques, de J.A. CRAMER ainsi que les voyages, dans la même région, de W. AINSWORTH (e. g. « Notes on a Journey from Constantinople, by Heraclea, to Angora, in the Autumn of 1838 », *Journal of the Royal Geographical Society of London*, 9 [1939], p. 216-276, ou *Travels and Researches in Asia Minor I-II*, London, 1842), de Ch. TExIER, *Description de l'Asie Mineure faite par ordre du gouvernement français de 1833 à 1837*, Paris, 1939, de X. HOMMAIRE de HELL, *Voyage en Turquie et en Perse : exécuté par ordre du gouvernement français pendant les années 1846, 1847 et 1848*, Paris, 1854-1860, de Ph. LE BAS, *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure : fait par ordre du gouvernement français pendant les années 1843 et 1844*, Paris, 1866-1877, etc. Parmi les manuels de géographie classique disponibles dans la première moitié du XIX^e siècle et qui ont nourri la science de ces voyageurs, voir, après les travaux français de Monsieur d'Anville, ceux de S. BUTLER, *Geographia Classica or the Application of Ancient Geography to the Classics*, 5^e éd., Philadelphia, 1843, et A. FORBIGER, *Handbuch der alten Geographie aus den Quellen bearbeitet* II, Leipzig, 1844.

la connaissance des auteurs classiques et marquée par le romantisme des chercheurs d'un monde perdu, englouti par l'empire de l'Orient :

« It was with feelings of the greatest satisfaction that I at length found myself within the walls of this celebrated city, once the capital of the kingdom of Mithradates Eupator (Strabo xii p. 545; Polybius xxiv 10 2; Justin xxxviii 5; Plutarch *Lucullus* 18; Appian *Bellum Mithridaticum* 83; Cicero *Pro lege Manilia* 8; Stephanus Byzantius *u. Sinope*), by whom it was much embellished, and who also formed a harbour on each side of the narrow isthmus; a city no less illustrious in its origin, than in its defence against hostile attacks, and in its final fall; and remarkable as the birth place of the cynic philosopher Diogenes. Its modern name is Sinab; but nothing remains standing of its once celebrated buildings, its magnificent halls, and the beautiful temples, with which it was embellished by successive princes and rulers... » (p. 307).

Mais si l'on laisse de côté l'érudition philologique (pour laquelle l'on dispose aujourd'hui de meilleurs outils de travail) et les références aux monuments de la ville (désormais identifiés grâce aux travaux déjà cités de A. Bryer et de D. Winfield) ainsi qu'aux différentes inscriptions (rassemblées depuis peu par D. French), ce sont les descriptions de la région, foisonnantes des émotions du voyageur, qui restent les plus impressionnantes. Et, en lisant Hamilton, on a l'impression de relire Strabon :

«... hedges of bay and myrtle served to protect the gardens and orchards on both sides of the road, after which we emerged on a wild open country, with a few scattered trees; we then crossed a small stream, flowing NE, and again entered a well cultivated district, where the fields, also enclosed with hedges, were teeming with crops nearly ripe. Nowhere in Asia Minor had I seen a country so English in its appearance, or so like one of our own rich arable countries. Sinope too appeared to great advantage over the deep blue sea... » (p. 305).

Cette verdure luxuriante, favorisée par l'humidité, le sol et le climat particulier de la côte pontique, qui a éveillé l'admiration des Anciens comme des Modernes, n'est pas la seule rencontre entre les impressions des voyageurs et le savoir des Grecs antiques. Le port de Sinope, avec les qualités qui ont fait de cette ville une puissance maritime, n'échappe guère à l'œil versé et cultivé de ceux qui ont visité la ville vers la même époque, comme Ch. Texier (*op. cit.*, p. 622) :

« Sinope est aujourd'hui la principale station des bateaux à vapeur qui font le service de la mer Noire; ses environs sont aussi boisés et aussi fertiles qu'autrefois; son territoire présente en un mot tous les éléments nécessaires à une population commerçante, cependant elle est tombée presque à l'état de village. La presqu'île qui défend le port est entourée d'un banc de roches coquillères d'une singulière contexture; ce sont ces roches qui, selon Strabon, contribuaient à la défense du port... »

Sans aucun doute, la forme inhabituelle d'un cap orienté vers l'Est, issu d'un promontoire projeté vers le Nord par l'intermédiaire d'un isthme collinaire sur lequel on a fortifié la ville, a fait naître, sous la plume de Hamilton, l'image d'une Sinope insulaire :

« The promontory of Sinope, as seen from hence, had quite the appearance of an island, the isthmus by which it is connected with the main being too low to be seen. After passing for several miles over hills covered with the finest vegetation, with wooded hills rising to a great height on the left, we reached Kousoufet Ova, a small village... » (p. 303).

Pénétrant à l'intérieur des terres et traversant les montagnes pontiques qui, au Sud de Sinope, sont singulièrement éloignées de la mer, à une époque où l'État ottoman ne se préoccupait guère de l'entretien de ces chemins secondaires, le géologue anglais approfondit sa réflexion :

« Sinope can boast but little intercourse with the interior; its commerce and communication with the capital are alike carried on by sea; and the difficult nature of these mountain-passes, which during many months of the year are absolutely impracticable, gives to it, as it were, in fact, as in appearance, the qualities and characteristics of an island » (p. 317).

De Sinope « à l'apparence d'une île » à Sinope « Hong Kong » de la mer Noire, il n'y a plus qu'un pas, franchi par l'article bien connu de Walter Leaf, « The Commerce of Sinop » (*JHS*, 36 [1916], p. 1-5). L'historien spécialiste de l'Anatolie septentrionale s'insurge contre l'hypothèse formulée par Ernest Curtius (*Griechische Geschichte*, 5^e éd., I, p. 408, repris par W.M. Ramsay dans son *Historical Geography of Asia Minor*, London, 1890, p. 28), mais devenue vite une certitude omniprésente dans les études de l'époque, qui voulait faire de cette ville pontique le *terminus* des routes caravanières venues de l'Orient. Partant des informations des voyageurs (et, en dernier lieu, du passage que nous venons de citer de Hamilton), Leaf s'attaque à Robinson et à la thèse que celui-ci venait de consacrer à la ville pontique, pour affirmer (p. 3, 4) que :

« ... no signs of roads can be found near Sinope because none were ever built in a difficult country when other and far better means of communication were at hand. [...] I hope to go far towards shewing you proof that Sinope for all practical – that is commercial – purposes has always been entirely without land connections, or rather that such land connections as it has had have been a source not of strength but of weakness, and that it would have been better without them ».

C'est précisément cette interprétation, défendue avec force par le savant du début du siècle dernier et avec laquelle il voulait combattre les idées reçues, qui est devenue aujourd'hui certitude ; et cela même dans les études considérées maintenant comme faisant autorité pour l'histoire de Sinope :

« The inland mountains are nearly impassable for most of the year, rising up to 1750 metters. Traffic over these mountains has never been intensive, leading to Sinope's distinctly maritime-oriented nature. [...] Cut off from the mainland by mountains, projecting far into the sea, Sinope is like an island in this sea without islands, and a natural place from which Greek colonists might tame the Pontus Axeinos. Its early foundation and

important position in the trade route of the Black Sea reflect the unique opportunities offered by Sinope's topography¹⁶⁰. »

Il y a pourtant aujourd'hui assez de preuves pour montrer que Leaf est allé trop loin dans sa reconstitution du réseau viaire sinopéen : les recherches sur le terrain de French ont rempli quelques espaces blancs d'une carte où Munro et Robinson avaient situé peu de milliaires¹⁶¹ ; désormais, le témoignage des itinéraires romains, ignorés par Leaf, ne peut plus être contesté et les prospections géo-physiques apporteront sans doute d'autres informations sur les circuits terrestres préromains. Même les preuves indirectes de ces liaisons terrestres sont de plus en plus nombreuses : ce n'est plus seulement le pigment cappadocien exporté, comme l'atteste Strabon (12.2.10), par Sinope, qui affaiblit la théorie exclusiviste de Leaf, mais aussi les autres produits de l'intérieur micrasiatique retrouvés à Sinope ou sur le littoral septentrional de la mer Noire. À l'inverse, les progrès de l'archéologie anatolienne ont relevé la présence de monnaies et de céramiques sinopéennes à l'intérieur des terres. Ajoutons enfin les produits du terroir qui permettaient aux Sinopéens d'assurer leur nourriture et, de temps en temps, de faire des exportations ou de répondre à des demandes exceptionnelles, comme celles de l'armée de Xénophon. Ils provenaient sans doute, à différents moments de l'histoire, des peuples anatoliens avec lesquels on avait négocié (comme l'atteste, une fois de plus, Xénophon) ou des cultures de cette vaste *Σινωπιτικὴς* étendue vaguement jusqu'à l'Olgassys, lesquelles pouvaient compléter les revenus des champs de la Crimée, sa « *chôra* transpontique ».

Nous avons commencé cet exposé en évoquant l'image d'une suprématie sinopéenne affirmée à partir des historiens des guerres mithridatiques ; néanmoins, derrière cette prééminence de la fin de l'époque hellénistique, il y a une longue histoire hellénique de domination, sous différentes formes difficilement saisissables aujourd'hui, de la part de cette ville « magnifiquement dotée par la nature ». Et ce sont précisément les géographes qui pourraient nous offrir quelques repères sur l'évolution de cette métropole : chez Hérodote, héritier de cette géographie ionienne, mélange de science grecque et barbare dont l'alchimie échappe encore aux chercheurs, Sinope est déjà un repère régional et œcuménique ; Xénophon, le premier voyageur dans la région qui nous soit connu, atteste une domination sinopéenne du littoral anatolien, de Trapézous à Héraclée, sous des formes beaucoup plus

160. O. DOONAN, *op. cit.* n. 2, p. 1379. Nous prenons l'expression « sea without islands » pour une figure de style, les îles (il est vrai, inhabitées) de la mer Noire étant bien connues des navigateurs antiques ; rappelons seulement Leukê-Île d'Achille, près de la côte septentrionale et Thynias, au Sud. Le livre de Doonan (voir *supra* n. 10) ne fait qu'approfondir cette piste de recherche, concernant, comme on le précise déjà dans le « Foreword » (p. XIII), *the isolated peninsula of Sinop, Turkey*. Presque dans chaque division de son ouvrage, le spécialiste actuellement reconnu de Sinope insiste sur la rupture entre Sinope et l'Anatolie, la *dichotomy*, la *independence of the hinterland*, la *little relationship* entre la ville grecque et le territoire micrasiatique.

161. Cf. D. FRENCH, *op. cit.* n. 173 (avec les cartes du vol. 2, lesquelles mettent en évidence une route côtière aménagée, de Sinope vers l'Ouest, ainsi qu'une route continentale, sur le promontoire). Ces découvertes sont d'ailleurs (re)connues par O. DOONAN, *op. cit.* n. 9, p. 96.

complexes que l'exploitation directe d'une χώρα par sa πόλις; Polybe et Strabon, élevés à l'école de la rhétorique, mettent en évidence les avantages indiscutables du promontoire sinopéen sur le plan militaire, économique et politique; le premier siècle latin, illustré par le chorographe Pomponius Méla et par le « géographe » Pline l'Ancien, représente, dans l'histoire de la géographie sinopéenne, une autre tentative de conciliation entre les données mythologiques (homériques et argonautiques, sujet de débats entre philologues pendant tant de siècles), et l'ordre des toponymes ainsi que leurs distances intermédiaires précisées après l'arrivée des Romains dans la région; néanmoins, la comparaison des périple de Ménippe de Pergame (dans sa forme abrégée par Marcien d'Héraclée), d'Arrien et du Pseudo-Arrien pose des problèmes de localisation qui ne seront dépassés en difficulté que par le passage correspondant dans la *Géographie* de Ptolémée; enfin, les itinéraires romains de la *Table de Peutinger*, d'Antonin et de l'Anonyme de Ravenne, malgré le mélange de données terrestres et maritimes et la forte perturbation de certains segments routiers, ont encore des informations à nous transmettre, autant pour l'histoire romaine que pour l'histoire de la géographie de cette région.

Nous avons commencé cet exposé par les éloges gréco-romains de Sinope. Pour finir, nous donnerons la parole aux Sinopéens, non sans avoir rappelé les conclusions de l'étude démographique de Ligia Ruscu, citée auparavant: à partir des inscriptions découvertes à Sinope et dans toute la Méditerranée, elle montre que seulement 10 % de tous ces textes connus actuellement concernent des étrangers venus à Sinope, le reste mentionnant des Sinopéens à l'étranger. D'ailleurs, la réponse du plus célèbre des Sinopéens, Diogène le Cynique, qu'on interroge un jour sur les difficultés de son exil à Athènes, est, au-delà du lieu commun, la plus édifiante: « πάλιν εἰπόντος τινός, 'Σινωπεῖς σου φυγὴν κατέγνωσαν,' 'ἐγὼ δέ γε,' εἶπεν, 'ἐκείνων μονήν'. (Quand, une fois, quelqu'un lui dit: "Les gens de Sinope t'ont condamné à l'exil!", il répliqua: "Eh bien, moi, je les ai assignés à résidence!") »

Bibliographie sélective

- AINSWORTH (W.F.), *Travels and Researches in Asia-Minor, Mesopotamia, Chaldea and Armenia*, London, 1842.
- AKURGAL (E.), BUDDE (L.), *Vorläufiger Bericht über die Ausgrabungen in Sinope*, Ankara, 1956.
- ALKIM (U.B.), ALKIM (H.), BILGI (Ö.), *Ikiztepe I-II*, Ankara, 1988-2003.
- ANDERSON (J.G.C.), «Two Anatolian Notes. 1. Εὐξεινος διθάλαττος», dans W.M. CALDER, J. KEIL (éd.), *Anatolian Studies Presented to W. H. Buckler*, Manchester, 1939, p. 1-8.
- ARGOUD (G.), «Les Sites côtiers du Pont-Euxin, de Thémiskyra à Trapézous dans l'Antiquité», *AnatAnt* (1987), p. 69-82.
- ARNAUD (P.), «Les Relations maritimes dans le Pont-Euxin d'après les données numériques des géographes anciens», *REA*, 94 (1992), p. 57-77.
- ATASOY (S.), *Amisos. Karadeniz kırsında antik bir kent*, Samsun, 1997.
- AVRAM (A.), *Prosopographia Ponti Euxini externa* (en préparation).
- AVRAM (A.), «Héraclée du Pont et ses colonies pontiques: antécédents milésiens (?) et empreinte mégarienne», Colloque international *Colonie di colonia*, Università degli Studi di Lecce, 2006 (à paraître).
- BALLARD (R.D.), HIEBERT (F.), COLEMAN (D.), WARD (C.), SMITH (J.), WILLIS (K.), FOLEY (B.), CROFF (K.), MAJOR (C.), TORRE (F.), «Deep-Water Archaeology of the Black-Sea: the 2000 Season at Sinop, Turkey», *AJA*, 105 (2001), p. 607-623.
- BARAT (C.), *Sinope dans son environnement pontique*, Thèse, Université de Bordeaux, 2006 (inédite).
- BAŞOĞLU (B.), *Sinop ili tarihi*, Ankara, 1978.
- BELKE (K.), *Tabula Imperii Byzantini*, 9, *Paphlagonien und Honorias*, DenkWien 249, 1996.
- BOARDMAN (J.), *The Greeks Overseas. Their Early Colonies and Trade*, 4th ed., London, 1999.
- BOYSAL (Y.), «Über die älteren Funde von Sinope und die Kolonisationsfrage», *AA*, (1959), col. 7-20.
- BRAUND (D.), *Georgia in Antiquity. A History of Colchis and Transcaucasian Iberia 550BC – AD 562*, Oxford, 1994.
- BRAUND (D.), «Across the Black Sea: Patterns of Maritime Exchange on the Periphery of Roman Asia Minor», dans S. MITCHELL, C. KATSARI (éd.), *Patterns in the Economy of Roman Asia Minor*, Wales, 2005, p. 115-138.
- BRESSON (A.), «La Construction d'un espace d'approvisionnement: les cités égéennes et le grain de la mer Noire», dans A. BRESSON, A. IVANTCHIK, J.-L. FERRARY (éd.) *Une koinè pontique. Cités grecques, sociétés indigènes et empires mondiaux sur le littoral Nord de la mer Noire, VI^e siècle av. J.-C. - III^e siècle apr. J.-C.*, Bordeaux, 2007.
- BRYER (A.), WINFIELD (D.), *The Byzantine Monuments and Topography of the Pontos*, Washington, 1985.
- BURNEY (C.), «Northern Anatolia before Classical Times», *AS*, 6 (1956), p. 179-203.
- CONOVICI (N.), *Histria VIII.2. Les timbres amphoriques. Sinope*, Bucarest-Paris, 1998.
- CONOVICI (N.), «The Dynamics of Trade in Transport Amphoras from Sinope, Thasos and Rhodos on the Western Black Sea Coast: a Comparative Approach», dans V.F. STOLBA, L. HANNESTAD (éd.), *Chronologies*

- of the Black Sea Area in the Period c. 400-100 BC., Aarhus (*Black Sea Studies*, 3), 2004, p. 97-117.
- COUNILLON (P.), *Pseudo-Skylax : le Périple du Pont-Euxin. Texte, traduction, commentaire philologique et historique*, Bordeaux, 2004.
- CRAMER (J.A.), *A Geographical and Historical Description of Asia Minor* 1, Oxford, 1832 (réimpr. Amsterdam, 1971).
- DE BOER (J.), «Sinopean Amphora Stamps on the Northern and Western Black Sea Coasts», dans S. SOLOVYEV, G. TSETSKHLADZE (éd.), *Taman Antiquity 3: Greeks and Natives in the Cimmerian Bosphorus*, St. Petersburg, 2001, p. 132-133.
- DEBORD (P.), *L'Asie Mineure au IV^e siècle (412-323 a. C.). Pouvoirs et jeux politiques*, Bordeaux (*Ausonius Études*, 3), 1999.
- DES COURTILS (J.), RÉMY (B.), «Vestiges antiques sur le littoral Sud de la mer Noire (d'Ünye à Trabzon)», *AnatAnt*, (1987), p. 61-68.
- DES COURTILS (J.), RÉMY (B.), «Remarques sur l'implantation des colonies grecques au Sud-Est du Pont-Euxin», *EA*, 8 (1986), p. 53-64.
- DILLER (A.), *The Tradition of Minor Greek Geographers*, Lancaster-Oxford (*Philological monographs – American Philological Association*, 15), 1952.
- DOONAN (O.P.), «Sinope», dans D.V. GRAMMENOS, E.K. PETROPOULOS (éd.), *Ancient Greek Colonies in the Black Sea II*, Thessaloniki, 2003, p. 1379-1401.
- DOONAN (O.P.), *Sinop Landscapes. Exploring Connection in a Black Sea Hinterland*, Philadelphia, 2004.
- DREWS (R.), «The Earliest Greek Settlements on the Black Sea», *JHS*, 96 (1976), p. 18-31.
- EHRHARDT (N.), *Milet und seine Kolonien. Vergleichende Untersuchung der kultischen und politischen Einrichtungen*, Frankfurt am Main, 1983.
- EHRHARDT (N.), «Ktistai in den Argonautika des Apollonios Rhodios. Beobachtungen zur Entwicklung von Gründungstraditionen in Kyzikos, Kios, Herakleia Pontike und Sinope», *Asia Minor Studien* 16, Münster (*Studien zum antiken Kleinasien*, 3), 1995, p. 23-46.
- EIRING (J.), LUND (J.), *Transport Amphorae and Trade in the Eastern Mediterranean. Acts of the International Colloquium at the Danish Institute at Athens, 26-29 September 2002*, Athens, 2004.
- FAUDOT (M.), FRAYSSE (A.), GENY (E.), *Pont-Euxin et commerce. La genèse de la «route de la soie». Actes du IX^e Symposium de Vani (Colchide), 1999*, Besançon, 2002.
- FOSSEY (J.M.), *Proceedings of the First International Conference on the Archaeology and History of the Black Sea, McGill University, 22-24 november 1994, (Antiquitates Proponticae, Circumponticae et Caucasiae, 2)*, Amsterdam, 1997.
- FRENCH (D.), «*Classis Pontica*», *EA*, 4 (1984), p. 53-59.
- FRENCH (D.), «Sinope and the Thracian Coast», *Thracia Pontica* 2 (Sozopol, 4-7 octobre 1982 [1985]), p. 85-88.
- FRENCH (D.), «Stephane», *Anadolu Araştırmaları*, 10 (1986), p. 483-498.
- FRENCH (D.), *Roman Roads and Milestones of Asia Minor I-II*, Oxford (*BAR Int. Ser.*, 392), 1981-1988.
- FRENCH (D.), *The Inscriptions of Sinope I*, Bonn (*IGSK*, 64), 2004.
- GARLAN (Y.), KASSAB TEZGÖR (D.), «Prospection d'ateliers d'amphores et de céramiques de Sinope», *AnatAnt*, 4 (1996), p. 325-334.

- GARLAN (Y.), TATLICAN (I.), «Fouilles d'ateliers amphoriques à Zeytinlik (Sinop) en 1994 et 1995», *AnatAnt*, 5 (1997), p. 307-316.
- GARLAN (Y.), TALICAN (I.), «Fouilles d'ateliers amphoriques à Nisiköy et à Zeytinlik (Sinop) en 1996 et 1997», *AnatAnt*, 6 (1998), p. 407-422.
- GARLAN (Y.), *Production et commerce des amphores anciennes en mer Noire*, Aix-en-Provence, 1999.
- GARLAN (Y.), *Les Timbres céramiques sinopéens sur amphores et sur tuiles trouvés à Sinope. Présentation et catalogue*, Istanbul (*Varia Anatolica*, 16), 2004.
- GÖKOĞLU (A.), *Paphlagonia I*, Kastamonu, 1952.
- GRAMMENOS (D.V.), PETROPOULOS (E.K.), *Ancient Greek Colonies in the Black Sea*, Thessaloniki, 2003.
- HAMILTON (W.J.), *Researches in Asia Minor, Pontus and Armenia; with some account of their antiquities and geology I*, London, 1842.
- HANSEN (M.H.), NIELSEN (T.H.), *An Inventory of Archaic and Classical Poleis*, Oxford, 2004.
- HIND (J.), «The Colonisation of Sinope and the South-East Black Sea Area», dans Местные этнополитические объединения Причерноморья в VII-IV вв. до н.з./*Local Ethno-political Entities of the Black Sea Area in the 7th-4th Centuries BC*, (IV^c Symposium de Vani, 1985), Тбилиси, 1988, p. 207-223.
- IVANTCHIK (A.), *Am Vorabend der Kolonisation. Das nördliche Schwarzmeergebiet des 8.-7. Jhs v. Chr. in der klassischen Literaturtradition: Mündliche Überlieferung, Literatur und Geschichte*, Berlin-Moskau (*Pontus septentrionalis*, 3), 2005.
- IVANTCHIK (A.), «Les Légendes de fondation de Sinope du Pont», *REA*, 99 (1997), p. 33-45.
- IŞIN (M.A.), *Sinop*, Ankara, 1989.
- IŞIN (M.A.), «Sinop region Field Survey», *AnatAnt*, 6 (1998), p. 95-139.
- KASSAB TEZGÖR (D.), «Fouilles des ateliers d'amphores à Demirci près de Sinope en 1994 et 1995», *AnatAnt*, 4 (1996), p. 335-354.
- KASSAB TEZGÖR (D.), TATLICAN (I.), «Fouilles des ateliers d'amphores à Demirci», *AnatAnt*, 6 (1998), p. 423-442.
- KASSAB TEZGÖR (D.), TATLICAN (I.), ÖZDAŞ (H.), «Prospection sous-marine près de la côte sinopéenne: transport d'amphores depuis l'atelier et navigation en mer Noire», *AnatAnt*, 6 (1998), p. 443-449.
- KASSAB TEZGÖR (D.), TOUMA (M.), «Amphores exportées de mer Noire en Syrie du Nord», *AnatAnt*, 9 (2001), p. 105-115.
- Качарова (Д.Д.), Квирквелия (Г.Т.), *Города и поселения Причерноморья античной эпохи*, Тбилиси, 1991.
- KELEŞ (V.), «Sikkeler Işığında Sinope'de Pers Etkisi/Persian Influence at Sinope based on the Evidence of Coins», dans D. BURCU ERCİYAS, E. KOPARAL (éd.), *Karadeniz Araştırmaları sempozyum bildirileri, 16-17 Nisan 2004/Black Sea Studies Symposium Proceedings*, Ankara, 2006, p. 99-117.
- LANGELLA (A.), «Sinope, Datame e Persia», *DHA*, 7.2 (1989), p. 93-107.
- LANGELLA (A.), *Sulle Origini di Sinope: analisi della tradizione precoloniale e coloniale*, Napoli, 1997.
- Лазаров (М.), «Синопе и западнопонтийският пазар», *BMV*, 14/29 (1978), p. 11-65.

- LEAF (W.), « The Commerce of Sinop », *JHS*, 36 (1916), p. 1-5.
- LEBRETON (S.), *Perceptions, représentations et organisations de la péninsule anatolienne non-méditerranéenne du III^e siècle av. n.è. au IV^e siècle de n.è.*, Thèse, Université Tours, 2002 (iné-dite).
- LEVI (A.), LEVI (M.), *La « Tabula Peutingeriana »*, Bologna, 1978.
- LORDKIPANIDZÉ (O.), LÉVÊQUE (P.), *La Mer Noire zone de contacts. Actes du VII^e Symposium de Vani (Colchide), 1994*, Besançon, 1999.
- MAGIE (D.), *Roman Rule in Asia Minor*, Princeton, 1950.
- MARCOTTE (D.), *Géographes grecs I*, Paris, 2000.
- MAREK (C.), *Stadt, Ära und Territorium in Pontus-Bithynia und Nordgalatia*, Tübingen, 1993 (*Istanbulur Forschungen*, 39).
- Максимова (М.И.), *Античные города юго-восточного Причерноморья. Синопа, Амис, Трапезунт*, Москва, 1956.
- МАХИМОВА (М.И.), « Der kurze Seeweg über das Schwarze Meer im Altertum », *Klio*, 37 (1959), p. 101-118.
- MEHL (A.), « Der Überseehandel vom Pontos », dans *Geographia historica 4. Stuttgarter Kolloquium zur historischen Geographie des Altertums 1-1980*, Bonn, 1987, p. 103-186.
- MILLER (K.), *Itineraria romana. Römische Reisewege an der Hand der Tabula Peutingeriana*, Roma, 1964.
- NÖLDEKE (Th.), « ΑΣΣΥΡΙΟΣ ΣΥΡΙΟΣ ΣΥΡΟΣ », *Hermes*, 5 (1871), p. 443-468.
- OLSHAUSEN (E.), BILLER (J.), *Historisch-geographische Aspekte der Geschichte des Pontischen und Armenischen Reiches I*, Wiesbaden, 1984.
- RAMSAY (W.M.), *The Historical Geography of Asia Minor*, London, 1890.
- REINACH (Th.), *Mithridate Eupator, roi du Pont*, Paris, 1890.
- ROBERT (L.), *Études anatoliennes. Recherches sur les inscriptions grecques d'Asie Mineure*, Paris, 1937.
- ROBERT (L.), *Monnaies grecques. Types, légendes, magistrats monétaires et géographie*, Droz, 1967.
- ROBERT (L.), *À travers l'Asie Mineure. Poètes et prosateurs, monnaies grecques, voyageurs et géographie*, Athènes, 1980 (BEFAR, 239).
- ROBINSON (D.M.), « Ancient Sinope », *AJPh*, 27.2 (1906), p. 125-153; *AJPh*, 27.3 (1906), p. 245-279.
- RUSCU (L.), « Sinopeans Abroad and Foreigners at Sinope », communication au Congrès international *The Black Sea Region: Past, Present and Future*, Istanbul, October 2004 (à paraître dans *Ancient West and East*).
- SAĞLAM (M.) et alii, *İkinci Tarih Boyunca Karadeniz Kongresi bildirileri – II^e Congrès International sur la Mer Noire, 1-3 Haziran 1988*, Samsun, 1990.
- SARTRE (M.), *L'Asie Mineure et l'Anatolie d'Alexandre à Dioclétien (IV^e siècle av. J.-C./III^e siècle apr. J. C.)*, Paris, 1995.
- SEKUNDA (N.), « Some notes on the Life of Datames », *Iran*, 26 (1988), p. 35-53.
- SINCLAIR (T.A.), *Eastern Turkey: an Architectural and Archaeological Survey I-IV*, London 1989.
- STOLBA (V.), « Fish and Money: Numismatic Evidence for Black Sea Fishing », dans T. BEKKER-NIELSEN (éd.), *Ancient Fishing and Fish-Processing in the Black Sea Region*, Aarhus (*Black Sea Studies*, 2), 2004.
- STOOP (M.W.), « Ancient Armene and Its Harbour », *Anatolica*, 6 (1977-1978), p. 117-128.
- STREUBER (W. Th.), *Sinope. Ein historisch-antiquarischer Umriss*, Basel, 1855.

- SURIKOV (I.), «Historico-Geographical Questions Connected with Pericles' Pontic Expedition», *ACSS*, 7 (2001), p. 341-366.
- TARKAN (H.), *Sinop Coğrafyası*, Izmir, 1941.
- TOURNEFORT (Pitton de), *Relation d'un voyage du Levant fait par ordre du roi*, Paris, 1718.
- TSETSKHLADZE (G.R.), VNUKOV (S.), «Colchian Amphorae: Typology, Chronology and Aspects of Production», *ABSA*, 87 (1992), p. 357-386.
- TSETSKHLADZE (G.R.), *The Greek Colonisation of the Black Sea Area. Historical Interpretation of Archaeology (Historia Einzelschriften, 121)*, Stuttgart, 1998.
- TSETSKHLADZE (G.R.), *Greek Colonisation. An Account of Greek Colonies and Other Settlements Overseas I*, Leiden-Boston (*Mnemosyne Supplementum*, 193), 2006.
- VINOGRADOV (Y.), «Zur politischen Verfassung von Sinope und Olbia im 5. Jh. v.u.Z.», dans *Pontische Studien. Kleine Schriften zur Geschichte und Epigraphik des Schwarzmeerraumes*, Mainz, 1997, p. 165-229.
- WILSON (D.R.), *The Historical Geography of Bithynia, Paphlagonia and Pontus in the Greek and Roman Periods*, Bachelor Thesis, Oxford University, 1960 (inédite).
- The Paphlagonia Project
<http://www.ucl.ac.uk/archaeology/project/paphmain/index.htm>
- Amphoras Project
<http://www.chass.utoronto.ca/amphoras/project.html>

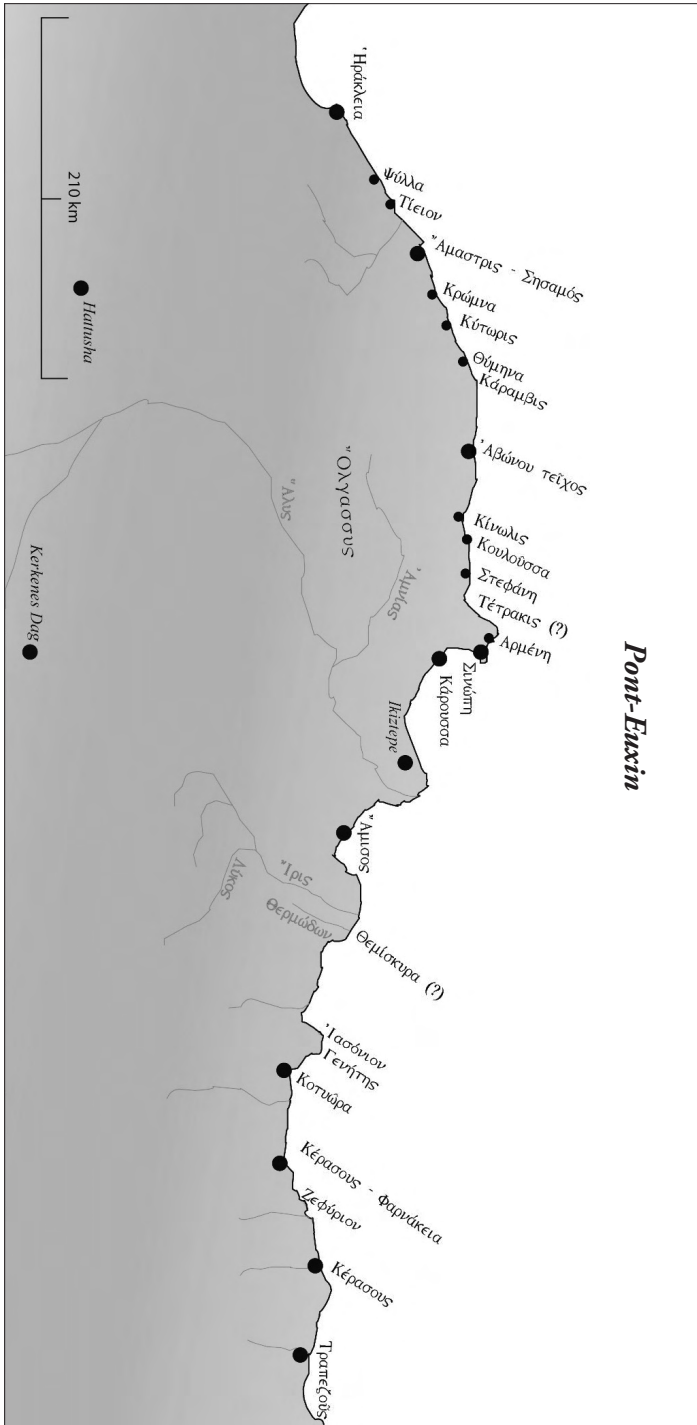


Figure 1. – La côte anatolienne du Pont-Euxin entre Héraclée et Trapézonte.

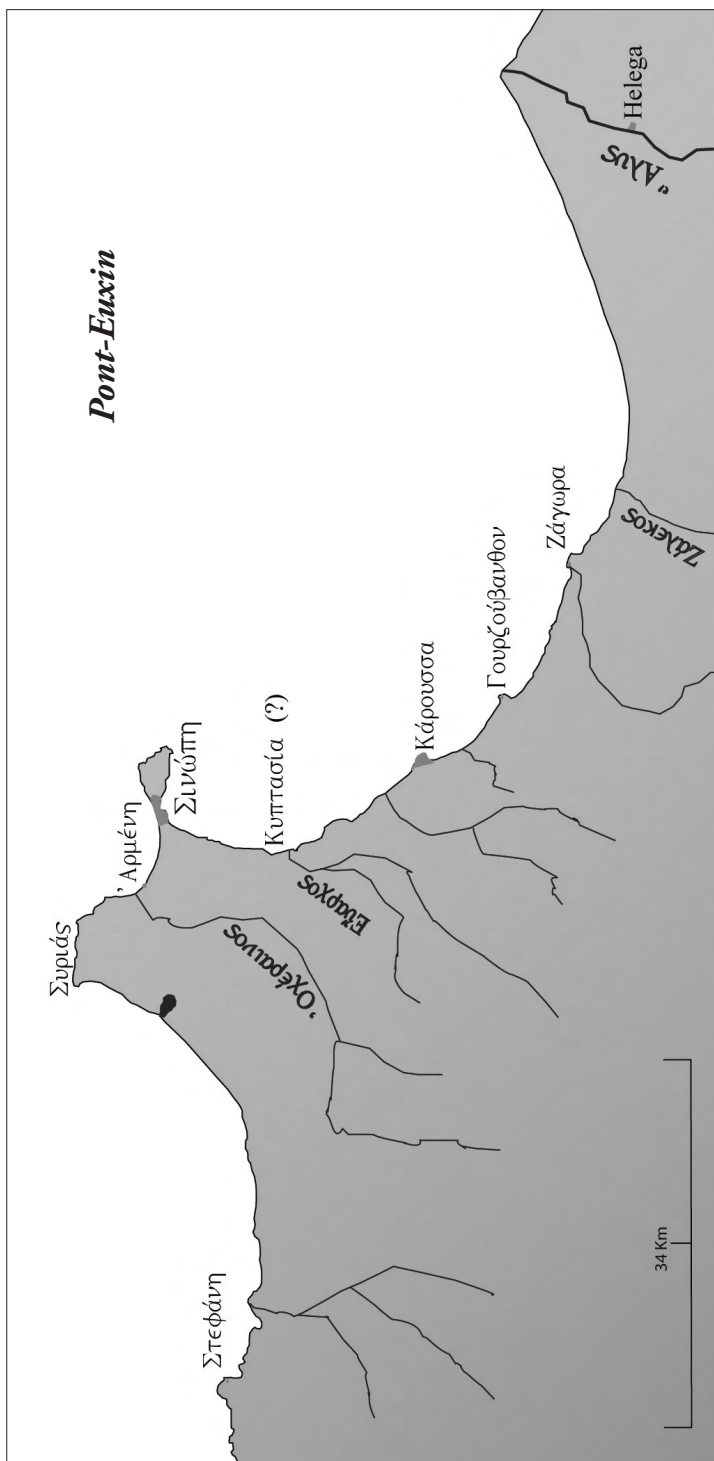


Figure 2. – Détail de la côte pontique autour de Sinope.

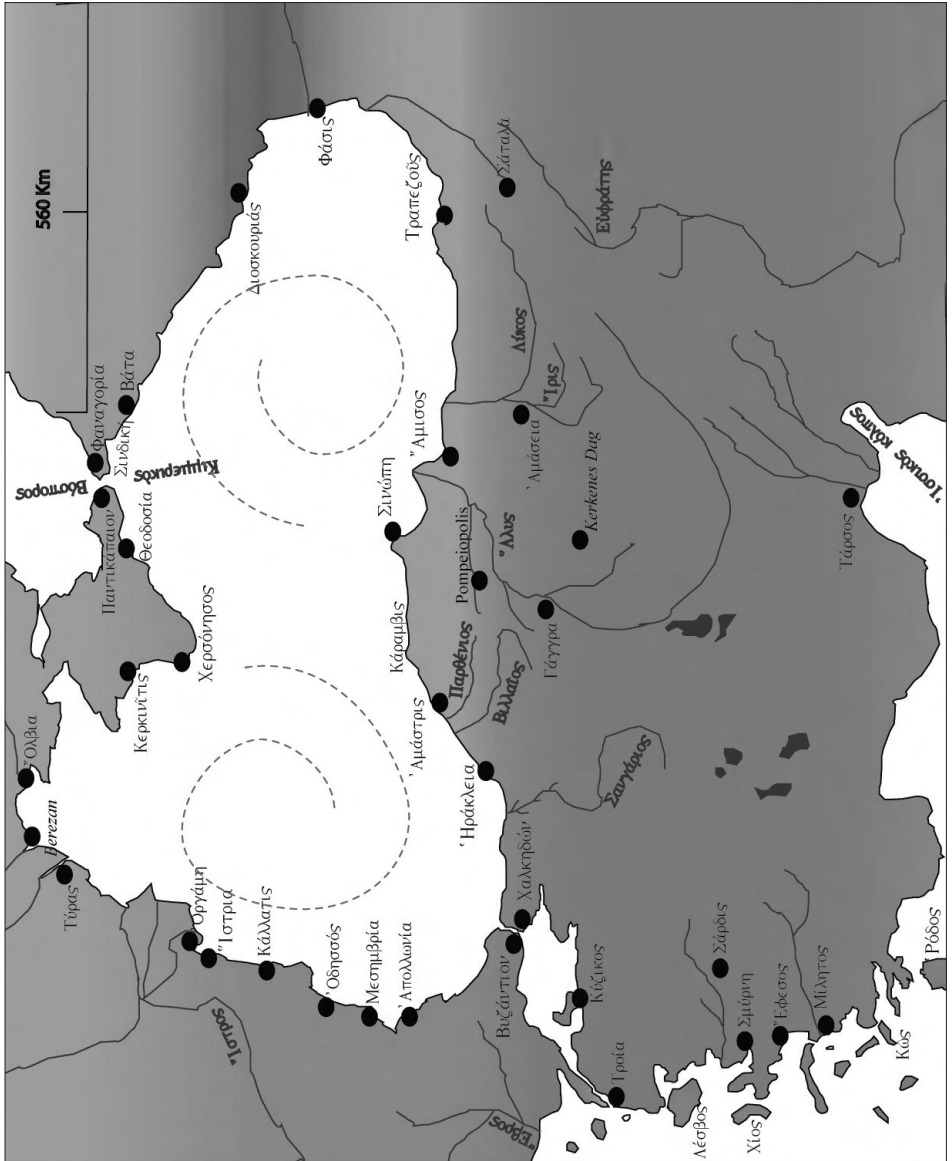


Figure 3. – Le Pont-Euxin.